This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

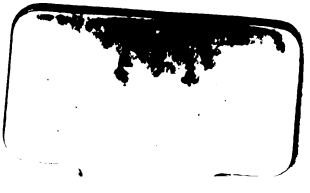
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

H/X 5972 A.1

~~126 b 31~~



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MÉRY

LE DERNIER FANTOME

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. MÉRY

FORMAT GRAND IN-18

L'AME TRANSMISE. . .	1 vol.	UN HOMME HEUREUX. .	1 vol.
UN AMOUR DANS L'AVENIR.	1 —	LES JOURNÉES DE TITUS.	1 —
ANDRÉ CHÉNIER. . . .	1 —	LA JUIVE AU VATICAN.	1 —
L'ASSASSINAT.	1 —	UN MARIAGE DE PARIS.	1 —
LE BONNET VERT. . .	1 —	MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS.	1 —
LE CARNAVAL DE PARIS.	1 —	MARTHE LA BLANCHISSEUSE.	1 —
LA CHASSE AU CHASTRE.	1 —	MONSIEUR AUGUSTE. . .	1 —
LE CHATEAU DE LA FAVORITE.	1 —	LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU.	1 —
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.	1 —	NOUVEAU THÉATRE DE SALON.	1 —
LE CHATEAU VERT. . .	1 —	LES NUITS ANGLAISES.	1 —
LA CIRCÉ DE PARIS. .	1 —	LES NUITS ITALIENNES.	1 —
LA COMTESSE ADRIENNE.	1 —	LES NUITS ESPAGNOLES.	1 —
LA COMTESSE HORTENSIA.	1 —	LES NUITS D'ORIENT. .	1 —
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE.	1 —	LE PARADIS TERRESTRE.	1 —
LA COUR D'AMOUR. . .	1 —	POÉSIES INTIMES. . . .	1 —
UN CRIME INCONNU. . .	1 —	RAPHAEL ET LA FORNARINA.	1 —
LES DAMNÉS DE L'INDE.	1 —	SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS.	1 —
DEBORA.	1 —	THÉATRE DE SALON. . .	1 —
LE DERNIER FANTOME. .	1 —	TRAFALGAR.	1 —
LES DEUX AMAZONES. .	1 —	LE TRANSPORTÉ. . . .	1 —
LA FAMILLE DHERBIER.	1 —	LES UNS ET LES AUTRES.	1 —
LA FLORIDE.	1 —	URSULE.	1 —
HÉVA.	1 —	LA VIE FANTASTIQUE. .	1 —
UNE HISTOIRE DE FAMILLE.	1 —		

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LE DERNIER FANTOME

— VOISINS ET VOISINES —

PAR

MÉRY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Droits de reproduction et de traduction réservés

LE

DERNIER FANTOME

AVANT-PROPOS

Il est convenu chez tous les observateurs, depuis le roi Psalmiste, qui a dit : *Tout homme est menteur*, jusqu'au misanthrope, qui a dit : Tout homme est méchant, il est convenu que l'humanité en général est très-vicieuse, et que les villes sont des réceptacles de péchés capitaux. Nous avons tous pris notre parti là-dessus ; et nous regardons notre voisin avec un tel œil de méfiance, que nous mettons des jalousies à nos fenêtres pour lui cacher notre femme, et des serrures à nos portes pour lui cacher notre argent.

Cette satire de l'humanité s'éteint à la porte d'un cimetière. Toutes les épitaphes démentent la philosophie de l'observation. Juvénal, Pétrone, Montaigne, La Rochefoucauld, Molière, sont anéantis sur le marbre des tombeaux. Tout *ci-gît* est la petite préface d'une glorification. Tout mort, proprement inhumé, fut bon père, bon époux, bon fils, bon ami, bon citoyen, bon électeur, bon garde national. Toute morte fut bonne épouse, bonne mère, et fidèle à tous les devoirs domestiques. On regrette vraiment, après avoir lu des milliers d'épitaphes, de s'être laissé abuser par les observateurs ; et, en rentrant chez soi, on est tenté de

faire amende honorable à son voisin, et de lui confier sa femme et son coffre-fort.

Ce sont les veuves surtout qui font de belles épitaphes à leurs maris, et cela se conçoit. Une veuve dit à un sculpteur tumulaire :

— Faites-moi un tombeau.

— Pour vous, madame? dit le grave artiste.

— Non, monsieur, pour mon mari.

— Qui est mort?

— Hélas! oui!

Et la veuve pleure, et ses larmes sont pleines de sincérité hydraulique.

Le sculpteur se met à l'œuvre. Il cisèle des cornes lacrymatoires, façon Pompéia, des noix de cyprès, des têtes de pleureuses, et, après avoir sculpté les vertus du défunt, il ajoute le refrain obligé :

« *Sa veuve inconsolable lui a élevé ce tombeau.* »

De cette manière, si la veuve vient un jour à se consoler, ce mensonge lapidaire retombe sur la tête du sculpteur.

Il y a d'ailleurs de vieilles formules qui ne prouvent rien et n'engagent à rien. On est veuve inconsolable, comme on est le *très-humble et très-obéissant serviteur* de son correspondant épistolaire. Si le correspondant vous priait de lui brosser son chapeau, on lui enverrait un cartel.

Tout veuvage a eu sa consolation, et c'est fort excusable et fort naturel. Il faut pourtant excepter les veuves de l'Inde : une loi ne leur laisse pas le temps de se consoler. Même en ce pays, grâces à la civilisation, au chemin de fer de Bombay à Madras, et au gouverneur de l'Inde, les veuves ne tarderont pas d'embrasser les mœurs européennes; déjà, depuis l'administration de sir William Bentinck, beaucoup de sergents anglais ont épousé des veuves bengalis, au pied du bûcher, en menaçant les bonzes et les fakirs

des vengeances du *Morning-Chronicle*, et de l'épée du colonel Fénéran.

Artémise même, cette reine et cette patronne des veuves inconsolables, a été trop vantée par les historiens célibataires. Si Artémise avait eu sérieusement l'intention de ne jamais se consoler, elle aurait employé le procédé indien, fort connu dans son pays; elle aurait élevé un bûcher pour elle, et non un tombeau pour son époux. Certes, il est fort glorieux d'avaler tous les jours, comme fit Artémise, une cuillerée de cendre conjugale, dans la salle à manger d'un sépulcre; mais, quelle que soit la provision de cendres que puisse laisser un mari brûlé, un jour arrive où la provision est épuisée, et alors se lève l'aurore de la consolation domestique; et c'est ce qui advint pour la belle Artémise. Quand elle eut avalé en détail son époux, elle comprit qu'elle ne pouvait faire davantage, et elle épousa secrètement le jeune Nisobe, que son mari lui avait présenté de son vivant. Cela n'empêche point le nom d'Artémise de figurer honorablement au boulevard Bonne-Nouvelle, sur l'enseigne d'un magasin d'étoffes de deuil.

Plus la douleur est vive, plus le besoin de consolation se fait sentir. Ne prenons jamais les épitaphes au sérieux.

Les romanciers ont toujours abusé des veuves, et ils en abuseront toujours. La veuve est la femme par excellence; elle met à l'aise un écrivain moral : avec une veuve, l'historien n'est pas obligé d'exposer les tableaux de séduction ou d'adultère, pour exciter criminellement l'intérêt du lecteur. On exploite tout le bénéfice littéraire de la passion, sans en subir les dangereux inconvénients.

C'est donc encore une histoire de veuve qui sera contée dans ce livre. Lavinia, notre héroïne, est Irlandaise, mais toutes les veuves sont du même pays, du

pays des veuves. Artémise, Lavinia, la dernière veuve du Malabar, sont compatriotes. Cette remarque ne s'applique pas aux veufs.

—

I.

LAVINIA.

En 1835, Albin de Servian avait l'âge de son siècle et n'en avait pas les mœurs. C'était un homme primitif; on citait sa candeur, son austérité, sa franchise, et surtout sa fidélité patriarcale dans les relations.

Son père, le comte Godefroy de Servian, émigré français, voyageait en Irlande, en 1793. Il oublia longtemps ses malheurs et les malheurs de sa patrie, en étudiant, au point de vue de l'art français, les belles Irlandaises de Dublin. A la nouvelle de la victoire de Marengo, le comte de Servian désespéra du retour des Bourbons, et après avoir médité sur tous les genres de suicides, il se maria.

Sa femme n'avait d'autre noblesse que celle de l'âme; c'était la fille d'un agriculteur du comté de Kerry, lequel avait renoncé à être homme des champs parce qu'il ne connaissait pas son bonheur. La mésalliance s'était déguisée aux yeux du gentilhomme français sous une dot de quarante mille livres sterling, que le beau-père avait conquises en élevant la patate de Killarney à un degré de succulence fluide inconnu à Parmentier. Dans tous les pays, l'or est un baume souverain pour toutes les blessures qui n'entameront jamais que l'amour-propre. Cependant si Versailles avait en-

core pu voir, du coin de son œil-de-bœuf, une pareille mésalliance, il aurait voilé de noir sa façade en signe de deuil; mais l'œil du géant royal était fermé.

Le comte de Servian ayant fait des adieux éternels à la France et à ses révolutions, vécut à Dublin, vingt-huit ans, fort estimé du peuple et de la noblesse, malgré ses nombreuses fautes. On lui avait tout pardonné, parce qu'il avait tout aimé. Sa femme lui survécut de quelques années. *Femme adorable, ange de douceur, de modestie et de bonté :* ainsi s'exprime son épitaphe au cimetière de Dublin; et, chose merveilleuse, l'épitaphe ne ment pas!

Rentrons dans 1835, époque où commence cette simple histoire, plus claire que le jour, comme toutes les histoires de nuits, et qui renferme de graves leçons.

En ce temps-là, florissait aussi à Dublin, à côté d'Albin de Servian, un jeune Écossais de trente ans, nommé par conséquent Macdougall. Notre héros, indigent et noble par ses aïeux, tourmenté de l'appétit de l'or, et ne pouvant extraire que du vieux fer de sa claymore rouillée, était descendu de ses montagnes pour se mettre par son industrie à la hauteur du siècle. Macdougall, aquilin et rusé comme tous les montagnards, avait voulu ajouter quelque chose encore à sa perspicacité naturelle, en étudiant le cœur humain dans Addison et Walter-Scott, les deux plus grands moralistes de l'Angleterre. Avec ce double trésor d'expérience, armé pour l'attaque, cuirassé pour la défense, il ne craignait ni la perfidie de l'homme, ni la grâce de la femme, et, après quelques années de négoce, il courait à la fortune en chemin de fer.

Encore un voyage de Kingstown à la Nouvelle-Orléans, et Macdougall était la première maison de Dublin.

De montagne en montagne, notre jeune Écossais descendait de Rob-Roy.

— Il y a bien encore, se disait-il parfois dans les

monologues qu'il accordait volontiers à sa propre importance, il y a bien dans nos montagnes deux ou trois chefs de clans ruinés, ayant vendu leur dernier drapeau pour acheter un premier pantalon, qui pleurent sur mon déshonneur industriel; mais lorsque je serai dix fois millionnaire, ils me chanteront leur amende honorable; ils rougiront de ne me faire descendre que de Rob-Roy, et placeront le berceau de mes ancêtres à dix étages de brouillards plus haut, dans la famille d'Ossian.

Comment se fit la première rencontre de Macdougall et du jeune comte de Servian? Nul ne l'a su. Toujours est-il qu'une certaine conformité de naissance et d'opinions philosophiques avait étroitement lié, à leur première entrevue, le descendant de Rob-Roy et le fils du gentilhomme parisien mésallié. Macdougall, après une intimité fort longue, et ses études sur le cœur humain, connaissait à fond toutes les vertus d'Albin de Servian, et, dans l'occasion, il exploitait ces vertus comme on exploite des vices. Servian recevait toutes les confidences du jeune Écossais à l'exception d'une seule. Servian ignorait que Macdougall, pour se distraire de ses occupations industrielles, se rendait clandestinement tous les soirs dans les coulisses du Théâtre-Royal, pour saluer une jeune artiste, adorée de Dublin, mademoiselle Cora, première chanteuse, qui parlait fort bien et chantait faux. La salle s'écroulait sous un tonnerre de *houra*, lorsque l'actrice favorite avait l'intention de chanter la romance de *Fra-Diavolo*,

Look on this Hill.

Auber, le charmant père de cette musique, n'aurait pas reconnu sa fille, dans le gosier de mademoiselle Cora; mais le jeune Macdougall qui n'avait entendu que les voix enrhumées des bardes d'Ossian, s'extasiait

de bonheur devant les fausses tés mélodieuses de la première cantatrice de Dublin.

A côté de ce caprice, Macdougall entretenait une habitude qui, de jour en jour, s'élevait à la hauteur de la passion. On parlait beaucoup alors d'une jeune veuve, connue sous le nom de mistress Lavinia. Elle était citée, à Dublin, comme le modèle des veuves, et beaucoup de jeunes demoiselles, en écoutant cet éloge perpétuel, faisaient, dans leur candide cœur, des vœux naïfs, pour mériter un jour le même éloge. Mistress Lavinia se donnait *vingt-six* ans, deux ans de moins que son acte de naissance, soustraction raisonnable pour une veuve; elle avait une taille suave de ciselure, un visage de chérubin déguisé en femme, un pied espagnol, des cheveux noirs de haute futaie, des yeux couleur de la baie de Dublin, quand elle est calme; et tous ces charmes étaient encore relevés par cette grâce naturelle que le même maître enseigne à leur insu à toutes les jolies femmes de l'univers.

Lavinia ne manquait jamais de visiter tous les jours le tombeau de son époux; là, elle se recueillait pieusement, et ce devoir rempli, elle rentrait dans la ville des vivants, en reprenant à la porte le sourire mondain qu'elle y avait déposé.

Le veuvage est une position fort difficile à tenir, par la faute de l'antiquité. Voici encore un paradoxe : l'antiquité n'a fait que des sottises; nous l'excusons parce qu'elle était jeune de son temps, et sans expérience. Il faut toujours que jeunesse se passe. L'antiquité avait une belle occasion de placer l'état de veuvage dans des conditions humaines et acceptables ; au lieu de cela, qu'a-t-elle fait ? Elle a inventé une veuve, Artémise, laquelle, non contente d'élever à son époux, le roi Mausole, un mausolée de cinquante millions de notre monnaie, ce qui était déjà un exemple inimitable, avait encore contracté l'habitude d'avaler chaque

matin une cuillerée des cendres de son mari. En posant le veuvage sur ce terrain, l'antiquité a jeté le découragement dans le cœur de toutes les veuves à venir. Aucune veuve n'ose entrer en concurrence avec Artémise. Les veuves qui seraient disposées à élever un tombeau de cinquante millions, reculent devant la cuillerée quotidienne : d'ailleurs, pour avaler des cendres de mari, il faut brûler un mari, et le bûcher est supprimé par l'administration des pompes funèbres. Que font alors les veuves ? elles volent à de secondes noces, lorsque le deuil de la robe est expiré. C'est la faute d'Artémise ; il fallait inventer une autre Artémise, élevant un tombeau d'argile à peu de frais, laissant les cendres conjugales dans l'urne, portant une robe d'Érèbe toute la vie, et conservant le nom de son époux jusqu'à la mort. Cette simplicité de douleur n'aurait découragé personne, et toutes les veuves restaient fidèles, par imitation facile, à la mémoire des morts. Quand une femme accomplit un pénible devoir, elle trouve sans doute sa plus belle récompense en elle-même ; cependant elle n'est pas fâchée de trouver sur ses pas un petit bruit d'admiration. Or, de nos jours, une veuve qui voudrait unir la satisfaction du devoir privé, et l'encens de l'hommage public, serait forcée de bâtir deux mausolées, et d'avaler deux cuillerées de cendres à son repas du matin. Il est beaucoup plus simple de se remarier au temps légal. Soyons indulgents, nous, dans notre sexe trop rigide envers les femmes. Si les hommes pouvaient être veuves, ils se remarieraient tous avant l'expiration du deuil.

Ces réflexions établies, j'annonce avec moins de peine à mes lecteurs le mariage de Macdougall avec mistress Lavinia.

Un jour, en revenant de sa visite ordinaire au tombeau de son mari, la belle Irlandaise rencontra, devant

Phœnix-Park, un équipage superbe, chargé de deux nègres et d'un cocher poudré. On disait, parmi le peuple : voilà le nouvel équipage du riche Macdougall.

Ces paroles si simples frappèrent vivement la veuve inconsolable. Depuis deux mois, elle recevait les respectueuses visites de Macdougall, et elle détournait avec beaucoup d'art la conversation vers un sujet quelconque, lorsque le jeune Écossais la plaçait sur le terrain délicat du mariage.

La rencontre de *Phœnix-Park* bouleversa Lavinia, et humanisa sa douleur. *Ce doit* être bien doux pour *une jeune* femme, pensa-t-elle avec l'aide du démon, de descendre de voiture devant un palais de *Sakeville-Street*, et d'avoir deux nègres pour marchepied !

Nous aurions tous excusé notre mère Ève, si elle avait oublié ses devoirs pour un châle de Cachemire ou un équipage orné de deux nègres; mais Ève ne devait pas nous exposer aux horreurs de l'hiver de 1845, pour un mauvais fruit normand, intolérable avant l'invention de la Charlotte, et du sucre raffiné.

Nous excusons tous la faiblesse de mistress Lavinia.

Ce jour-là même, lorsque Macdougall prononça lentement les voluptueuses syllabes du mot mariage, Lavinia pensa aux deux *grooms* du Sénégal, et baissant ses yeux d'un vert lumineux sur son fichu agité, elle ne répondit pas.

Le silence est la plus désirable des réponses, en certaines occasions.

En haine des détails intermédiaires, et des froides transitions, j'arrive au commencement de cette histoire. Ma préface est déjà intolérable de longueur.

Le mariage était donc décidé.

II.

LES ADIEUX.

Macdougall n'avait plus qu'un dernier voyage à faire à la Nouvelle-Orléans, pour une superbe opération de haute contrebande, en popelines de Dublin. Entre Américains et Anglais, la contrebande est une vertu. Toute morale change selon les lieux et les époques. Alexandre le Grand a inventé la contrebande, il rapporta de l'Inde à Babylone, sans payer les droits, une immense cargaison d'étoffes de Cachemire et du Gange; et Alexandre est honoré comme un dieu, en rhétorique. Macdougall avait expliqué Quinte-Curce à l'université d'Édimbourg, et il se souvenait toujours des paroles de son professeur; *ô young men! follow the steps of Alexander! ô jeunes gens! suivez les traces d'Alexandre!* et le docile Macdougall suivait les traces du héros. Les professeurs doivent bien peser leurs paroles dans les universités.

Avant de s'embarquer à Kingstown, Macdougall proposa timidement à mistress Lavinia de célébrer la cérémonie des fiançailles, selon le rit écossais.

Alors une voix douce glissa sur deux lèvres de velours, et dit :

— Monsieur Macdougall, les fiançailles portent malheur, on ne se fiance plus depuis la Lucie de Lamermoor, dès qu'on est fiancé on ne se marie pas.

— Adorable! s'écria l'heureux Macdougall : lorsque deux cœurs s'entendent et se comprennent, ils sont fiancés, vous avez raison, madame...; quel jour expire votre deuil?

— Le vingt-quatre de ce mois, à six heures et demie du matin.

— A mon retour de la Nouvelle-Orléans, je vous trouverai donc avec vos robes de joie et de fête.

— J'attends de Londres deux robes de mousseline blanche; elles sont commandées chez Everington.

On se fit des adieux entremêlés de respect et de tendresse, et Macdougall se dirigea sur le quai du port où l'attendait son austère ami Albin de Servian.

— C'est un simple voyage de deux petits mois, mon cher Albin, dit Macdougall, j'arrive, je vends, j'achète, je repars. Lavinia est adorable. Quelle candeur! quelle douceur! *quelle naïveté!* si je n'avais pas connu son mari, je ne la croirais pas veuve : langage et maintien de pensionnaire, avec des préjugés de jeune fille. Mon cher Albin, je lui ai annoncé tes visites; elle te recevra comme un frère, à toute heure du jour, et du soir. Lavinia est grave; au fond, c'est un esprit sérieux. Ce sont les sociétés que tu recherches, toi; il faudra lui parler de choses sérieuses, lui faire des lectures substantielles, tu as un beau devoir à remplir; deux mois, ce n'est pas long... Albin, tu m'as bien entendu?

— Et bien *compris*, dit Albin avec l'accent austère de son naturel. J'accepte ce devoir, il est doux à mon cœur, l'amitié a souvent des obligations à remplir envers l'amour. Heureux d'avoir échappé aux orages des passions, je n'ai pas l'intolérance et la rigidité de mon caractère, je ne veux partager que les souffrances, et jamais les plaisirs de ceux qui me sont chers. Voilà ma seule volupté dans ce monde. Je bénis le ciel et ma mère qui m'ont fait ainsi. Oui, en ce siècle de corruption et de sensualisme matériel, on éprouve une certaine douceur à s'interroger, et à se dire en toute humilité, si je ne suis pas meilleur que les autres, du moins je ne leur ressemble pas. Adieu, Macdougall, partez, allez au delà des mers, mon esprit et mon amitié vous suivront. La femme que vous

avez choisie pour votre compagne est jeune et naïve. Ces qualités ont leurs périls. Ne pouvant placer auprès d'elle un second ange gardien, vous placez un ami. J'espère que vous ne regretterez pas l'ange. Adieu, Macdougall.

Pendant qu'il parlait ainsi sur le môle de Kingstown, Albin de Servian était saisi d'une émotion véritable; sa figure, son regard, son accent respiraient la franchise et la conviction. La gravité de son maintien avait quelque chose de séraphique; on aurait cru entendre la voix d'une mère parlant à son fils bien-aimé.

C'était une grande consolation pour Macdougall, au milieu des cuisantes douleurs d'un pareil départ, de confier une femme adorée à un pareil ami, jeune homme déjà mûr, austère dans ses mœurs jusqu'à la rigidité; négligé dans son maintien et son costume, comme un philosophe qui n'a rien à conquérir en ce monde, que vertu.

Le dernier adieu de Macdougall fut accompagné de cette recommandation :

— Albin, songe à l'affaire du tombeau, dont je t'ai parlé l'autre jour.

Albin fit un signe de tête affirmatif, et voila ses yeux pour cacher ses larmes, pendant que le vaisseau, levant l'ancre, donnait le signal du départ.

Quelle était cette affaire du tombeau, dernière pensée de Macdougall partant pour l'autre monde?

Une étourderie chronique du sculpteur tumulaire de Dublin avait ajouté à la nomenclature obligée des vertus du mari de Lavinia, ce refrain si connu : *Sa veuve inconsolable lui a élevé ce monument.*

Souvent dans les derniers entretiens, la candide Lavinia, baissant le front, disait à Macdougall, avec un sourire traversé d'une larme, que la fin de cette épitaphe lui donnait quelque scrupule, et que cela lui servirait de leçon pour une autre fois.

Macdougall, trop amoureux pour s'arrêter à cette dernière réflexion alarmante et naïve à la fois, ne songeait qu'à faire disparaître le mot devenu menteur, qui troublait la conscience de sa femme future, de la veuve consolée.

Albin de Servian, toujours sérieux et dévoué dans ses paroles et ses actions, toujours accomplissant une œuvre avec ce soin scrupuleux et fervent qui fait de l'amitié une seconde religion, se rendit sans perdre un instant de la rade où bruissait le vaisseau emportant Macdougall à l'enclos funèbre où était le tombeau du mari de Lavinia, et arrêta un plan nouveau qui en changeait les dispositions.

— Hélas! s'écria le sage Albin, quand il se trouva devant le marbre funéraire, en joignant ses mains, et secouant la tête avec mélancolie : Voilà bien dans tout son relief désolant la folie de la sagesse humaine! oui, oui, promettez-vous bien de toujours pleurer, ô femmes frivoles! un jour vient où ce marbre aussi froid que votre cœur, vous donne un démenti. Nos yeux ont peu de larmes, et personne ne nous en prête quand le réservoir est épuisé. Alors, il faut rire, et c'est une épitaphe qui pleure pour nous!

Le tombeau du mari de Lavinia était d'ailleurs fort simple; une longue dalle de marbre, horizontalement placée sur un tertre de gazon, et une épitaphe racontant en style lapidaire les vertus que le défunt avait demandées toute sa vie au ciel.

Quand il eut fait ses dispositions au cimetière, Albin de Servian alla droit chez le sculpteur funèbre, et choisit un beau sarcophage d'occasion qu'il paya sans marchander. Il fit graver sur le plus large côté le nom et les vertus du défunt, entre deux statues de femmes éplorées, sous leurs cheveux, et conseilla d'ajouter une arabesque de larmes en ronde-bosse, pour encadrement.

Le lendemain, avant le lever du soleil, le mari

de Lavinia reposait dans le plus beau sépulcre de Dublin. Le sage Servian présida aux opérations de maçonnerie, et sa grave figure se décomposait de tristesse noire en entendant les ouvriers parler ainsi :

— Voilà une excellente dame et une sainte veuve! nous la connaissons mistress Lavinia, aussi belle que douce. Pauvre femme! Quand son mari est mort, elle était si pauvre qu'elle n'a pu nous faire gagner que trois shillings à chacun pour le premier tombeau; mais elle a fait des économies; elle a vendu jusqu'à son anneau de mariage pour nous faire travailler à ce beau marbre, à dix shillings, prix convenu. Béni soit Dieu et saint Patrick! les maris sont heureux en mourant quand ils laissent des veuves comme celle-là.

Une circonstance qu'ignorait l'ami de Macdougall lui permit d'accomplir son œuvre réparatrice d'une façon presque clandestine. Depuis qu'elle avait promis sa main à l'heureux montagnard d'Écosse, mistress Lavinia n'osait plus visiter la cité des morts. Cette épithète d'inconsolable aurait été capable de briser subitement sa résolution.

Après avoir donné ses derniers ordres, Albin de Servian quitta ce chantier funèbre et fit une promenade sur *Stephen-Bridge*, pour méditer sur les misères du cœur humain. Il appartenait à la secte des lakistes, secte paisible qui sonde les abîmes de l'âme et de l'esprit et ne donne aucune inquiétude au gouvernement, et regarde en pitié toutes les choses civiles, militaires et politiques du monde constitutionnel.

A cette époque, les lakistes des trois royaumes étaient convoqués à une séance solennelle aux bords du lac de Killarney. On voyait les grandes routes sillonnées de pèlerins dont le front était ridé par la méditation, comme le miroir d'un lac. C'étaient d'honorables lakistes, philosophes nomades, qui se rendaient au *meeting* quinquennal, dans le comté de Kerry, pa-

trie des lacs supérieurs. Le lakiste est un penseur isolé pendant cinq ans, mais ce période révolu, il se met en congrégation ambulante et va méditer avec ses confrères sur les abîmes granitiques du lac de Killarney.

Sur un trottoir du pont de Stephen, Albin de Servian côtoya un lakiste de ses amis, nommé Luke O'Farrell, lequel se rendait au meeting de Killarney. Ils se serrèrent la main et engagèrent un entretien fort court, car le pèlerin avait fait vœu de ne jamais s'arrêter que sur le bord d'un lac, et il avait les ponts en horreur, parce qu'il n'y a de ponts que sur les rivières et jamais sur les lacs.

— Avez-vous ceint vos reins pour le voyage? demanda Luke O'Farrell.

— Je vais les ceindre, répondit Albin de Servian, et j'espère arriver peu de jours après vous.

— Nous serons nombreux cette année, dit Luke; nous interrogerons le grand lac, et nous arracherons peut-être une vérité secrète à la nature. Le lac parlera.

— Si la vérité descend un jour ici-bas, dit Albin, elle choisira notre Irlande, *cette première fleur de la terre, cette première perle de la mer*, comme dit l'hymne sacré.

— Allons où est la vérité, dit Luke; elle est dans l'abîme de la méditation.

Et Luke O'Farrell, craignant de manquer le *meeting*, salua froidement son ami et continua sa marche vers les lacs supérieurs, en jetant un dernier regard de mépris sur le pont.

Albin de Servian le suivit longtemps des yeux, dans une attitude d'admiration respectueuse, et après avoir donné ses ordres à son domestique pour un voyage au lac de Killarney, en chaise de poste, il se dirigea vers la modeste maison de mistress Lavinia, car il avait de pieux devoirs à remplir envers la future épouse de son ami.

III.

LE RÊVE.

Dans ce monde, Albin de Servian n'oubliait jamais que les soins réclamés par sa propre personne. Les promesses faites à un ami étaient sacrées. Il les remplissait toutes avec une rare ponctualité; et, malgré l'appel de ses frères lakistes à Killarney, il ne devait pas négliger la visite promise à mistress Lavinia.

L'ameublement de mistress Lavinia rendait hommage à la vertu de la belle veuve. Les quatre murs attendaient tous quelque chose d'indispensable; mais lorsque la jeune femme entrait dans ce salon modeste, on oubliait tout ce que le tapissier avait oublié; on ne regardait qu'elle. Les panneaux resplendissaient d'or et de lapis-lazuli, comme au boudoir du palais Serra.

Au reste, notre sage Albin de Servian n'était pas homme à perdre un regard sur un meuble de bois de sapin ou d'acajou. Sa pensée était trop grave pour descendre à ces bagatelles. Il causait avec Lavinia, et ses yeux, fixement attachés à la ceinture de la jeune veuve, remontaient, à longs intervalles, jusqu'à son visage. En France, on aurait dit, c'est un trappiste; en Irlande, un quaker.

— Cela vous amuse donc beaucoup, ces voyages au lac de Killarney? disait la veuve, en croisant ses bras et faisant tomber en arrière deux cascades de cheveux, dans un mouvement de tête enfantin.

— C'est un pèlerinage que je dois accomplir, madame; ne faut-il pas faire quelque chose pour l'âme, dans ce monde sensuel, où la créature ne pense qu'à son corps?

— A votre âge, monsieur de Servian, vous parlez déjà comme un vieillard; c'est triste.

— La vieillesse commence à notre berceau, madame. Un berceau est souvent une tombe.

— Parlez-vous toujours sur le même ton, monsieur de Servian?

— Je parle comme pense mon âme. La bouche doit être toujours l'organe du cœur.

— Viendrez-vous me revoir, monsieur de Servian, après votre pèlerinage au lac de Killarney?

— Tous les jours, madame; j'en ai pris l'engagement avec celui qui doit être votre époux. Madame, nous habitons un monde *rempli* de mensonges, de *déceptions* et de frivolités. Tous ces vices portent un visage et un nom, quelquefois un titre. Eh bien! je vous félicite de ne pas avoir égaré votre choix d'épouse sur une tête indigne. Macdougall est un honnête homme, et si le bonheur n'est pas une chimère inventée par les malheureux, vous serez heureuse avec Macdougall.

— Mais je l'espère bien ainsi, monsieur de Servian. Je resterais veuve si je ne l'espérais pas.

— Excusez mon indiscrétion, madame; avez-vous été heureuse avec votre premier mari?

— Oh! nous avons vécu si peu de temps ensemble que je n'ai pas eu le temps d'être heureuse ou malheureuse. Mon mari a fait trois voyages aux Indes, en six ans. J'étais souvent veuve avant sa mort.

— Quelle charmante naïveté!

— Cependant, monsieur, j'avais bien juré de ne jamais me remarier.

— Juré solennellement, madame?

— Oh! non... vous savez... ce sont des choses que les femmes se disent quelquefois, dans un moment de chagrin... Un matin, là... devant mon miroir, en arrangeant mes cheveux... il pleuvait à torrents... c'était au mois d'octobre; j'avais sonné trois fois ma femme de chambre... il me prit un accès de vapeur, et je me

mis à crier comme une folle : non, je ne me marierai plus !.. C'est sans conséquence, comme vous voyez.

— Oui, cela n'engage à rien. C'est un moment d'humeur contre la vie... Je croyais que vous aviez pris quelque engagement avec votre défunt époux...

— Ah ! ceux qui vous ont dit cela vous ont fait un affreux mensonge, monsieur de Servian ! dit la jeune femme avec une vivacité singulière qui contrastait avec son indolence naturelle.

— Personne ne m'a parlé, madame.

— Je n'ai rien promis à mon mari... écoutez-moi, monsieur de Servian, puisque nous sommes sur ce chapitre... vous êtes un homme grave, vous... et vous allez me juger. Il faut que je dise tout, moi, c'est mon caractère ; je ne puis rien garder... eh ! quel souvenir !.. mon mari était agonisant ; je me tenais debout auprès de son lit... Il me dit : Chère Lavinia, promets-moi de ne jamais te remarier... Je ne sais pas trop ce que j'allais répondre à mon mari, mais je sais que je ne répondis rien. Au même moment, je fus entraînée malgré moi, par des personnes de ma famille, dans une salle voisine, et je ne parlai plus que le lendemain... Dans la nuit, mon mari était mort.

— Peut-être auriez-vous promis, madame...

— C'est possible ; l'entraînement du moment m'aurait peut-être emportée ; mais je n'ai rien promis.

— En êtes-vous bien sûre, madame ?

— Est-ce qu'une femme oublie ces choses-là, monsieur ?

— Au reste, pardonnez-moi d'avoir mis la conversation sur un sujet aussi triste... je sais, madame, que vous aimez les lectures graves et substantielles, et j'ai apporté tout exprès pour vous, la *Revue de Belfast*, dans laquelle on trouve aujourd'hui un article du plus haut intérêt... Permettez-vous, madame, que je vous fasse cette lecture ?

— Pourquoi pas? Si cela vous amuse un instant... lisez, lisez, mon cher monsieur.

— C'est un article du célèbre Fullerton... Vous connaissez les ouvrages de Fullerton?

— Lisez toujours, monsieur de Servian... De quoi parle le célèbre Fullerton dans cette revue?

— Fullerton, madame, traite, comme vous savez, les hautes questions de métaphysique. Son dernier article est intitulé : *Fonctions de l'âme dans les rêves.*

— Justement, monsieur de Servian, j'ai fait un rêve cette nuit, dit la belle veuve, en écartant ses cheveux avec ses doigts d'ivoire, comme pour donner à son front la fraîcheur et la liberté du souvenir.

— Nous arriverons à la vérité par le rêve, madame; c'est l'opinion de Fullerton... Donc, je commence... *Fonctions de l'âme...*

— Vous ne voulez pas écouter mon rêve, monsieur de Servian?

— Oui, certes, madame... nous trouverons peut-être après quelque chose de plus satisfaisant dans les théories de Fullerton... je me recueille pour mieux vous écouter.

— J'ai rêvé que j'allais me marier avec M. Macdougall... il était vieux et très-petit, et ne ressemblait pas du tout à mon futur époux... vous savez que les rêves ôtent leurs figures aux gens, et leur laissent leurs noms...

— Mystères de l'âme! mécanisme à rouage inconnu! Fullerton a très-bien...

— Voulez-vous bien m'écouter, monsieur de Servian... mais regardez-moi donc un peu en face; est-ce que je vous fais peur? vos yeux sont toujours sur le bout de vos pieds.

— Madame, toute chose extérieure est une distraction; l'homme doit toujours écouter et regarder ce qui se passe en lui-même : il doit donner une audience perpétuelle à son cœur. A chaque instant du jour, de

grands secrets roulent emportés dans le tourbillon de nos pensées intimes; il faut donc, à chaque instant, être prêt à saisir au vol ces secrets profonds, ensevelis dans les plus sombres recoins de notre âme.

— Ah ! mon Dieu ! que je vous suis obligée d'avoir fini cette phrase, monsieur de Servian... Est-ce que, par hasard, mon futur époux, M. Macdougall, parle dans le même genre? il y aurait un cas de divorce, au bout de quinze jours.

— Votre époux, madame, n'a pas adopté la métaphysique de Fullerton.

— Ah ! tant mieux !

— Il appartient à la secte spiritualiste de Macbrake.

— Monsieur de Servian, il me semble qu'un mari devrait faire connaître tous ses défauts à sa femme avant de l'épouser. Pourquoi M. Macdougall ne m'a-t-il pas dit qu'il appartient à cette secte ?

— Aimeriez-vous mieux qu'il appartînt à la secte intolérante d'O'Brien?

— Je voudrais qu'il appartînt à la secte de la femme qu'il doit épouser.

— Savez-vous, madame, qu'O'Brien nie l'intervention de l'âme dans le mécanisme des rêves ?

— Cela m'est bien égal.

— Et qu'il se fonde sur les rêves des chiens de chasse, qui aboient au cerf en dormant.

— C'est vrai, j'en ai entendu...

— O'Brien proclame la glorification de la matière...

— En attendant, je ne vous ai pas conté mon rêve, monsieur de Servian.

— Ah ! pardon, madame; excusez cette petite digression. Maintenant, j'écouterai votre rêve avec le plus grand intérêt.

IV.

LE RÊVE (suite).

— Je rêvais donc que j'allais me marier avec M. Macdougall qui ne se ressemblait pas du tout à lui-même, comme dans les portraits des peintres d'Écosse. J'assistais à mon bal de noces, dans la belle maison isolée devant Phœnix-Park, que mon futur mari a fait meubler pour moi, comme vous savez.

— *C'est une maison superbe, madame, je l'ai visitée hier.*

— Vous n'avez jamais vu de bal en rêve, monsieur de Servian?

— Ni en réalité, madame; les hommes graves ont peu de goût pour ces divertissements.

— Tant pis pour vous! Eh bien! vous saurez que mon bal était magnifique. Le vice-roi n'en donne pas de plus beau. Il y avait un escalier, au fond d'une galerie, avec deux balustrades de cristal, et des arcades de fleurs; *et je voyais monter* par cet escalier, et s'élancer dans la galerie toutes nos belles Irlandaises, les pieds nus, et les cheveux tressés dans des torsades de diamants. Toutes ces femmes couraient devant moi, me souriaient, et faisaient glisser leurs lèvres sur mon front. Il n'y avait pas de lustres, pas de bougies, et la clarté du bal était plus brillante que le jour du soleil. Cette clarté semblait sortir des larges miroirs qui tapissaient le mur, et dans lesquels je voyais tourbillonner à l'infini des têtes d'anges, des éclairs de pierreries, des sourires célestes, des nuages de cheveux. Un danseur est venu m'engager; il se courbait devant moi, je ne voyais que son front; un front pâle comme l'ivoire dépoli, et garni de petites touffes d'herbes

grasses. Quand il s'est relevé, je l'ai reconnu, et des frissons aigus ont brûlé les racines de mes ongles et de mes cheveux. C'était mon mari!.. le mort!.. J'ai voulu quitter mon fauteuil pour le suivre; impossible. Mon corps était comme un bloc de pierre; je n'ai pu me remuer. Une voix sourde, mêlée à un craquement de squelette, m'a dit : Allons, madame, suivez-moi..... J'ai fait un effort violent, je me suis levée, au milieu des éclats de rire du bal. J'étais tout habillée de haillons et de guenilles tachés de boue, comme la pauvre Anna qui demande l'aumône devant l'église de Saint-Patrick. J'ai poussé un cri de honte, un cri désolant qui m'a réveillée en sursaut, comme si j'avais reçu un coup de masse de fer sur le front, et en ouvrant les yeux, j'ai vu luire le premier rayon de l'aube dans les rideaux de mon lit, ce qui m'a plus effrayée que mon rêve; il me semblait que des fantômes blancs, rangés en cercle, assistaient, en riant, à mon réveil.

Pendant ce récit, Albin de Servian n'avait pas cessé de regarder la pointe de ses pieds, en déroulant machinalement les feuillets de la *Revue de Belfast*.

Après une courte pause, la jeune veuve lui dit :

— Eh bien! monsieur de Servian, que dites-vous de ce songe?

— Ce songe, madame, dit Servian, toujours les yeux sur ses pieds, ce songe doit être classé dans l'espèce des rêves que Fullerton nomme *les rêves de forte préoccupation mentale*.

— Eh bien! alors, qu'arrive-t-il, quand on l'a classé comme cela?

— Il n'arrive rien. Le devoir de la science psychologique est de classer. Ce devoir accompli, l'homme doit se taire et respecter les arcanes de la nature.

— Moi, monsieur de Servian, je ne veux pas me taire, et je crois que ce songe signifie quelque chose.

— Cela vous est permis, madame; mais la science

est inflexible; elle n'a de complaisance pour personne, pas même pour vous, madame.

— Enfin, monsieur de Servian, vous venez de m'adresser quelque chose qui ressemble à un compliment. Il paraît que vous ne gâtez pas les femmes par la galanterie, vous.

— Je respecte infiniment les femmes; je les honore, je les protége, je les conseille, et je ne les flatte jamais.

— Vous n'avez jamais eu envie de vous marier, monsieur de Servian?

— Jamais, madame; j'ai longtemps réfléchi sur le mariage; et j'ai admis invinciblement que la tranquille association de deux existences était un fait impossible dans sa continuité. Un homme apporte à la communauté sa force, sa domination, sa gravité, son caractère anguleux; une femme apporte sa faiblesse, sa légèreté, sa soumission, ses caprices enfantins, son caractère arrondi. Ces éléments opposés ne peuvent faire un tout viable; au premier pas, il y a choc, violente secousse, antagonisme, perturbation. Voilà ce que tous les esprits sérieux ont reconnu.

— Et alors, monsieur de Servian, les esprits sérieux ne se marient pas?

— On a vu, madame, des esprits sérieux se marier; mais dans un noble but, dans une intention toute philosophique. Ceux-là se sont dévoués pour étudier le mariage, avec leurs propres yeux, et faire servir leur expérience personnelle à la cause de l'humanité conjugale. Ames d'élite qui ne se dissimulaient point les périls de l'entreprise, et bravaient les orages de l'hymen, pour les signaler à l'univers. Ainsi, de hardis navigateurs se lancent sur une mer inconnue, pour en découvrir les écueils, à leurs risques et périls, et les faire remarquer aux pilotes qui voguent sur les mêmes flots. Les cœurs généreux se dévouent au mariage, comme à la navigation.

— Et vous, monsieur de Servian, vous n'êtes pas tenté de vous dévouer, comme ces cœurs généreux?

— La vocation me manque, madame, je laisse cette noble mission à de meilleurs que moi.

Albin de Servian prononçait toutes ces paroles avec une solennité sacerdotale; sa voix naturellement douce et onctueuse avait pris le ton sec, rigide et monotone du professeur, et ses yeux presque toujours fermés, ou fixés sur ses pieds, ne s'ouvraient mollement qu'à de longs intervalles, pour regarder le plafond, à défaut du ciel.

V.

UN ARTICLE DE FULLERTON.

La coquetterie est une qualité peu connue des dames irlandaises. Cependant, il est des occasions où l'instinct de la femme se réveille, à son insu; alors la moins coquette fait un progrès immense, dans son art naturel, à la première leçon *qu'elle se donne. Sans doute*, notre jeune veuve, presque fiancée à un second mari, n'avait aucune idée de lui donner un concurrent, même honoraire, dans la personne d'Albin de Servian; mais elle ressentait vaguement un certain dépit mêlé de chagrin, en se trouvant dans un absurde tête-à-tête avec un homme jeune qui lui tenait des discours ennuyeux et graves, comme si elle eût été vieille, ou dépourvue d'attraits. Aux derniers mots de son pédantesque interlocuteur, elle se leva vivement, et jeta un rapide regard à son miroir, comme pour se convaincre qu'elle n'avait rien perdu de ses charmes. Un sourire de satisfaction rayonnant dans le miroir, lui prouva que sa chevelure était toujours belle, son teint

toujours frais, ses yeux toujours charmants, son écrin de perles toujours de l'émail le plus pur, ses lèvres de chérubin. Albin de Servian était donc l'homme le plus froid de son sexe, puisqu'il ne daignait pas honorer d'un regard ou d'une parole cette forme éblouissante qui venait de sourire dans le cadre du miroir.

Il est vrai que si au lieu de regarder dans son miroir, elle eût un instant réfléchi au costume que portait ce jeune homme à la première visite qu'il rendait à une dame inconnue, elle n'eût été nullement étonnée de cette espèce de singularité. Mais les femmes réfléchissent rarement.

Comme tous les hommes qui, sous prétexte de gravité, vivent dans une perpétuelle contemplation d'eux-mêmes, Albin de Servian ne prêtait aucune attention aux innocentes coquetteries des femmes. Quand la belle veuve se leva, il ouvrit sa *Revue de Belfast*, et chercha l'article de Fullerton.

— Madame, dit-il, cette lecture est maintenant de circonstance; elle arrive tout naturellement après notre conversation; vous goûterez beaucoup mieux la théorie ingénieuse du grand métaphysicien anglais.

— Il faut prendre son parti, murmura la jeune femme, d'un air résigné, voyons la théorie; je vous écoute, monsieur de Servian. Laissez-moi prendre dans mon fauteuil une bonne position pour vous écouter.

— Je commence, madame?

— Commencez.

Albin de Servian se mit à psalmodier la prose nébuleuse de Fullerton, avec l'accent d'un méthodiste en prières. Le débit était lent et monotone, et faisait pressentir une lecture éternelle, uniquement faite pour les oreilles des statues d'airain.

Mistress Lavinia s'endormit.

Le lecteur, qui souvent ajoutait un commentaire

aux théories de Fullerton, arrivé au passage le plus obscur, adressa une question à Lavinia.

— Madame, dit-il, nous touchons à la fin de ce beau travail, j'arrive à une phrase qui est un véritable élixir de la pensée du maître, et qui va présenter les fantômes de la nuit sous un jour tout nouveau. Écoutez bien et vous me répondrez franchement.

Albin lut la fameuse phrase, et ajouta :

— Madame, avez-vous bien compris la pensée de Fullerton ?

Point de réponse. Albin de Servian répéta sa demande et la phrase ; même silence.

Il fit alors violence à sa pudeur et à sa gravité habituelle, et il osa fixer un long regard sur la figure de mistress Lavinia.

De Servian qui n'avait d'étonnement et de stupéfaction que pour les mystères de la nature, et n'en accordait jamais aux vulgaires accidents de la vie, bondit sur son fauteuil, en murmurant du bord des lèvres, comme un souffle articulé, cette phrase de surprise : Grand Dieu ! elle dort !

Et la *Revue de Belfast* s'échappa de sa main.

La même phrase fut redite en mineur, comme la même heure est répétée par une pendule à répétition, machinalement.

Troubler le sommeil d'une femme chez elle, parut à de Servian une inconvenance ; il se résigna donc à respecter ce sommeil ; il pensa même qu'il pouvait en tirer bon parti dans l'intérêt de la science, en essayant de découvrir sur la figure de la belle endormie, si quelque rêve passait dans son cerveau.

Albin se leva sur la pointe de ses pieds, avec la précaution d'une jeune mère qui craint de troubler le premier sommeil de son premier enfant, et il se mit à examiner, dans l'intérêt de la science psychologique, le doux visage de Lavinia.

C'était un tableau d'intérieur ravissant à voir, même pour un observateur grave, habitué dès son enfance à n'étudier que le côté sérieux des questions. Lavinia ne s'était jamais exercée dans l'art de dormir gracieusement devant témoins ; et à son premier essai, elle dormait comme Ève, qui avait eu pour professeur l'ange du sommeil ; sa tête charmante reposait sur un massif ouaté de boucles de cheveux, comme sur un chevet d'ébène luisant ; et toute la suavité de la splendide carnation irlandaise rayonnait à merveille dans ce cadre si favorable, arrangé par le hasard. L'ovale du front se dessinait avec une pureté exquise, entre deux lignes déliées de cheveux ondoyants, qui laissaient à découvert l'ivoire ciselé des oreilles ; une respiration enfantine agitait mollement l'humide velours des lèvres, et l'étoffe agrafée à l'échancrure du sein.

Albin de Servian avait pris d'abord la pose de l'observateur qui procède à un examen psychologique. Les rides de la pensée en travail gerçaient son front ; ses yeux à demi fermés, pour s'affranchir de la distraction extérieure, annonçaient le recueillement de l'âme ; ses bras, étroitement croisés sur sa poitrine, semblaient vouloir réchauffer et exciter sa poitrine et son cœur, pour les disposer à cette œuvre de patiente méditation. Hélas ! il ne garda pas longtemps cette pose scientifique. Un attrait irritant et invincible rayonnait sur le visage endormi ; les bras de l'observateur se détachèrent peu à peu, et vinrent s'arrondir de langueur, en se liant à leur extrémité par la chaîne des doigts, les rides de la pensée grave s'effacèrent sur le front, les yeux s'ouvrirent dans leur dimension surnaturelle, en s'humectant à leurs angles des pudiques larmes de l'émotion virginale. Le premier sourire humain sillonna le marbre amolli du visage métaphysicien. Albin de Servian s'interrogea, et pour la première fois la science lui fit défaut : il regarda

au fond de son cœur et vit éclater, dans cet abîme, une révélation psychologique dont Fullerton, O'Brien et Macbrake ne lui avaient jamais parlé.

VI.

LE LAKISTE S'ÉVEILLE.

Albin savait beaucoup de choses sur les mystères de l'âme. Pour la première fois, il faisait une excursion sur le domaine du cœur.

Une heure s'écoula dans cette contemplation délicieuse. Albin avait dormi, jusqu'à l'âge de trente-quatre ans, dans les ténèbres de la science; il se réveillait, en ce moment, aux doux rayons de mistress Lavinia.

Pendant qu'il était plongé dans une extase divine devant la belle veuve endormie, un bruit de roues et de chevaux ébranla le pavé voisin. Lavinia, troublée dans son sommeil, ouvrit les yeux, se leva vivement, et un joyeux éclat de rire accompagna ces paroles :

— Ah! mon Dieu! je crois que je me suis endormie! excusez-moi, monsieur de Servian. Avez-vous fini votre lecture? continuez, continuez, je n'ai presque rien perdu.

Albin cherchait le premier mot d'une réponse introuvable, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et la femme de chambre de mistress Lavinia vint annoncer que la chaise de poste et les domestiques de M. de Servian attendaient dans la rue.

— On attendra, dit Albin.

— Ne vous dérangez pas pour moi, dit Lavinia en courant à la fenêtre pour voir la chaise de poste, je ne veux pas que vous négligiez les lakistes pour moi,

nous reprendrons nos lectures à votre retour; ainsi, bon voyage, monsieur de Servian, soyez tout entier à votre œuvre, le lac de Killarney vous attend.

— Oh! madame, le lac ne quittera pas son lit, dit Albin avec son second sourire, je ne crains pas de le manquer au rendez-vous.

— Il me semble que vous venez de faire une espèce de plaisanterie, dit Lavinia, ouvrant de grands yeux; sérieusement, monsieur, dites, avez-vous essayé de plaisanter? vous vous moquez des lacs, à présent?

— Madame, dit Servian, avec une voix émue, comme il me serait impossible de répondre à la plus facile de vos questions, en ce moment, du moins, vous allez me permettre de me retirer.

— Mais, monsieur de Servian, je n'ai pas l'intention de vous retenir prisonnier.

— Adieu donc, madame, jusqu'à demain.

— Vous ne partez donc pas aujourd'hui.

— Il m'est impossible de partir aujourd'hui, madame, le jour est trop avancé.

— Vous allez vous brouiller avec les lakistes?

— Que m'importe! si vous me gardez un peu d'amitié.

— Monsieur de Servian, je vous préviens que vous finirez par avoir de l'esprit.

— Madame, heureux ceux qui n'en ont pas, ils ne le perdront jamais.

De Servian s'inclina respectueusement et sortit du salon.

Dans la rue, il congédia ses domestiques et sa chaise de poste et marcha d'un pas rapide du côté du parc, pour réfléchir sur sa situation dans les allées solitaires de cette promenade.

Évidemment, une révolution organique s'opérait en lui; il sentait la mystérieuse infusion d'une nature nouvelle; son cerveau se dégageait d'une épaisse brume,

et sa pensée légère, vive, sensuelle, semblait abandonner la région des brouillards pour courir, avec le souffle de l'été, sur le velours des pelouses et dans les feuilles des arbres, avec les ailes des oiseaux.

Comme il poursuivait son interrogatoire, une jeune et brillante dame l'aborda familièrement, en lui adressant d'un ton leste cette question :

— Je ne crois pas me tromper, monsieur, vous êtes l'ami intime de M. Macdougall?

— Oui, madame, répondit de Servian avec son troisième sourire et un mouvement de tête et de torse qui s'essayait aux belles manières.

— Pardon, monsieur, veuillez bien me donner votre bras et causons.

De Servian arrondit son bras avec une aisance naturelle et prit officieusement, des mains de la dame inconnue, le long lacet de soie au bout duquel aboyait un *king-charles* de la plus petite espèce.

C'était la première fois que de Servian donnait le bras à une dame, et, à défaut de témoins, il étalait sa fierté de novice devant les arbres du parc.

— Monsieur, poursuivit la dame, voyons, donnez-moi des nouvelles de votre ami Macdougall ; est-il retourné en Écosse? est-il encore à Dublin?

— Madame, il est parti hier matin pour la Nouvelle-Orléans.

— Très-bien! il est charmant, M. Macdougall... ah! il est parti!

— Je l'ai accompagné au *rail-way* de Kingstown.

— Vous me connaissez, sans doute, monsieur, ainsi je puis me dispenser de vous dire mon nom.

— Excusez-moi, madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Vous voulez rire?..

— C'est la première fois, madame, que j'ai l'honneur de vous voir.

— Et de m'entendre?

— Et de vous entendre aussi, madame.

— Monsieur ne va donc jamais à notre Théâtre-Royal?

— Jamais, madame.

— En voilà un d'original! s'écria la dame avec un éclat de rire qui fit rougir de Servian, comment, monsieur, vous ne connaissez pas les belles traductions anglaises de *Norma*, de *Fidelio*, de *Fra-Diavolo*, de l'*Ours et le Pacha*, des *Puritains*?

— Non, madame, répondit Albin, avec le ton du criminel qui avoue une coupable action.

— Vous n'avez donc jamais entendu chanter par miss Cora le fameux air de Bellini :

Come dearest, the moon shines?

— Jamais, madame.

— Mais d'où diable sortez-vous donc, monsieur? vous paraissez trente ans, vous êtes un très-beau garçon, et vous ne savez rien! on n'a pas d'idée d'une pareille ignorance! vous êtes arrivé des bancs d'Oxford par le dernier paquebot? avouez; il n'y a pas de mal à cela.

— Madame, c'est ainsi; je ne sais rien, dit le savant au comble de l'humiliation.

— Mon Dieu! quelle éducation étrange on donne aux jeunes gens dans ce pays! En Italie, à l'âge de quinze ans, tous les gentilshommes sont ténors ou barytons... Comment se fait-il que Macdougall ne vous ait pas un peu civilisé? Je vous ai rencontré cent fois avec lui dans *Sakeville-Street* devant la poste... Ah! il est parti pour la Nouvelle-Orléans! et sans me dire un petit adieu! Il est très-cavalier dans ses façons d'agir, M. Macdougall! C'est un homme que j'ai comblé de politesse. Il entrait dans les coulisses comme chez lui. Souvent même, il oubliait de payer sa stalle... Sérieusement, est-ce qu'il descend de Rob-Roy?

— Oui, madame.

— On dit, monsieur, que Macdougall est riche et spirituel. Avec moi, il cache son esprit et surtout sa richesse. Au reste, je me soucie fort peu de son argent; je gagne douze cents livres par an au Théâtre-Royal, avec une représentation à bénéfice, et un congé d'un mois que je fais prospérer dans les trois grandes villes du comté de Lancastre... Mais l'argent, pour nous artistes, est la moindre des choses: je fais litière de *banks-notes*. Ce que nous demandons aux dieux, c'est la considération. Nous voulons tenir un rang comme les pairesses et les baronnettes. Il y a une cantatrice du Théâtre-Italien de Paris, qui vient d'épouser un prince allemand... Vous savez cela, peut-être, monsieur?

— Non, madame.

— Macdougall n'est pas un prince anglais, mais il descend de Rob-Roy, c'est la première noblesse du monde. Je lui ai souvent dit: Voyons, monsieur Macdougall, faisons une affaire, épousez-moi. — Eh! me répond-il toujours, je pourrais rencontrer plus mal; nous parlerons de cela. — Parlons-en, lui dis-je, puisque nous en parlons. Alors Macdougall m'objecte ses affaires, ses voyages, ses associés, la douane, que sais-je, moi? toutes sortes de choses folles pour ne pas m'épouser. Oui, cent fois, dans les coulisses, je l'ai demandé en mariage à lui-même, et il me répète toujours au bout de ses raisons, une vieille plaisanterie qu'il n'a pas inventée : — Nous nous marierons, comme on se marie au théâtre, si vous voulez, miss Cora.

— Ah! c'est abominable! dit Albin de Servian, d'un air scandalisé.

— Macdougall, mon cher monsieur, ajouta l'actrice, en jouant un air de Lucrèce, Macdougall est arriéré de cent ans dans les mœurs des coulisses. Il ne sait pas que, maintenant, dans notre profession, la sagesse et la vertu sont un métier; la bonne conduite nous mène

à la fortune, et nous donne au moins la couronne de duchesse. Quand on a le malheur d'être millionnaire et stupide comme Macdougall, on se laisse épouser par la première actrice de Dublin, une reine comme une autre, et qui veut bien consentir à descendre de son char de triomphe pour s'allier au sang de Rob-Roy... Qu'en dites-vous, monsieur?

— Madame, si Macdougall y consent, je ne serai pas un obstacle, moi.

— Pouvez-vous me donner son adresse à la Nouvelle-Orléans?

— Madame, votre lettre ne le rencontrerait probablement pas; Macdougall arrive, vend ses marchandises et nous revient.

— Un voyage de deux ou trois mois, n'est-ce pas, monsieur?

— Trois au plus.

— C'est bien, monsieur; nous voici à la grille, et ma voiture est avancée. Je vous remercie, monsieur de...

— De Servian.

— M. de Servian; je suis charmée de savoir votre nom. Une prière, lorsque M. Macdougall arrivera, laissez votre carte à la porte de miss Cora, première chanteuse du Théâtre-Royal. Adieu, monsieur de Servian... Ah! que vous êtes distrait! vous emmenez mon petit chien! donnez-le à mon valet de pied. Adieu.

De Servian salua profondément l'actrice et s'achemina vers sa maison avec une idée qui rendait son pied léger et son front radieux.

Nous verrons l'idée au chapitre suivant.

VII.

LE CABINET DU COMTE GODEFROY DE SERVIAN.

Dans ses dernières volontés, écrites la veille de sa

mort, le comte Godefroy de Servian disait à son fils : « Mon cher Albin, évite les hommes, et surtout les femmes ; je crois pourtant que, fidèle au sang de ta race, tu n'écouteras que la première moitié de cette recommandation. Songe toutefois à mes derniers avis. Quand tu ressentiras les premières inquiétudes d'une passion, ouvre l'armoire grise de mon cabinet, et décachette le grand pli de parchemin scellé de mes armes, qui est fixé à un clou d'or. »

Albin de Servian n'avait jamais ouvert le cabinet de son père. Il savait que l'auteur de ses jours était passé maître dans l'art des séductions, il ne voulait pas affliger ses yeux et son cœur, au spectacle de cet asile secret, où trop de choses lui rappelleraient sans doute de paternels écarts sur lesquels il fallait jeter le voile des enfants de Noé.

Ces touchantes dispositions filiales venaient de s'évanouir, ce jour-là même. Albin de Servian, frappé d'une révélation soudaine, comprit que le doux et grave naturel, héritage de sa mère, cessait de le gouverner, et qu'une crise de hasard lui rendait dans toute sa pureté le sang d'un père son meilleur ami, et son plus digne conseiller.

Rentré chez lui, il ouvrit avec une émotion inconnue ce cabinet abandonné depuis si longtemps. On aurait dit que le maître venait d'en sortir, car toute chose était à sa place, comme de son vivant. Quatre grands pastels ornaient les murs ; ils représentaient Cupidon décochant une flèche au dieu Mars ; les colombes de Vénus prises au filet par Vulcain ; un grand berger chargé de poudre d'amidon et de rubans bleus, nouant à sa houlette le mouchoir de percale, brodé par sa bergère ; la bergère de ce berger, nouant à sa houlette un ruban bleu.

Sur la cheminée, s'élargissait une pendule de cuivre doré, représentant une forêt d'arbres en fils de laiton,

traversée par un vol de cœurs ailés. Cupidon, déguisé en chasseur, perçait tous ces cœurs à coups de flèches avec un sourire malin. Sur le soubassement de marbre, on lisait un quatrain qui avait procuré à l'auteur une pension de quinze cents livres, et un appartement de six pièces à l'hôtel Conti. Voici ce chef-d'œuvre :

O petit dieu malin qu'on adore à Cythère,
Toi, redouté partout, et toi qui ne crains rien,
Si tu pouvais percer le cœur de ma bergère,
Je te pardonnerais d'avoir percé le mien.

Aux deux côtés de la cheminée, on voyait deux petits portraits; l'un de mademoiselle Clairon, dans *Zaïre*, représentée au moment où elle dit : *De mes faibles appas;* l'autre de madame Brizard, dans *OEnone*, au moment où elle dit à Phèdre :

Votre flamme devient une flamme ordinaire.

Derrière la pendule, s'inclinait un large miroir qui avait perdu l'habitude de refléter les objets; il était surmonté d'un berger et d'une bergère, offrant un agneau à Cupidon.

Douze fauteuils en camaïeu garnissaient le soubassement du cabinet. L'artiste avait peint sur leurs dossiers douze de ces contes grivois dans lesquels le bon et naïf La Fontaine donne des leçons d'intrigue libertine pour tromper les pères, les oncles, les frères, les amants et les maris. Heureux siècle ! Nous, 1845, rougissons de notre immoralité littéraire, et corrigeons-nous !

Un bureau colossal d'acajou massif, crénelé comme une citadelle, comblait la moitié du cabinet; aux deux extrémités de son immense corniche, s'élevaient deux ouvrages de petite sculpture en terre cuite, l'une représentant le Parnasse avec les neuf Muses et Apollon écrasant les serpents de l'Envie; l'autre, le *Panthéon*

de l'Amour, avec les statuettes du cardinal de Bernis, de l'abbé Grécourt, de l'abbé de Chaulieu, de Dorat, de Gentil-Bernard et de deux autres chastes poëtes qui ont chanté en épigrammes joyeuses la *Guerre des Dieux*, et la vierge d'Orléans. Heureux siècle, où le Français savait rire ! Hélas ! que notre siècle est triste ! que nos poëtes sont larmoyants après tant de poëtes si gais ! on a bien raison de nous répéter ce refrain tous les jours : Lorsque notre immoralité coule à pleins bords !

Albin de Servian prodigua des sourires de complaisance filiale à toutes ces richesses du siècle dernier, qui, pour lui, était le siècle présent. Un parfum de régence et de rouerie blasonnée s'exhalait de ce musée de Cupidon. On ne voyait aucune ligne sérieuse dans cet ameublement ; tout y était bizarre, tortillé, fou, goguenard et froidement libertin ; l'âme la plus candide aurait pu s'y corrompre après quelques jours en s'exilant au milieu de cette société de bergères, de figurines, de miroirs sans glace, et de fauteuils qui semblaient tous avoir quelque chose de scandaleux à raconter. Grâces à la nouvelle disposition de son esprit, Albin éprouvait un charme singulier à promener ses regards ou ses mains sur les poudreuses futilités de l'héritage paternel ; il croyait même rendre un secret hommage à la mémoire du comte Godefroy, en admirant, avec le scrupule des détails, ces magnificences que son père aima et recueillit avec tant de soin.

Cette dette légitime d'admiration filiale ayant été largement payée, Albin fit un retour sur lui-même, et regarda l'armoire grise où reposait à son clou d'or le précieux parchemin. Aussitôt l'armoire fut ouverte, et exhala un parfum âcre de papiers rongés et de vers rongeurs ; c'est l'atmosphère vénérable des reliquaires de famille, et de Servian le respira quelque temps avec une volupté d'archéologue. Le panneau intérieur de la porte était illustré de médaillons qui frappèrent le

candide de Servian. Il y avait un quatrain au-dessous de chaque peinture, presque tous signés de noms célèbres ; ainsi :

Si je dis qu'elle est la plus belle
Des bergères de ce hameau,
Je n'aurai rien dit de nouveau ;
Ce n'est un secret que pour elle.

DE FLORIAN.

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin t'a rendu le sien.

J.-J. ROUSSEAU.

Que ne suis-je la fougère,
Où, sur le soir d'un beau jour,
Vient reposer ma bergère
Sous les ailes de l'amour !

MONTESQUIEU.

C'est l'aimable et jeune bergère
Par qui, sous les lois de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments ;
Reviendront-ils, hélas ! de semblables moments ?

LA FONTAINE.

Etc., etc., etc., toujours avec des bergères.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria, quoique seul, de Servian, tous ces grands hommes-là ont aimé des bergères ! quel horrible goût ? Et sans doute, ils faisaient des folies pour elles, puisqu'ils leur adressaient des vers ! Et qu'auraient-ils donc fait, s'ils avaient connu mistress Lavinia ! Et mon père, mon noble père, lui aussi a fréquenté des laiteries et des étables ! oh ! combien son cœur paternel serait réjoui, s'il voyait son fils élever ses amours jusqu'aux grandes dames ; aux femmes de velours et de

dentelles; aux femmes qui ont des doigts mignons, polis, et parfumés sous les gants !.. Que de duels mon père doit avoir eus avec des bergers ! un gentilhomme ! respect à sa mémoire ! Si je me montre, quelque jour, digne de lui, je ne ferai pas mes premières armes dans une bergerie, entre une pauvre fille et des moutons.

Disant cela, il détacha le parchemin, le baisa respectueusement, et rompit le sceau. Des larmes inondèrent ses joues; il reconnut l'écriture de son père, et il lui sembla qu'il décachetait une lettre écrite le matin. Le caractère du défunt comte revivait tout entier dans ce manuscrit. C'était bien le style épistolaire de ce cabinet.

Albin de Servian lut la dernière lettre de son père avec une lenteur friande. A chaque ligne, la transmission de l'âme paternelle s'opérait en lui; il n'avait déjà plus rien de ce que lui avait laissé sa mère. Albin sentait son nouvel instinct se développer et grandir : encore quelques occasions auxiliaires et il se jugeait digne de continuer le galant comte Godefroy de Servian.

Voici les conseils :

« Quand tu ouvriras cette lettre, mon cher fils, tu seras tourmenté légèrement par une pensée de galanterie. C'est convenu entre nous.

« Ah ! si je vivais, je te donnerais une bonne leçon *ex professo*, et ta bergère serait à tes pieds, douce comme un agneau.

« Mais j'ai le malheur d'être mort, hélas ! et dans ma position, il est assez difficile de diriger les pas d'un jeune et novice desservant de Cypris.

« Un premier amour est comme un premier combat; il faut vaincre à tout prix. Si tu es battu dans un premier engagement, les hommes se moqueront de toi, et les femmes ne t'estimeront pas. Songe à gagner l'estime des femmes, mon fils. Ne sois jamais envieux; c'est un vilain défaut. Il vaut mieux être envié.

« Si tu es en rivalité d'amour avec un ami, il faut

que l'un des deux ait du bon sens, à condition que ce ne sera pas toi.

« Ne te hâte pas de dévoiler ton caractère à la femme que tu veux aimer : attends de connaître le sien, et c'est celui que tu te donneras. Si elle est vive, tu seras vif; si elle est douce, tu seras calme; si elle est mélancolique, tu seras triste. Il n'y a qu'une exception : si elle parle beaucoup, sois muet et écoute; si elle parle peu, parle toujours.

« Ne commets pas la faute de t'élever trop haut dans son estime, à votre première entrevue; le lendemain tu serais obligé de descendre. Suis la marche contraire. En 1786, j'aimais une bergère charmante dont j'ai oublié le nom; mais je n'ai pas oublié que M. Louvet de Couvray me la souffla. Maintenant que je suis mort, je puis avouer hautement que j'avais autant d'esprit que M. Louvet : mais le drôle était plus rusé que moi en amour. Nous commençâmes notre attaque, le même jour, lui à midi, moi à cinq heures du soir. Je dépensai dans ce premier assaut une centaine de saillies du meilleur aloi, et une foule de madrigaux. Que diable! on ne peut pas avoir, tous les jours, cette artillerie d'esprit dans son arsenal! Le lendemain, je réduisis mes madrigaux et mes saillies à moitié; et ma décadence suivit cette même proportion. M. de Louvet avait procédé tout différemment. A sa première visite, il fut vulgaire comme un bourgeois du tiers : de sorte qu'arriva le jour où nous nous rencontrâmes tous deux chez notre belle, lui rayonnant, moi éteint. Le lendemain, un valet de la bergère me pria d'oublier le numéro de la maison. Je fis incontinent rosser ce valet par le mien, et j'attendis M. de Louvet sous le réverbère des Théatins, où je lui donnai un coup d'épée au bras droit. Nous nous embrassâmes, et tout fut dit.

« Que cela te serve de leçon, mon fils! Les fautes des pères font les vertus des enfants.

« Mon cher fils, ne redoute pas les femmes, mais fais toujours semblant de les redouter. Elles aiment à voir trembler les hommes. Habitue-toi à trembler dans tes moments de loisir. Ne crains pas les flèches de Cupidon, elles ont du velours à la pointe. Tu es riche, eh bien! suis la profession de ton père, adore la beauté. Regrette tous les instants perdus loin des amours.

« Fils du comte Godefroy de Servian, ne dégénère jamais! regarde nos armes. Notre maison *porte d'argent, au tison enflammé de gueules en pal;* avec cette devise: *Flamme aux belles, torches aux ennemis!* Albin, souviens-toi toujours de ton père, et honore sa mémoire et son blason. »

Après cette lecture, la transformation était complète. L'âme du père était toute dans le corps du fils.

Albin se fit subir un dernier interrogatoire, et il retira de son cœur la conviction qu'il était à la veille d'être amoureux de mistress Lavinia.

Une terrible réflexion, jusqu'à ce moment inédite, le cloua par les pieds sur le tapis, au moment où il allait consulter un miroir pour connaître sa figure et son costume, choses auxquelles il n'avait jamais songé quand il était métaphysicien.

Cette réflexion se serait présentée à un autre assez naturellement; mais Albin était un être exceptionnel dans une position exceptionnelle. Si mon héros eût ressemblé au vulgaire, je n'écrirais pas son histoire en ce moment.

—Mistress Lavinia, se dit Albin dans un monologue mental, doit se marier dans trois mois avec Macdougall : et Macdougall est mon ami. Il me semble que le code paternel n'a pas prévu ce cas.

Il réfléchit en posant le bout de l'index de sa main droite entre ses dents; ce qui aide singulièrement la réflexion dans les cas difficiles.

—Non, non, s'ajouta-t-il en regardant le miroir inva-

lide qui ne lui rendit pas son regard, il est impossible que Macdougall aime la belle Lavinia. S'il l'aimait, il n'irait pas en Amérique chercher sa mort ou sa ruine. Il l'aurait épousée ce matin... c'est évident... S'il l'aimait, il ne rendrait pas des visites à cette miss Cora qui m'a l'air d'un démon habillé de soie, et qui doit payer sa riche toilette avec l'argent de son prochain. Oui, l'esprit du comte Godefroy m'éclaire. Macdougall n'aime pas mistress Lavinia. Il m'est donc permis de l'aimer. C'est à Macdougall à battre en retraite. Car comme l'a dit mon père :

« Si tu es en rivalité d'amour avec un ami, il faut que l'un des deux ait du bon sens, à condition que ce ne sera pas toi. »

VIII.

MÉTAMORPHOSE.

Autour de ces réflexions, Albin de Servian en voyait flotter confusément une foule d'autres, qui toutes lui donnaient le même conseil. Or, comme il ne s'était jamais occupé dans sa vie des questions morales de probité amoureuse dans les relations d'amitié, il ne discernait pas dans cette affaire, à son point de vue d'homme primitif, tous les ménagements et toutes les délicatesses que la civilisation a introduits dans nos mœurs.

Bien rassuré, parce que d'ailleurs il voulait l'être à tout prix, Albin entra dans le salon le mieux meublé de sa demeure pour se regarder devant des miroirs qui avaient conservé le privilége de la reproduction. Là, il fit connaissance avec lui-même, car du premier coup il ne se reconnut pas, et son premier mouvement

fut d'ôter son chapeau et de se saluer. Les hommes absorbés dans les études abstraites des hautes sciences peuvent seuls comprendre cela. Le premier coup d'œil qu'Albin daigna s'adresser au miroir ne lui donna pas une haute idée de ses avantages physiques : la contemplation habituelle des lacs avait donné à son torse une ligne courbe assez désagréable. Sa chevelure étalait naïvement le désordre d'une forêt vierge. Sa barbe seule conservait, malgré lui, cette grâce sauvage et virile, privilége de tous les fils d'Adam, avant la découverte du menton par l'acier de Thubalcaïn.

Albin fit subir aussi un long examen à son costume. Il remplissait un habit dont la mode se perdait dans la nuit des temps irlandais : sa couleur variait selon l'état du ciel et de la température. Il portait un gilet d'ancêtre et un pantalon de lakiste, avec les nuances des nombreux rivages qu'il avait pressés sous ses genoux. Sa chaussure avait oublié plusieurs fragments de cuir sur les montagnes arides du Kerry; et plusieurs générations de castors s'étaient éteintes, aux bords de l'Horican, depuis la mort de celui qui avait coiffé le jeune Albin.

Hélas! c'est avec ce costume qu'on arrive aux sommets ardus de la métaphysique; mais aucune femme ne vous arrête en chemin.

Albin, qui avait pris subitement des leçons de tenue dans les pastels du cabinet de son père, brisa violemment la ligne courbe de son torse, et sonna un domestique.

— Quel est le plus habile tailleur de Dublin? lui demanda-t-il.

Le domestique recula trois pas, et se fit répéter la question.

— Avez-vous entendu? redemanda le maître.

— Le meilleur tailleur de Dublin est M. Fulstone, répondit le domestique foudroyé par ce mystère.

— Partez et amenez-moi Fulstone sur-le-champ.

Le domestique sortit, Albin continua sa conversation avec les miroirs.

— Quelle horreur! s'écria-t-il en s'échappant de son habit comme d'une prison, et le foulant aux pieds, j'ai honteusement passé ma vie dans ces deux aunes de drap londrin, cousus avec du fil de laiton! j'ai perdu mes plus beaux jours à regarder mes pieds, sans m'apercevoir que ma chaussure éclatait en lambeaux! avec la jeunesse, la vigueur et l'or, trois choses qui donnent tout!.. vraiment, je rougis de moi devant moi; je me demande pardon à moi-même de ma stupidité... il fallait que mistress Lavinia s'endormît devant moi pour opérer un miracle. Ce bienheureux sommeil m'a réveillé. J'étais mort, ou du moins je vivais comme un coquillage sur la grève d'un lac!.. avec un père comme le mien... Une femme m'a changé en homme. Reconnaissance éternelle à Lavinia!

Et dans son impatience de rattraper le temps perdu Albin dévorait avec anxiété les minutes qui s'écoulaient.

Le tailleur Fulstone apporta enfin une cargaison d'habits confectionnés, avec toutes les pièces accessoires d'un costume de dandy. Albin, saisi du transport de joie d'Achille découvrant des armes au gynécée de Scyros, acheta tout; il proposa ensuite à Fulstone de l'acheter lui-même. Quand les folies de jeune homme arrivent tard, elles ont un immense arriéré de sagesse à combler; et si l'amour a fait éclater ces folies, on leur assignerait difficilement un terme; le cœur et le cerveau sont d'accord pour exiler le bon sens à perpétuité.

La métamorphose du physique suivit de près celle du moral. Les miroirs d'Albin ne le reconnurent pas lorsqu'il vint se pavaner devant eux, dans la dernière enveloppe du journal des modes. Albin qui n'avait

jamais d'autre miroir que celui des lacs, ne pouvait se détacher de sa propre contemplation ; il éprouvait la joie délirante qui enivrerait l'homme, s'il entrait dans la vie, à trente ans, avec la conscience, la santé, la richesse de ses passions, sans avoir flétri son front sous les larmes du berceau, du collége et du noviciat mondain. Notre héros se recueillait, par intervalles, pour se remettre en souvenir les gracieuses et nobles inflexions que le comte Godefroy savait si bien donner à son corps, lorsqu'il abordait une femme qui n'était pas la sienne. Quelles poses charmantes il savait se dessiner, lorsque debout et mollement renversé sur le marbre d'une console, une jambe tendue, l'autre négligemment raccourcie et croisée, la tête penchée en arrière et inclinée sur l'épaule, il racontait quelque joyeuse équipée de Versailles aux Irlandais ébahis ! que de regrets brûlaient en ce moment le cœur de son fils, au souvenir de tant de leçons perdues ! quelle femme aurait résisté à ce fils continuant, par tradition exacte, l'esprit et la grâce d'un père gentilhomme parisien !

Toutefois, Albin de Servian ne désespéra point d'imiter son père, du moins comme la lune imite le soleil. Il voulut consacrer le reste de cette journée à cette grave étude de souvenir. D'ailleurs, avant de se présenter à mistress Lavinia, il éprouvait le besoin de se familiariser davantage avec lui-même, avec l'aide de ses miroirs. Il fit une répétition générale de la scène qu'il se proposait de jouer le lendemain chez la belle veuve. Il se salua cent fois, avec son chapeau neuf ; il se présenta douze fauteuils ; il s'assit, en ménageant, avec mollesse, le mouvement toujours gauche des jambes ; il se demanda comment il se portait, et se répondit par une saillie bouffonne, dite avec un visage sérieux et un œil riant ; il racontait une anecdote de ville aux fauteuils, en promenant ses regards sur

chacun d'eux en particulier, pour n'exciter la jalousie de personne; il se levait, avec une ondulation nonchalante, et se rapprochait d'un groupe de chaises pour écouter, le sourire aux lèvres, une causerie d'intimes, pleine d'attraits; puis, il s'exerçait à sortir d'un salon, sans trop de bruit et trop de silence, voulant éviter l'affectation, et désirant être remarqué. Cette scène d'intérieur se terminait par une étude de tête-à-tête avec mistress Lavinia. Il mettait alors dans son organe un timbre particulier; il essayait des gammes; il modulait un soupir; il se ciselait des sourires tristes et se composait des regards pleins de tendresse ou de douce émotion. Les miroirs paraissaient assez contents de lui, et il les remercia.

Pour achever son éducation, trop précipitée peut-être, attendu l'urgence, Albin résolut de consacrer ses dernières heures de loisir studieux à la lecture de la bibliothèque privée de son père. Il dévora tous les ouvrages moraux des deux derniers siècles, ne lisant que les gravures, à peu près. Il admira les contes du bon La Fontaine, les poésies de Regnier, la comédie d'*Amphytrion*, la *Religieuse* de Diderot, le *Sopha*, les *Liaisons dangereuses*, les facéties de Piron, les *Baisers* de Dorat, les *Mémoires de Faublas*, et cent autres œuvres du même genre, que la jeunesse immorale de notre époque ne connaît pas. De temps en temps, une phrase retenait le regard et la pensée d'Albin, et il la méditait avec soin. Celles-ci par exemple : « Le vicomte « de Blanzé faisait la conquête d'une femme en pre- « nant une prise de tabac. — Le malheureux Sainval « soupira quinze grands jours. — Hélas! il est passé le « temps des cinq maîtresses! Tu l'as connu, ma chère « Éléonore! — Les pères et les maris adressèrent une « pétition à Colbert pour faire exiler le marquis de « Florval à cinquante lieues de Paris, dans l'intérêt « de leur tranquillité domestique. — Le comte de Vo-

« langes avait aux deux fenêtres de son boudoir deux
« rideaux, l'un brun, l'autre blond, tissus tous deux
« avec les cheveux de ses maîtresses, et il se plaignait
« encore de son isolement! »

— Quels hommes! quelles amours! quel heureux
pays! se disait Albin de Servian; allons, il est temps
de se lever et d'être fils!

Neuf heures du matin sonnaient à toutes les pen-
dules, la nuit s'était écoulée au vol; il se croyait en-
core à la veille, il était au lendemain. Ses bougies
expiraient au soleil.

— Tant mieux! dit-il. Cette nuit, au moins, ne sera
pas perdue pour le jour qui commence!

Un domestique entra et lui remit une lettre; Albin
regarda d'abord la signature; elle était de Lavinia.

Elle :

« On m'a dit, monsieur, que mon futur époux vous
confiait en partant une mission secrète qui blesse
ma délicatesse. M. Macdougall n'avait pas le droit
de me donner un surveillant, je ménage le terme,
vous n'aviez pas le droit d'accepter un emploi de
genre. Excusez la rudesse de ce préambule; vous
savez que la franchise est ma vertu.

« Je ne crois pas aux choses que le monde dit, mais
crois à ce que dit le monde, lorsque je l'ai pensé
nt lui. Votre langage, votre conduite, vos ma-
res, votre costume même, vos lectures, n'an-
ncent pas un jeune homme qui me rend des visites
ur l'unique plaisir de me les rendre. Vous avez
s si adroitement vos mesures que la pureté de
s intentions est claire comme le jour, à mes yeux,
aux yeux du monde. Vous ne voulez pas me com-
mettre, afin de mieux me garder. Votre respect
votre gravité m'épouvantent. Je meurs d'ennui
l'idée d'avoir à mes côtés, pendant trois mois, un

« surveillant qui me liera les pieds et les mains avec « les articles métaphysiques de Fullerton. A votre « âge, monsieur, vous devez aimer une femme, eh « bien ! allez surveiller cette femme, et respectez la « tristesse des derniers jours de mon deuil.

« LAVINIA. »

C'était un coup de foudre en plein soleil.

Ayant lu deux fois cette lettre, Albin de Servian frappa son front pour en faire jaillir une idée qui resta dans le front; il regarda tous les bergers au pastel du cabinet de son père, toutes les figurines en terre cuite, tous les habits neufs apportés par le tailleur, et poussa un long soupir de désolation et d'abattement; puis le hasard fit tomber ses yeux sur le blason paternel étalé en cire rouge sur la lettre des conseils amoureux; à cette vue, il bondit au milieu de ses fauteuils, et frappant l'air avec son poing, il dit avec le calme du héros :

— Mon père, tu seras content de moi !

Dès ce moment son plan était arrêté. Quand les imaginations, comme celle d'Albin de Servian, ont sommeillé pendant la première jeunesse, elles vont vite au moment du réveil et rien ne saurait arrêter l'impétuosité de leur élan.

A cette heure, le fils du comte Godefroy comprit toute l'étendue de la faute commise la veille. Autant jusque-là sa pensée avait été gauche et insoucieuse des choses du monde, autant, aiguillonnée par cet amour naissant et déjà profond, elle devint tout à coup subtile et prompte à combiner des moyens de succès. Pour être le digne fils et héritier de son père, il fallait qu'Albin réussît à tout prix. Dès le lendemain, ses batteries furent prêtes : comme un habile général, il marchait à la conquête d'une femme, sa première passion.

IX.

HAMLET AU THÉATRE DE DUBLIN.

Franchissons d'un bond les premiers jours qui suivirent la métamorphose d'Albin de Servian, jours passés dans une retraite absolue par mistress Lavinia, et qui ne donnèrent naissance à aucun incident digne de remarque. Arrivons promptement aux événements sérieux de ce récit.

Nous sommes au théâtre de drame de Dublin. C'était une soirée de *grande attraction*, comme disent nos voisins. L'élite des acteurs anglais jouait *Hamlet*, pièce désolante, moitié femme divine, moitié monstre fabuleux; sphinx colossal, sculpté par le grand statuaire tragique William. Les rayons du soleil hydrogène ruisselaient sur les frises des coulisses, dans le vallon de l'orchestre, aux cent girandoles des loges, et mettaient en relief, sur un fond de tenture écarlate, douze guirlandes circulaires de femmes et de pierreries, dans une éblouissante mosaïque de toutes les étoffes de Dublin.

Dans une loge modeste que le gaz et les pierreries n'éclairaient pas, M. Edmond Goldrige, joyeux vieillard de soixante-quatre ans, et sa nièce, mistress Lavinia, causaient des nouvelles du jour et des jolies femmes de la salle, lorsque le prince de Danemark n'était pas en scène. La jeune femme avait quitté la dernière robe sombre chargée de continuer le deuil de la veuve, et, pour se consoler du chagrin d'avoir abandonné une nuance d'étoffe si flatteuse pour ses épaules et ses bras, elle avait prié son oncle de l'accompagner au Théâtre-Royal.

Pendant que mistress Lavinia faisait part à son oncle

Goldrige de ses observations, on remarqua, dans le monde élégant des premières loges découvertes, ce mouvement de curiosité ondoyante qui, au théâtre, accompagne l'entrée d'un personnage de distinction. Un jeune homme, arrivé assez tard, prenait sa place au premier rang du balcon, et, avant de s'asseoir, il recevait, à droite et à gauche, des serrements de mains et distribuait des saluts et des sourires, comme un prince en voyage. Ce jeune homme aurait été remarqué partout à cause de la distinction de sa figure, de ses manières et de son costume; mais, dans une réunion de spectateurs irlandais, à faces candides, douces, moroses et primitives, il se détachait comme un lis sur une touffe d'herbes vulgaires et sans nom.

— Ah! voilà notre jeune homme à la mode! dit l'oncle Edmond à sa nièce; il fait sensation; heureusement, il est arrivé dans un entr'acte. Comment le trouvez-vous, Lavinia?

— Il paraît fort bien, et surtout il est mis avec une élégance pleine de goût.

— On l'a surnommé le Dorsay de Dublin. Il ne va dans le monde que depuis un mois environ.

— Et comment le nomme-t-on?

— Attendez... c'est un nom fort connu... surtout à cause du père... Vous avez entendu mille fois le nom de son père... Aidez-moi un peu, Lavinia...

— Enfin, cela n'a rien de très-urgent; qu'importe le nom!.. ce jeune homme est fort distingué...

— M'y voici, dit l'oncle, en détachant sa main droite de son front, c'est M. Albin de Servian.

— M. Albin de Servian! répéta Lavinia, dans un mélodieux éclat de rire; il paraît, mon cher oncle, que votre mémoire ne vous rend service que la seconde fois. Cherchez un autre nom, vous serez, je crois, plus heureux.

L'oncle, foudroyé par l'éclat de rire de sa nièce, fit

une pantomime d'humilité, replaça son front sur sa main et regarda le lustre.

— Albin de Servian! poursuivit la jeune veuve, avec de légères roulades d'un rire contenu. Mon Dieu! est-il possible de tomber sur ce nom, au milieu de tant de noms!.. Mon oncle, oh! laissez-moi rire à mon aise... Je crois que je serai affligée de rire toute ma vie en songeant à cela... Si vous saviez tout ce qu'il y a de bouffon pour moi là-dessous... C'est que, voyez-vous, je connais M. Albin de Servian...

— Ah! si vous le connaissez, Lavinia, c'est différent...

— Attendez, mon oncle... je l'ai vu quelquefois; il m'a rendu des visites... Je ne le vois plus depuis trois ou quatre semaines... fort heureusement. C'est un homme pétrifié par la gravité, un philosophe des lacs, un de ces fous qu'on n'enchaîne pas, parce qu'ils ne font de mal à personne. M. de Servian, d'ailleurs, habille d'une si étrange façon qu'il n'y aurait pas de tragédie possible au théâtre, s'il venait à s'y montrer. Il faudrait remplacer *Hamlet* par les *Joyeuses commes de Windsor*... Ah! mon Dieu! quel nom coque avez-vous prononcé là, cher oncle! vous me z dans une gaieté folle. Mes éclats de rire sont scandaux, même pour une veuve de vingt mois! Comr cet élégant jeune homme à M. Albin de Servian! dandy!

Eh! justement, ma nièce, il vient de diriger sa ette sur vous.

Qui?

Ce jeune homme qui n'est pas Albin de Servian, ie vous vous y opposez si formellement...

Pour peu que cela vous contrarie, mon cher oncle, ouvez lui donner ce nom, je ne m'y oppose pas.

Eh bien! maintenant, je l'affirme, dit l'oncle, en nt de son poing le cadre de la loge. Je viens de

le saisir en face, au grand jour; c'est bien M. Albin de Servian, c'est lui!

— Mon oncle, je ne suis pas riche, et le dernier châle, présent de mon pauvre mari, est vieux; avez-vous un châle de vingt livres à perdre dans un pari?

— En conscience, je ne veux pas vous gagner vingt livres, Lavinia.

— Je ne vous les donnerai pas si vous gagnez.

— Oui, ma nièce, à cette condition, j'accepte le pari.

— Donnez-moi votre main.

— Justement, ma nièce, je connais beaucoup M. Kendall, qui cause avec le jeune homme...

— Adressez-vous à M. Kendall, mon oncle...

— Croyez-vous, ma nièce, que ce soit bien convenable...

— Ah! voilà qu'il recule déjà... J'ai besoin d'un châle, mon oncle, et le pari est engagé.

— Oui, oui, engagé... mais me croirez-vous sur parole, lorsqu'à mon retour je vous dirai : c'est bien M. Albin de Servian; M. Kendall vient encore de me l'affirmer.

— Attendez, mon oncle, je vous autorise, en ce cas, à dire au jeune dandy que mistress Lavinia serait bien aise de connaître son domicile pour lui envoyer un numéro de la *Revue de Belfast*. Questionnez-le sur cette revue, vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Est-ce un piége, cette revue?

— C'est une précaution que je prends contre vous.

— Comme vous voudrez, ma nièce, vous allez être satisfaite, je vais aux galeries.

— Encore un mot, mon oncle, dit Lavinia, en retenant par le bras M. Goldrige; je veux un châle de la manufacture de Dingle; il travaille mieux qu'Ellison.

— C'est bon! c'est bon! ma nièce; attendez mon retour.

Lavinia regarda la salle pendant que son oncle se montrait aux premières galeries.

Après quelques minutes, M. Goldrige rentra.

— Vous avez beau prendre un air de vainqueur, dit Lavinia, je suis tranquille, moi, comme la victoire.

— Ma nièce, vous aurez demain un châle de la manufacture de Dingle, dit l'oncle, en s'asseyant.

— Ah! mon cher oncle, vous êtes charmant, on ne peut s'exécuter de meilleure grâce.

— Il est bien permis à un oncle de faire un cadeau à sa nièce, n'est-ce pas Lavinia?

— Oui, je dirai partout que c'est un cadeau, pour vous sauver la petite honte d'avoir perdu un pari.

— Bon! c'est cela, ma nièce; mais écoutez-moi... J'ai demandé à M. Kendall le nom du jeune homme: — Albin de Servian, m'a-t-il répondu. — J'aurais deux mots à lui dire en particulier, ai-je ajouté, ménagez-moi un entretien d'une minute avec lui. M. Kendall m'a rendu ce service, alors j'ai fait votre commission de la *Revue de Belfast*. — Monsieur, m'a répondu Albin de Servian, je vous prie de me mettre aux pieds de votre belle nièce, mistress Lavinia, et de lui dire que je suis brouillé avec les articles de Fullerton, depuis qu'ils ont fermé, comme de l'opium, les plus beaux yeux de Dublin.

A mesure que l'oncle parlait, le sourire s'éteignait, par gradations rapides, sur le visage de Lavinia.

Elle était sérieuse et légèrement émue, ses lèvres s'entr'ouvrirent; elle allait parler, elle se tut.

— Au reste, ajouta l'oncle, il m'a demandé la permission de vous faire une petite visite, au prochain entr'acte, et je n'ai pas cru devoir venir prendre votre permission pour lui dire que nous le recevrions avec plaisir.

— Oh! c'est impossible, mon oncle, on vous a trompé! dit la jeune veuve, après une assez longue

pause. Ce n'est pas lui! je viens, sans affectation, de lui jeter un regard assez long, dans un moment où il se découvrait de la tête aux pieds. Ce n'est pas lui; il y a deux Albin de Servian. Il y a deux frères.

— C'est possible, ma nièce; en ce cas, attendons le prochain entr'acte.

Pendant le second acte, mistress Lavinia garda le silence et tint ses regards fixés sur le théâtre; elle ne pouvait se rendre compte des sentiments étranges qui se contrariaient dans son âme; elle ne pouvait s'expliquer une émotion produite par un incident très-vulgaire dans les rencontres du monde; quelquefois elle aurait voulu dévorer dans une minute les colloques éternels de Polonius et de Reynaldo; quelquefois elle demandait au hasard un accident qui prolongeât ce second acte jusqu'au lendemain; lorsque le monologue final d'Hamlet commença, elle faisait secrètement au prince de Danemark la prière d'expliquer l'énigme de sa royale mélancolie, en vers éternels; enfin elle sentit un frisson d'été sur tout son corps, lorsqu'elle vit le rideau tomber sur le dernier hémistiche : *les secrets de la conscience du roi.*

Elle fut frappée de ce singulier rapprochement : il lui semblait qu'Hamlet la regardait en prononçant le dernier vers de son monologue, c'était une de ces illusions qui abondent dans l'optique du théâtre. Hamlet ne regardait que le souffleur, en ce moment. Quoi qu'il en soit, mistress Lavinia éprouvait une émotion d'autant plus étrange que rien ne la motivait. Si les choses surnaturelles pouvaient s'expliquer, nous perdrions tout le charme de la vie. Les sages égyptiens ont seuls compris que le chemin de notre existence était bordé de sphinx invisibles, et ils les ont matérialisés partout en granit, pour avertir les ignorants.

Le jeune homme désiré ou redouté ne se fit point attendre. Un léger coup d'un doigt ganté effleura la

porte de la loge. M. Goldrige ouvrit. Lavinia se revêtit de cette assurance d'emprunt, que les femmes savent toujours trouver, au moment critique, chez un prêteur inconnu, et Albin de Servian entra. A deux pas, impossible de ne pas le reconnaître, malgré sa merveilleuse métamorphose : c'était bien lui.

Avec quelle grâce respectueuse il salua la jeune veuve! quel sourire charmant illumina sa noble figure et fit jaillir deux rayons d'intelligence de ses yeux noirs! quelle distinction suprême accompagnait la souplesse de ses mouvements! quelle douceur mélodieuse s'exhala de ses lèvres avec sa première parole! et, dans toute sa personne, quel prestige de séduction, sans turbulence puérile et présomptueuse fatuité!

Le noviciat n'avait pas été long; l'influence paternelle achevait son œuvre, ou pour mieux dire, le père revivait dans le fils, avec ses qualités brillantes et peut-être ses défauts cachés.

On échangea quelques paroles insignifiantes, car mistress Lavinia garda sa stupéfaction au fond de son cœur et reçut Albin de Servian comme une connaissance rencontrée la veille et revue le lendemain.

L'oncle triomphait.

X.

THÉORIE SUR LES FANTÔMES.

Après quelques instants d'entretien, M. Goldrige, qui remarqua une ombre d'embarras dans la parole et le maintien de sa nièce, fit la question obligée en ces sortes d'occasions. Les rencontres au théâtre ont cela de bon, qu'elles fournissent toujours un début d'entretien.

— Êtes-vous content d'Hamlet, monsieur de Servian? demanda l'oncle.

— De l'acteur ou de la pièce? dit Albin.

— Eh! je suppose que vous connaissez la pièce.

— Avec M. de Servian ne supposez rien, mon oncle, dit la jeune femme un peu remise de son émotion.

— Madame a raison, dit Albin, et je le prouve : je ne connaissais pas *Hamlet*.

— Ah! dit l'oncle avec un léger éclat de rire poli et composé.

— Vous voyez, mon oncle, dit Lavinia, M. de Servian est Français d'origine, et nous connaissons les opinions des Français sur notre Shakespeare.

— Moi, madame, dit Albin, je n'ai point de prévention. L'autre soir, ici, j'ai vu jouer *Macbeth*. J'ai trouvé cela superbe. C'est la tragédie par excellence; la seule véritable qui existe : sombre comme la mort et la nuit dans une mare de sang humain. C'est sans doute une pièce posthume de Shakespeare; il l'a écrite dans sa tombe avec des ossements rougis, et il l'a donnée au fossoyeur pour le payer et l'enrichir.

— M. de Servian dit cela très-gracieusement, remarqua l'oncle en essayant de copier la pose d'Albin.

— En effet, dit Lavinia, *Macbeth* est une chose épouvantable à voir... il y a surtout un fantôme qui me donne les frissons de la mort.

— Et un fantôme qui ne parle pas, dit Albin; c'est ce qui le rend plus affreux encore.

— Oh! ne plaisantez pas sur ces choses, monsieur de Servian, dit Lavinia en riant; vous me feriez regretter une lecture de Fullerton.

— Eh bien! madame, dit Albin, je vais parler sérieusement : c'est ainsi que j'ai commencé, lorsque vous m'avez fait la grâce de me recevoir dans votre loge... il me semble que je viens de traiter *Macbeth* avec une gravité assez sombre...

Je n'aime pas trop la gravité assez sombre; d'ail-
cela ne vous convient plus. Vous avez déposé le
ne de métaphysicien; vous fréquentez, dit-on, le
monde depuis un mois; prenez, je vous prie, le
votre nouveau costume et de votre monde...
, que pensez-vous de l'exposition d'*Hamlet?*
adame, j'ai vu le premier acte dans la coulisse;
point de vue, je l'ai jugé, je crois, un peu lé-
nt-
oyons toujours, monsieur.
crains, madame, de vous déplaire, soit pour le
t pour la forme de mon jugement.
craignez rien; au contraire, suivez vos inspi-
je veux connaître les progrès que vous avez
uis votre lecture de Fullerton.
lame, dit Albin, toujours debout et appuyé
gracieuse négligence sur un panneau de la
'ai pas trouvé de place dans la salle; je suis
é dans les coulisses, un peu avant le lever du
ai rencontré dans un couloir un chevalier
armé de toutes pièces, qui se promenait en
t la chanson du marin :

Poll crie et pleure
Que le diable la remercie!

sieur, ai-je dit à ce chevalier français, pour-
m'indiquer la loge du directeur?
artre n'est pas encore venu, m'a-t-il répondu.
bien! je l'attendrai... Vous jouez dans la
doute, monsieur?
is le rôle principal.
jouez Hamlet?
monsieur, je joue le Fantôme.
us remercie, monsieur... le fantôme m'a
ôter son casque. Il avait un casque. Je me

suis appuyé contre une muraille de citadelle de carton, pour voir et écouter l'exposition d'*Hamlet*. Voilà, me suis-je dit, une chose qui renverse toutes les idées que je m'étais faites sur les fantômes, lorsque j'étais métaphysicien. Quoi ! le fantôme d'*Hamlet* porte un costume complet de chevalier des croisades ! j'avais cru, jusqu'à ce jour, qu'un fantôme s'habillait le plus simplement du monde, avec le premier linceul venu, comme doit s'habiller une âme, lorsqu'elle est délivrée de la peine de porter son corps ; j'avais cru qu'il y avait pour les fantômes une mode éternelle, établie par Samuel, à Endor, et que tout fantôme était obligé de suivre cette mode jusqu'à la vallée de Josaphat, sous peine d'être destitué. Comme je réfléchissais sur les mœurs des fantômes, j'ai entendu une voix de contrebasse qui me disait : S'il vous plaît, monsieur, faites quelques pas en arrière, vous m'empêchez de passer. C'était le fantôme qui me parlait ainsi. En effet le passage était exigu ; le fantôme était fort gras et largement cuirassé... Vous voyez, madame, qu'avec la meilleure volonté d'être grave, j'étais fort mal servi par le hasard à la première scène d'*Hamlet*.

— Continuez, continuez, monsieur de Servian, dit Lavinia d'un ton amical et gai, maintenant, j'aime à vous entendre causer ainsi sur les fantômes, cela me rassure un peu.

— Et moi aussi, madame, je craignais les fantômes, comme un enfant, poursuivit Albin avec un sérieux imperturbable. Quelle race infernale ! me disais-je, et quel Hercule chrétien en délivrera la terre ! je croyais encore que le fantôme était leste dans son apparition, et concis dans ses paroles ; ces deux qualités doublaient ma terreur ; lorsque le fantôme ne parlait pas, il était plus intolérable que de coutume ; ainsi j'avais habitué mes cheveux à se hérisser devant le fantôme de Job et le fantôme d'Apulée, deux fantômes d'une espèce

rare; le premier souffle une syllabe sans voyelles à l'oreille de Job, le second est encore plus concis, il fait un signe avec l'os de son doigt. Mille fois, dans mes nuits nerveuses, j'ai craint d'entendre ce souffle, et de voir ce doigt formidable, dans un éclair de phosphore; je serais mort de peur.

— Mon Dieu! vous me faites frémir, monsieur de Servian! dit Lavinia; et voilant ses yeux avec ses petites mains : Continuez.

— Il y a, madame, quelque chose de plus terrible qu'un doigt de fantôme; c'est deux doigts. Ammien Marcellin les a vus. Figurez-vous, madame deux doigts isolés, flottant à la hauteur de votre visage, et cherchant à le saisir par le côté saillant. Toutes les nuits, Ammien Marcellin était affligé de ce fléau. Je préférerais deux épées de Damoclès, moi, parce qu'avec un bon casque de fer, à larges rebords, on se moque d'une épée suspendue sur la tête. Je m'étonne que Damoclès n'ait pas découvert cette précaution.

— Tiens, c'est vrai, dit Lavinia.

— Cela servira pour un autre, dans l'occasion, poursuivit Albin : Donc, madame, avec ces idées sur les fantômes, je ne m'expliquais pas les premières scènes d'*Hamlet*. Le fantôme y prodigue ses entrées et ses sorties, de telle manière, que les sentinelles s'habituent à lui, et l'invitent à déjeuner. Ma foi, si je voyais un fantôme très-gras, et bien vêtu en chevalier, entrer à chaque instant dans ma chambre, je finirais par lui offrir un fauteuil et causer avec lui. Hamlet a bien raison de dire au sien : *Alas! poor ghost! Hélas! pauvre fantôme!* le mot est juste. Enfin, madame, mon étonnement a été à son comble, lorsque j'ai entendu la tirade du pauvre fantôme, à la cinquième scène. Job, Saül, Apulée, Brutus, Ammien Marcellin, tous les héros enfin qui ont vu des apparitions véritables et sanctionnées par l'histoire, riraient comme

des fous, de cette longue tirade, où le *ghost* d'Hamlet donne même la recette du poison à la jusquiame. Quand le fantôme, rentrant dans la coulisse, a passé devant moi : monsieur, lui ai-je dit, combien de vers venez-vous de réciter à votre dernière apparition?

— Quatre-vingt-dix, monsieur, m'a-t-il répondu.

Et je me suis écrié, moi, dans un *aparté* désolant : quel progrès depuis le souffle de Job, le doigt d'Apulée et les deux doigts d'Ammien Marcellin !

— Monsieur de Servian, dit Lavinia, ornée de son plus charmant sourire, décidément, je vous pardonne la lecture de *Fullerton*, qui m'a étouffée le mois dernier.

— Je vous rends mille grâces de votre pardon, madame; heureux ceux qui peuvent en mériter de pareils !

— Ils n'ont qu'à faire comme vous, monsieur de Servian.

En ce moment l'on entendit derrière le rideau les signes précurseurs qui annoncent que la tragédie va recommencer.

— Madame, dit Albin, il y a aux galeries des jeunes gens hospitaliers qui m'ont donné généreusement la moitié d'une place dans leur loge ; je suis obligé de les rejoindre avec le désespoir de vous quitter, après l'entr'acte.

— C'est très-convenable, et très-juste, dit Lavinia ; mais j'espère que cette fois, l'entr'acte ne durera pas cinq semaines...

— Et deux jours, madame...

— Ah ! monsieur on peut se tromper de deux jours, quand on ne compte pas.

— Mais j'ai compté, moi, madame.

— On le voit bien, monsieur; et cela même m'étonne beaucoup, car il paraît que vous avez eu de nombreuses occupations. Vous devez avoir employé tout votre temps à repasser ce que vous saviez, et à...

— Apprendre ce que je ne savais pas; j'achève votre phrase, madame.

— Cela vous est permis, puisque vous vous en acquittez si bien. Adieu, monsieur, ne négligez pas vos amis.

— De quels amis parlez-vous, madame?

— De ceux qui vous attendent dans leur loge aux galeries. Le troisième acte va commencer.

Albin de Servian s'inclina respectueusement, et sortit.

L'oncle Goldrige qui s'était tenu à l'écart pendant cet entretien, en faisant défiler devant sa lorgnette tout le personnel féminin du théâtre, se rapprocha de sa nièce, au moment du lever du rideau, et lui dit:

— Une autre fois, Lavinia, j'espère que vous aurez plus de confiance en mes yeux. Les vôtres sont bien beaux, ma chère nièce, mais ils se trompent, et perdent des paris. Comment cela se fait-il? vous connaissiez M. Albin de Servian, et vous ne l'avez pas reconnu à cette distance?

— Que voulez-vous, mon oncle, c'est ainsi; la lumière du gaz est trop vive sur ce fond rouge; on dirait qu'il y a deux soleils ici.

Le troisième acte commença. Au milieu de la quatrième scène, l'oncle Goldrige fit cette observation:

— Je remarque l'attitude d'Albin de Servian. Il est grave comme un vieillard et ne répond jamais à ceux qui l'interrogent. Il paraît que la tragédie absorbe son attention.

Lavinia ne répondit rien.

En ce moment deux personnes regardaient la scène et paraissaient écouter la pièce avec un soin religieux. Tout ce qui se faisait ou se déclamait était entendu avec enthousiasme par la salle entière, ces deux spectateurs exceptés; ils ne regardaient rien et n'écoutaient rien.

Au quatrième acte, Albin de Servian avait quitté le

théâtre. L'oncle Goldrige fit un commentaire sur *Hamlet* pour amuser Lavinia, qui écoutait avec des oreilles distraites et des sourires faux.

Après le spectacle, M. Goldrige accompagna sa nièce et prit congé d'elle sur le seuil de sa porte.

Lorsque la belle veuve fut seule dans sa chambre à coucher, elle éprouva une inquiétude vague qui mouilla ses yeux et assombrit son visage, où le sourire n'avait plus de témoins à tromper. Elle réfléchit longtemps sur ce mystérieux et inconcevable jeune homme qu'elle avait vu sous deux masques si opposés, à cinq semaines d'intervalle. Puis, comme si elle eût pris au sérieux la conversation de la loge, elle tressaillait de peur enfantine au moindre murmure de la nuit, et promenait des regards effarés dans les longs plis des rideaux et dans l'ombre nébuleuse des miroirs. Saisie d'un frisson de fièvre, elle n'eut pas la force de faire sa toilette de nuit, et elle se jeta tout habillée sur son lit, sans éteindre ses flambeaux. Avant de s'endormir, elle entendit, ou crut entendre une voix qui disait sous ses fenêtres : *Hélas! pauvre fantôme!* C'était sans doute, pensa-t-elle, quelque spectateur attardé qui déclamait machinalement cette phrase, comme on fredonne un motif de l'opéra du soir, en sortant du théâtre. Cependant Lavinia n'osa ouvrir les yeux, de peur de voir passer dans son alcôve quelque chose d'informe et d'effrayant : peu à peu la brume du sommeil s'épaissit dans son cerveau ; un soupir adressé aux malheurs de toute veuve isolée fut la dernière et vague expression de sa pensée somnolente ; elle arrondit son bras droit sous sa tête et s'endormit.

XI.

LA LETTRE.

Le sommeil mal commencé dure peu, axiome des monts Cimmériens, patrie du Sommeil. L'*Angelus* sonnait au clocher catholique de Saint-Patrick, lorsque la belle veuve se réveilla. Elle était encore en toilette de loge, et elle s'effraya de sa robe. Il faut quelques minutes de réflexion pour renouer le lendemain à la veille, quand on ouvre des yeux encore chargés de la brume des songes. Lavinia fit ce mouvement de tête qui signifie : ah ! je me souviens ! et elle sauta légèrement sur son tapis. Le soleil d'été souriait aux cimes des arbres ; les cloches saluaient le ciel ; les oiseaux saluaient le jour, et les fantômes des ténèbres se repliaient, avec leurs linceuls, vers les montagnes du couchant.

Lavinia, jeune, belle et pauvre, trois nobles qualités qui ont le tort de ne pas s'arrêter après la seconde, était toujours tourmentée de cette peur vague et fébrile que l'isolement donne aux organisations nerveuses. Elle avait aussi le défaut de ces sortes d'organisations, celui de rechercher avec frénésie tout ce qui agite et bouleverse les nerfs et le sang. La veille, elle s'enivrait de la poésie sombre et fatale de Shakespeare et de la théorie des fantômes d'Albin de Servian, sachant très-bien que la nuit, cette mère de l'effroi, l'attendait dans une alcôve solitaire, où la voix de son mari semblait toujours murmurer dans les plis des rideaux. Lavinia éprouvait donc une sorte de joie aux premiers rayons du jour ; elle regardait la nuit comme un long péril ténébreux, à travers lequel il fallait dormir en

sursaut, et elle se réjouissait d'avoir échappé à une nuit, comme à un véritable danger.

A l'aurore de ce jour, elle éprouva deux sentiments bien distincts : le plaisir toujours nouveau que lui donnait la gaieté des heures matinales, et la tristesse sourde qu'elle avait rapportée de sa rencontre au théâtre avec M. de Servian. Le sourire et la gravité pensive se succédaient sur son charmant visage ; et ses yeux tantôt renvoyaient au soleil son premier rayon, tantôt se voilaient du nuage qui manquait au ciel. Ordinairement elle avait une conciliation toute prête, dans ses crises de mélancolie indéterminée ; la pensée d'un second mariage lui montrait un prochain avenir si brillant, que la tristesse de l'heure présente s'évanouissait devant ce mirage nuptial, plein de pierreries et d'or. Elle était l'épouse du riche Macdougall ; elle contemplait avec des yeux ardents le luxe de sa maison de reine, le tourbillon bigarré de ses domestiques, l'éclat de ses festins et de ses bals ; elle écoutait le piétinement de ses chevaux sur le pavé de Sakeville, les murmures enthousiastes de la foule, les saluts empressés des jeunes cavaliers, courant dans la poussière de l'hippodrome du parc de Dublin, pour voir madame Lavinia Macdougall. Eh bien ! ce jour-là, notre belle veuve plongea ses yeux dans cet avenir si doux, sans en retirer sa consolation accoutumée ; pour ressaisir sa gaieté habituelle de tous les matins, elle aurait voulu être assise, une seconde fois, dans une loge, au théâtre, et prêter l'oreille à M. de Servian, qui développait une nouvelle théorie sur le fantôme de *Macbeth*. Ce jeune homme avait pris possession de la pensée de Lavinia par des procédés assez étranges, et qui avaient le mérite de s'écarter de la ligne vulgaire ; c'était beaucoup pour une femme du caractère de Lavinia.

Allant et venant de la fenêtre à la porte de sa

chambre, Lavinia remarqua, au dixième tour, sur le marbre d'un guéridon, une lettre qui semblait tomber du plafond en ce moment. Chose simple, mais effrayante en pareille occasion. La jeune femme recula de peur comme si cette lettre eût été un serpent. Puis elle fit le tour du guéridon, les mains ouvertes et les bras tendus, non pour prendre la lettre, mais pour la repousser, si elle voulait bondir sur son sein, comme l'aspic de Cléopâtre. Tout est probable quand on a peur. Dans un excès de précaution, elle se rapprocha de sa fenêtre pour demander du secours contre cette lettre au moment du danger. La lettre, en attendant, gardait son immobilité horizontale, et laissait voir, dans un effrayant relief majuscule, le nom de Lavinia. Les lourdes voitures qui passaient dans la rue, se rendant au marché, agitaient les planchers de la maison : les rideaux de l'alcôve tremblaient et faisaient grincer les tringles ; on aurait dit que le mystérieux facteur venait de se blottir dans la ruelle du lit, après avoir déposé la missive sur le guéridon.

Les femmes de chambre ont été inventées pour ces moments de crise bourgeoise. Le coup de sonnette est quelquefois un tocsin domestique. Lavinia eut recours à cet expédient sauveur ; elle sonna. La demande obligée amena cette réponse :

— Hier soir, à neuf heures, un valet de pied a apporté cette lettre. Elle a été déposée sur le guéridon.

Lavinia fut donc rassurée contre une idée surnaturelle : ce qu'elle craignait avant tout, c'était d'entrer en correspondance avec les morts, par des messagers invisibles. La joie qu'elle ressentit en se voyant délivrer de ses terreurs, la rendit tolérante envers les vivants et leurs épîtres, même insolemment apportées par un valet de pied. D'ailleurs, depuis vingt mois, la jeune veuve avait reçu une si grande quantité de lettres, des mains de sa femme de chambre ; elle con-

naissait d'avance si bien tout ce que ces missives renfermaient, en protestations d'amour et fautes d'orthographe, qu'elle ne se faisait plus aucun scrupule de briser un cachet. Les jeunes gens oisifs et les quadragénaires rentiers avaient enrichi la petite poste, en affranchissant et en pliant, *franco*, tout le papier épistolaire de Dublin, à l'adresse de Lavinia. Comme elle ne répondait jamais, la jeune femme ne croyait pas devoir se refuser au moins l'innocent bonheur de respirer cet encens manuscrit et timbré qui fumait aux mains de tous les facteurs d'Irlande.

Lavinia ouvrit la lettre, et son premier regard courut à la signature. L'auteur ne gardait pas l'anonyme. On lisait *Albin de Servian*, en lettres rondes et claires, dont le genre appartient à la calligraphie du dix-huitième siècle et du café Procope.

Puisque j'écoute ce qu'il me dit, pensa la jeune veuve, je puis lire ce qu'il m'écrit, et elle lut :

« MADAME,

« Il y a cinq semaines environ, vous m'avez fait « l'honneur de m'écrire une lettre que j'ai comprise. « Je me suis retiré. Ce soir, en sortant du théâtre, où « vous venez de m'accueillir avec une grâce qui res- « semble à un pardon, j'ai hâte de vous demander la « permission de me présenter demain chez vous à « l'heure du *lunch*. Vous m'avez exilé pour un crime « d'innocent; j'avais brisé votre âme et votre corps « sous le poids de l'ennui! mais je ne voulais pas « laisser supposer et dire par le monde causeur que « j'ai été congédié pour vous avoir manqué de respect. « Voilà pourtant ce que le monde dira, et votre bonté « ne laissera pas accréditer une pareille calomnie. « J'espère, madame, que la porte de votre salon ne « sera pas fermée quand je me présenterai chez vous.

« Tout ce qu'il y a d'hommages et de respect au « fond de mon cœur, je le mets à vos pieds, madame.

« ALBIN DE SERVIAN. »

Lavinia relut ce billet trois fois, pour éloigner, autant que possible, le moment où elle occuperait sa pensée du souvenir de ce jeune homme ; elle se sentait vivement émue, et elle voulait donner un démenti à son émotion. Enfin, elle sourit gracieusement, comme si un témoin pouvait recueillir ce sourire, et elle se dit à elle-même : voilà un bien singulier personnage ! on est vraiment obligée de penser à lui, comme si c'était un châle des Indes, ou une parure de diamants. Il se présente chaque fois sous un aspect nouveau. D'abord c'est un philosophe lakiste fort ennuyeux. Je chasse le lakiste, et je retrouve un dandy superbe, galant et léger, causant des sujets funèbres avec une gaieté entraînante. Maintenant le voilà plein de respect, de délicatesse, de soumission, dans une lettre contre laquelle il m'est impossible de me mettre en colère ; ce jeune homme compose à lui seul toute une société. Il peuplerait un salon... véritable remède vivant contre les ennuis du veuvage et de l'isolement forcé... Cependant, il ne faut pas le recevoir... oh ! mon Dieu ! ce n'est pas lui que je crains... c'est ce monde méchant... Toutes les veuves de Dublin, qui sont furieuses de n'avoir pas épousé le riche Macdougall, comme si M. Macdougall pouvait épouser toutes les veuves, mettraient ma réputation en lambeaux et se partageraient mon futur mari à son retour.

Cette résolution mit du calme dans le cœur de Lavinia. Il était bien reconnu que tous les avantages d'Albin de Servian tournaient à son désavantage, et qu'il était trois fois plus dangereux qu'un autre visiteur.

XII.

LE CONTRE-ORDRE.

Une heure avant le *lunch*, la jeune veuve donna l'ordre de ne pas recevoir M. de Servian, ordre que la femme de chambre se fit répéter plusieurs fois, en disant, avec l'ingénuité de l'emploi, qu'elle n'avait pas bien entendu. On peut tromper un père, un frère, un époux, mais sa femme de chambre, jamais. Cependant, malgré sa détermination bien arrêtée, Lavinia voulut se ménager le malin plaisir de voir, à travers une imperceptible fente de persienne, le mouvement d'indifférence ou de contrariété que ferait Albin de Servian, lorsqu'il serait arrêté sur le seuil de la porte par un glacial : *Madame n'est pas visible aujourd'hui.*

La persienne fut minutieusement disposée à cet effet; Lavinia, inclinée à son observatoire, éprouvait une assez grande émotion; mais, cette fois, la cause de l'émotion n'était pas un mystère et ne donnait aucune inquiétude à la jeune veuve; une curiosité enfantine et railleuse agitait les nerfs impressionnables d'une femme qui, dans ses ennuis isolés, accordait un vif intérêt au moindre incident. C'était du moins ainsi que Lavinia expliquait son émotion.

L'émotion redoubla lorsque la jeune femme aperçut, à l'extrémité de la rue, un promeneur qui marchait avec une lenteur calculée. En général, les passants n'ont rien de remarquable; il ne faut pas les confondre avec les promeneurs. Les passants ont une allure étourdie et semblent marcher au hasard, pour rendre service à une rue qui serait déserte sans eux : ils ont quelquefois des affaires écrites sur le visage et

dans le balancement des bras ; ils n'ont jamais de passions. Le passant cherche un homme, comme Diogène; le promeneur cherche une femme, comme un sujet de Romulus. Heureux les passants !

Dans la foule des passants, le promeneur aperçu se détachait, au milieu des curieux turbulents, comme une statue le jour de son inauguration ; chaque pas qui le rapprochait de l'observatoire retentissait dans la chambre de Lavinia, et, pour elle, les autres passants de la même rue semblaient marcher sur du velours. Albin de Servian, car c'était lui, s'acheminait avec la nonchalance insoucieuse du sauvage qui soupçonne un ennemi sous chaque pierre et dans chaque buisson. Ses yeux paraissaient tout regarder, et ils ne regardaient qu'une chose, la maison de Lavinia. Il étudiait de loin la physionomie de cette maison, pour deviner, au jeu des fenêtres, des persiennes et des balcons de fleurs, si quelque heureux symptôme lui annonçait un favorable accueil. Toutes les autres maisons lui semblaient des tombes ; une seule avait une âme, un langage, un sourire, un mouvement. A quelques pas de la porte sainte, le jeune homme sentit la terre trembler sous lui, et sa main oublia le mécanisme des doigts en se posant sur le marteau de cuivre poli. La main n'eut pas la force de soulever le marteau, et cependant la porte s'ouvrit, comme la porte de *Sézame* des *Mille et une Nuits*, laquelle n'avait ni sonnette, ni marteau.

— Madame reçoit-elle aujourd'hui ?

— Oui, monsieur, dit la femme de chambre.

Et elle ouvrit la porte du salon. Albin de Servian entra au ciel.

L'énergique détermination de Lavinia ne s'était pas soutenue jusqu'au bout : elle venait de donner un contre-ordre, au moment où la main d'Albin se posait sur le marteau. N'importe ! rendons hommage à une

fermeté à laquelle il n'a manqué qu'un instant de plus pour être un héroïsme accompli.

Albin de Servian attendit longtemps, et savoura le charme de l'attente. Il aurait voulu attendre toujours, parce que la pensée de Lavinia était sans doute à lui dans cet heureux moment. Hélas ! ce moment ne pouvait être éternel ! La jeune femme entra de cet air riant que les femmes prennent quand elles ne veulent pas rire, et elle commença lestement par une phrase préparée au miroir.

— Ah ! monsieur de Servian, dit-elle en montrant un fauteuil au visiteur, vous avez oublié hier un chapitre à votre théorie des fantômes !

— C'est une lacune, madame, dit Albin en se faisant une voix ; eh bien ! on peut la remplir.

— Que pensez-vous, monsieur, du fantôme de *Macbeth* ?

— Oh ! madame, j'ai une haute opinion de lui ! Ce fantôme me paraît irréprochable ; il réhabilite dans mon esprit William Shakespeare, qui s'était complétement fourvoyé dans *Hamlet* sur ce chapitre. Le fantôme de *Macbeth* connaît son métier. Il ne parle pas. Il épouvante avec son silence. Il se met à table sans façon, comme un parasite du tombeau. Il a deux tisons de l'enfer dans les cavités osseuses de ses yeux. Fantôme parfait.

— Monsieur de Servian, j'aime à parler de ces choses, à cette heure, au grand soleil ; mais cela me donne toujours quelques légers frissons. Je vous remercie de votre supplément : il me contente : je tâcherai de l'oublier un peu avant la nuit, pour m'en souvenir demain... parlons d'autre chose... Monsieur de Servian, voulez-vous m'être agréable ? ne m'écrivez plus de lettres... vos lettres sont fort respectueuses sans doute, mais le respect n'est pas écrit sur l'adresse ; il faut les ouvrir. Les persiennes voisines ont des yeux

à toutes leurs lames, et elles lisent mes lettres, sans les ouvrir, entre les mains du facteur. Dans ma position, j'ai des ménagements à garder, et je vais consigner toutes lettres à ma porte. Il me serait pénible de penser que les vôtres, si respectueuses, sont comprises dans la proscription.

— Madame, cette consigne s'étendra-t-elle aux visites?

— Eh! mon Dieu! tout le monde reçoit des visites! Seulement, il ne faudrait pas que le même visiteur renouvelât les siennes trop souvent. La calomnie en tirerait mieux parti que des lettres.

— C'est fort juste, madame.

— Les étourdis qui m'écrivent par désœuvrement ignorent ma position; mais vous la connaissez, vous, monsieur de Servian. Je suis, pour ainsi dire, fiancée à votre ami, M. Macdougall.

Le jeune homme tressaillit, comme s'il eût appris cela pour la première fois.

— Encore six semaines, poursuivit Lavinia, et voilà M. Macdougall de retour à Dublin. Vraiment, j'ai de sérieux devoirs de conduite à remplir. Il faut que j'agisse avec la plus grande circonspection... Qu'en pensez-vous, monsieur de Servian?

— Avec la plus grande circonspection, répondit Albin, comme un écho en retard.

Lavinia croisa les bras sur son sein, et ses pieds sur un tabouret, inclina la tête, et se recueillit, comme pour méditer sur cet avenir de six semaines, à l'extrémité duquel apparaissait un second mari.

Albin de Servian profita de ce recueillement pour examiner la jeune femme : cette pose de méditation était favorable à sa toilette et à sa grâce de veuve. Ses bras se faisaient deviner, dans leur ciselure suave, à travers le réseau complaisant d'une mousseline d'illusion : sa tête penchée avec bonheur laissait voir

le demi-cercle du cou, avec son exquise pureté de contour; sa robe blanche et simple était admirablement faite, et le corps semblait avoir fait la robe. La candeur de Lavinia ne permettait pas de croire qu'elle se recueillait ainsi, dans une grave méditation, pour paraître avec tous ses avantages. Cependant, avec les veuves irlandaises, il ne faut jurer de rien.

XIII.

LE CHALE DE DINGLE.

Albin regardait la jeune femme et s'enivrait de la passion qu'elle lui avait infusée au cœur.

La porte du salon s'ouvrit, et dérangea le recueillement de Lavinia et l'admiration ardente d'Albin. C'était la femme de chambre qui apportait un châle à sa maîtresse : et comme Lavinia s'étonnait, la camériste lui dit :

— On vient, madame, d'apporter cela; vous savez d'où cela vient, a dit le porteur; c'est un cadeau; on veut que vous acceptiez ce châle comme un cadeau. On a bien appuyé sur ce mot; et on a ajouté que ce châle sort de la manufacture de Dingle.

— Ah! c'est juste, dit Lavinia rayonnante de joie. Oui, oui, j'y suis maintenant! un châle de Dingle! un cadeau... le porteur est-il encore là?

— Oui, madame.

— Dites-lui que je remercie, et que j'accepte le cadeau.

Albin de Servian sentait courir, tour à tour, sur son visage l'écarlate de la vie et la pâleur de la mort.

Lavinia déployait son châle, et donnait un sourire

de béatitude à toutes ses arabesques, à toutes ses fleurs. Albin était supprimé. Elle était en tête-à-tête avec son châle.

— Quel malheur d'être en plein été ! disait la jeune femme ! il faut attendre trois mois pour faire honneur à ce cadeau... et dans trois mois j'aurai une mine de châles dans ma seconde corbeille de noces... ah ! une idée !.. je puis fort bien porter ce châle le soir... à minuit... en sortant du Théâtre-Royal... Quand on n'a pas de voiture, il faut avoir un châle de Dingle sur les épaules... les nuits sont si fraîches... Monsieur de Servian, que joue-t-on au théâtre demain ?

— *Othello*, madame, dit Albin avec une voix d'Othello.

— Tant pis ! je n'aime pas *Othello*... il n'y a pas de fantôme...

— C'est une erreur, madame. Il y en a un.

— Ah !.. c'est singulier, je ne l'ai jamais vu... Monsieur de Servian, vous qui êtes un homme de goût... ne trouvez-vous pas que les fleurs de mon châle sont un peu trop grandes ?..

— Un peu trop, madame, dit Albin sans regarder les fleurs.

— Ce fond bleu ne me plaît pas... Et comment se nomme-t-il, monsieur de Servian, le fantôme d'*Othello* ?

— La jalousie.

— Ah ! vous appelez cela un fantôme ! alors, il y a des fantômes partout... j'aurais mieux aimé un fond rouge à mon châle... Auriez-vous le courage, vous, monsieur de Servian, de faire ce qu'Othello a fait ?

— Je ferais mieux que lui, madame.

— Vous tueriez deux fois ? dit Lavinia en riant sur son châle déployé.

— Non, je laisserais vivre ma femme, avec ses remords pour toute société. Je serais son geôlier. Il ne faut jamais tuer personne, pas même sa femme.

— Au fond, vous avez l'air jaloux... Vous qui connaissez la mode, monsieur de Servian, porte-t-on les châles de Dingle en pointe ou en carré?

— Comme il vous plaira, madame.

— En pointe, c'est plus avantageux pour le châle, mais en carré, c'est plus avantageux pour la femme... Malheureusement les comédiennes les portent en pointe... Combien estimez-vous ce châle, monsieur de Servian?

— Madame, je serais fort embarrassé... Je ne me connais guère en châles... Si la personne qui vous a fait ce cadeau est riche, ce doit être un châle de prix.

— Je l'estime trente livres, moi... je ne me trompe pas de dix shillings. Maintenant, je devine, monsieur de Servian, pourquoi vous n'êtes pas marié... Vous craignez de donner une société de remords à votre femme... Quel jaloux!

— Mais, madame, si j'étais marié, je ne serais pas jaloux de ma femme; je laisserais ce supplice à ceux qui ne l'auraient pas épousée.

— Ah!.. cela ressemble à quelque chose de clair, mais c'est fort obscur... du moins pour moi.

— C'est possible, madame; je parle selon les inspirations du moment... et quelquefois je me mets en contradiction avec moi-même à cinq minutes d'intervalle.

— Je comprends, vous êtes amoureux.

— Oui, madame.

— Ah! voyons; contez-nous un peu cela : j'aime les confidences comme une vieille femme... Il y a cinq ou six semaines, vous n'aviez pas du tout l'air d'un amoureux... lorsque vous parliez de Fullerton... Vous étiez habillé comme un professeur de latin du collége de Belfast, avec deux aunes de drap londrin qui s'était taillé, au hasard, lui-même, et des souliers bien assis sur leurs clous. Avec ce costume, on peut aimer un lac,

une forêt, une colline, mais on n'aime pas une femme... Eh bien! monsieur de Servian, croyez-moi, en vous voyant métamorphosé subitement en dandy, j'avais deviné que vous étiez amoureux. M. Macdougall sera bien surpris à son retour.

— Oh! bien surpris, madame, je vous en réponds.

— Il vous proposera de faire une double noce le même jour, la sienne et la vôtre... vous verrez.

— C'est bien possible, madame.

— Voilà donc le secret de votre absence pendant six semaines, monsieur de Servian!

— Oui, madame; je courais le monde; je me formais aux mœurs de la société; je cherchais une passion...

— Et vous l'avez trouvée?

— Hélas! oui, madame.

— Voilà un *hélas!* bien flatteur pour la passion. Heureusement, la femme aimée ne l'a pas entendu; les absents quelquefois sont bien heureux!

— Mon ami Macdougall, par exemple... il est dans l'autre monde, et il ne sait pas ce qui se fait dans celui-ci.

— Et quand il le saurait, monsieur de Servian?

— Oh! je ne dis pas qu'il eût à se plaindre, madame... mais...

— Mais?..

— Eh bien!... vous savez, madame... on est bien injuste quand on aime... Qui sait?.. au lieu d'être absent... s'il était ici... il ne serait pas content du bouquet des fleurs de ce châle de Dingle. Vous auriez pu dire, pour excuser les imperfections du châle, que c'est un cadeau, il critiquerait peut-être le cadeau... Charmant! adorable! monsieur de Servian; je vous avais bien prédit que vous auriez de l'esprit quelque jour! dit Lavinia dans un long éclat de rire. Mon Dieu! que nous sommes loin de Fullerton! que vous

étiez naïf alors ! que vous êtes méchant aujourd'hui ! Voyons, continuez; reprenez votre sourire malin. Voilà le châle, je vous le livre ; dessinez-le, et envoyez le portrait de ce cadeau à votre ami, M. Macdougall.

— Pardon, madame, je vois avec peine que vous revenez à votre premier jugement sur moi. Je me suis éloigné de vous longtemps pour me disculper de l'odieux soupçon d'être un surveillant aposté par votre futur époux. Rappelez-vous votre lettre, madame. Voulez-vous que je m'éloigne encore, je m'éloignerai.

— Non, monsieur, je ne vous ferais pas une seconde fois cette injure, dit la jeune femme avec un brusque changement de ton et un délicieux sourire de bienveillance. La première fois, je n'ai pas donné congé au surveillant incommode, mais à l'homme ennuyeux ; je puis vous dire cela franchement aujourd'hui, après votre métamorphose physique et morale. Je ne crains pas les surveillants dans l'intérieur de ma maison. Pourquoi les craindrais-je ?.. ce que je crains, c'est un soupçon injuste, monsieur de Servian. Or, vous venez de me soupçonner... Ne m'interrompez pas, je vous prie... Vous avez mis dans vos yeux et dans votre sourire une malignité de démon...

— Oh ! madame, s'écria de Servian, les mains jointes et élevées au-dessus de son front.

— Écoutez-moi donc jusqu'au bout, mon cher monsieur... Jusqu'à présent nous avons été dissimulés dans notre langage, vous et moi, vis-à-vis l'un de l'autre ; un instant de franchise mutuelle, s'il vous plaît, ensuite nous recommencerons à parler sous le masque, si cela nous amuse... Monsieur de Servian, je ne veux pas que vous rapportiez d'ici une idée fausse et injurieuse ; et pour me satisfaire tout à fait sur ce point, vous allez vous rendre de ce pas à la maison que je vais vous indiquer.

— Expliquez-vous, madame, je...

— Voulez-vous me rendre un service, monsieur de Servian?

— Je vous donnerais ma vie, madame.

— Taisez-vous, point d'exagération... Allez de ce pas à *Sea-Road*, 39; vous demanderez M. Goldrige, c'est mon oncle; c'est ce vieillard que vous avez vu hier dans ma loge; un excellent homme qui n'est pas riche, que je vois très-rarement, et qui m'aime beaucoup, et vous le remercierez, pour moi, en termes à votre convenance, de son joli cadeau. Il sera très-flatté de votre visite, je le sais.

— Comment! madame! dit Albin, avec une expression de joie qu'il s'efforçait de contenir, et qui se trahissait dans son geste, son organe, son visage. Comment! ce châle?

— Est un cadeau de mon oncle; presque en votre présence, il me l'avait promis hier au soir, au Théâtre-Royal.

— Ah! mon Dieu! s'écria l'imprudent Albin, les mains largement ouvertes sur son visage empourpré d'émotion.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? dit la jeune femme convulsivement émue, et luttant avec un sourire faux contre l'expression sérieuse de sa figure. Vous vous trouvez mal, monsieur de Servian? je ne vous comprends pas... Craignez-vous d'aborder mon oncle?..

XIV.

UN AMANT.

Albin de Servian n'était pas encore arrivé, malgré les lectures morales du cabinet paternel, à ce degré de perfection qui amollit la délicatesse dans les relations

d'amour et d'amitié. Il comprit toute l'imprudence de l'exclamation involontaire qui venait de retentir dans le salon où était confiée à sa surveillance la future épouse de son ami. Ce cri, dans pareille circonstance, était un aveu de sa passion, aveu inopportun, maladroit et même coupable. La réponse sollicitée par les questions insidieuses d'une femme qui avait tout compris, le jetait dans un embarras cruel, encore plus compromettant que son cri de joie. Cependant il fallait répondre.

— Madame, dit-il, vous avez sans doute compris le sens de mon émotion...

— Pas du tout, monsieur de Servian; si je l'avais compris, je ne vous interrogerais pas.

Lavinia reprenait toute la présence d'esprit et tout le courage qui manquait à son interlocuteur; elle avait dans sa voix et sur son visage une ingénuité pleine de naturel. L'embarras d'Albin lui causait une sorte de joie triomphale; et sans trop se préoccuper des suites d'un pareil entretien, étourdiment engagé, elle voulait pousser à bout M. de Servian, et lui arracher un aveu qu'elle accueillerait selon l'inspiration du moment. Il est permis à une veuve accablée d'ennuis de mettre cette cruauté charmante dans les plaisanteries de salon.

— Eh bien! madame, dit Albin, ce cri de joie que j'ai poussé, mettez-le dans la bouche de votre futur mari, et vous le comprendrez. Je croyais que vous veniez de recevoir un cadeau de... de...

— D'un jeune homme, d'un amoureux... Tranchez le mot, monsieur de Servian; je comprends, et vous êtes alarmé pour mon futur époux, votre ami.

— Vous achevez ma pensée, madame.

— Vous avez été rassuré, toujours pour mon futur époux, lorsque je vous ai dit que c'était un cadeau de mon vieil oncle...

— Madame... l'amitié est un sentiment.

— J'entends, j'entends, vous vous êtes réjoui par procuration.

— Madame, vous dites cela d'un air et d'un ton... naturelle... on comprend très-bien ces scrupules de l'amitié... Enfin, ne parlons plus de cela; tout est expliqué.

Lavinia prononça ces derniers mots avec une intonation équivoque qui pouvait signifier que tout n'était pas expliqué. Albin de Servian se leva pour prendre congé, car un plus long entretien lui paraissait impossible et dangereux. On échangea ces deux phrases encore :

— Monsieur de Servian, j'espère que cela ne vous fera pas oublier la petite commission de *Sea-Road*, 39?

— Madame, je vais chez M. Goldrige, votre oncle, en vous quittant.

Et on se sépara.

Après le départ d'Albin, Lavinia devint pensive et se mit face à face avec son miroir pour ne pas être seule. Dans cette position, elle regarda le fauteuil abandonné par le jeune homme, et elle se dit : M. de Servian m'aime... et moi... il m'est impossible de l'aimer... Ah! j'ai trop précipité l'affaire avec M. Macdougall!

Et après avoir ainsi résumé la situation, elle laissa longtemps son esprit errer à l'aventure et lui rappeler tout ce qui venait de se passer.

La commission faite, Albin de Servian regagna sa raison en quittant M. Goldrige. Quoique arrivé à un âge où souvent l'amour n'est plus que le souvenir ne illusion perdue, il était encore, lui, à l'enfance l'art d'aimer, chanté par Ovide et psalmodié par til-Bernard, qui n'est plus que Bernard aud'hui. En présence de la veuve aimée, c'était enl'adolescent timide et naïf, avec une grande inex-

périence du cœur humain des femmes; mais après, rendu à son isolement, il se sentait au cœur une énergie, une audace, une violence de caractère à l'épreuve de tout. Ces qualités ou ces défauts naturels avaient été développés promptement et complétement par l'éducation morale des dernières semaines. Auprès de Lavinia, l'écolier se trahissait quelquefois dans ses paroles et ses gestes; loin d'elle, il se réhabilitait à ses propres yeux, en se reconnaissant l'expérience du maître consommé. C'est à cause de ce conflit intérieur de tous les instincts de l'enfant et de l'homme, qu'Albin de Servian paraissait changer de caractère, d'organisation et de langage tous les jours. Il marchait à tâtons à la découverte d'une physionomie qui lui convînt dans sa position nouvelle, et en cherchant, il se transformait avec une mobilité de toutes les heures. Ce personnage n'a pas été prévu par les législateurs qui ont passé leur temps à écrire des codes en vers sur la manière de peindre les héros. Albin de Servian, entre autres soucis qu'il donne à son historien, contrarie singulièrement la maxime d'Horace qui exige dans son code, sous peine d'une forte amende et d'un lustre de prison dans les cachots du Parnasse, que tout héros se ressemble à lui-même, depuis le commencement jusqu'à la fin d'un ouvrage (1). Il faut remarquer, en passant, que le législateur latin qui veut qu'un homme naisse, vive et meure de la même façon, a crié *vive Brutus!* et *vive César!* a chanté le vin de Falerne et l'eau de Blandusie; a célébré les doux sommeils sur l'herbe et sur la pourpre impériale du mont Palatin; a maudit la guerre civile et fait la guerre civile; a aimé des femmes de toute nuance, de toute condition, de toute couleur, de tout sexe, de tout pays; a pris des armes au champ de

(1) *Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.*

Mars, dans un moment de courage, et les a jetées sur la grande route, dans un moment d'effroi. Vraiment ces législateurs de l'an Ier de l'empire d'Auguste se moquaient de 1845 ! Rendons-leur le mal pour le mal, et poursuivons.

XV.

L'EX-LAKISTE.

A quelques pas de sa maison, Albin de Servian avisa un être non classé, assis sur le seuil de sa porte. La reconnaissance fut bientôt faite, c'était le lakiste O'Farrell, l'adversaire hydrophobe des rivières et des ponts. La sage Angleterre a inventé une série de fous inconnus de notre peuple frivole et léger ; l'histoire de Lingard et de Hume ne parle pas de ces gens.

— Comment ! c'est vous, monsieur de Servian ? s'écria le lakiste O'Farrell ; je vous ai reconnu à cause de votre maison. Vous êtes vêtu comme un prince de Galles, et moi, voyez, je suis chaussé avec la peau de mes talons ; je suis coiffé avec mes derniers cheveux, et je crains, si je fais un pas de plus, de laisser tomber sur le pavé les toiles d'araignée qui ont été le drap de mes habits.

— Entrez, entrez chez moi, monsieur O'Farrell, dit Albin en ouvrant sa porte, et d'un ton qui annonçait que cette rencontre lui était favorable, puisqu'elle faisait diversion à ses amoureux ennuis du jour.

— Avant tout, monsieur de Servian, faites-moi servir un lac de porter Barclay-Perkins, je meurs de soif ; après, je vous parlerai de mon appétit.

— Ce pauvre O'Farrell !.. Attendez un instant, mon domestique va vous désaltérer... Je croyais que vous ne buviez que de l'eau ?

— Depuis que j'ai l'honneur de présider la Société de tempérance de Dublin, je regarde l'eau et je ne la bois jamais.

— Vous avez bien raison, O'Farrell.

— Monsieur de Servian, l'eau creuse les vallons et les estomacs... Nous vous avons attendu à Killarney, et vous n'êtes pas venu?

— Mes affaires m'ont retenu à Dublin, mon pauvre O'Farrell... Eh bien! qu'avez-vous fait à Killarney? Comment se portent les lacs?

— Monsieur de Servian, ne me parlez pas de ces choses... j'ai donné ma démission; il n'y a que de l'eau à boire dans ce métier.

— Vous n'êtes plus lakiste, O'Farrell?

— Eh! que voulez-vous que je reste lakiste toute la vie, si cela ne me rend pas un *penny!*

— Et vos confrères ne viennent donc pas à votre aide?

— Mes confrères! monsieur de Servian... Oh! si vous saviez!

— Dites, je saurai.

— Histoire triste, monsieur de Servian... Votre porter est excellent; si cela ne fatigue pas votre domestique, il peut continuer à m'en servir jusqu'au coucher du soleil... Voici l'histoire... J'ai fait un Recueil de petits poëmes lakistes... les titres seuls vous indiqueront l'esprit de ce travail : — *Haine aux rivières!* — *Ponts, écroulez-vous.* — *Lac, réponds-moi.* — *La vérité est au fond des lacs.* — *Cités folles, comblez vos puits...* Cela vous donne une idée du reste. J'arrive à Killarney avec mon manuscrit et une liste de souscription. Nous étions quatre cent soixante-trois lakistes. C'était juste le nombre de souscripteurs qu'il me fallait pour payer mes frais d'impression... Savez-vous ce que j'ai trouvé, monsieur de Servian?.. C'est incroyable!.. j'ai trouvé quatre cent soixante-trois confrères qui tous avaient en poche, comme moi, un

manuscrit à faire imprimer par le même procédé ?

— Quel déluge de poëmes ! mon pauvre O'Farrell. Si tout cela paraissait au jour, les lacs seraient inondés.

— Mais pas un seul ne paraîtra.

— Heureusement.

— Pourtant je veux que mon livre soit imprimé, moi. Voulez-vous, comme échantillon, entendre le début de *Haine aux rivières?* (Traduction libre.)

Dites, où courez-vous, rivières insensées !
Faites-vous lacs, dormez en paix dans votre lit ;
Nul front rêveur sur vous n'incline ses pensées,
Et la mer vous ensevelit.

— Voilà un beau début, O'Farrell ; mais arrêtons-nous là. Buvez encore quelques tasses de porter, et laissez couler les rivières. Voyons, quel était votre but en venant me voir ?

— Franchement, monsieur de Servian, je venais vous prier de me donner la vie.

— Eh bien ! si cela dépend de moi, je vous la donne.

— Vous consentez donc à me faire imprimer mon livre à vos frais ?

— A mes frais ?.. et pourquoi pas ? cela m'oblige-t-il à le lire ?

— Non, monsieur de Servian.

— Alors c'est une affaire faite.

O'Farrell tomba aux genoux d'Albin qui le releva.

— Mais, poursuivit Albin, avant de faire imprimer votre livre, il faut vous habiller. J'ai là, dans mon vestiaire, une collection d'habits du tailleur Fulstone. Vous allez être vêtu comme un baronnet. Entrez, nous nous reverrons à dîner, ce soir. Je vais parler à mon domestique ; il aura soin de vous.

O'Farrell allait se précipiter une seconde fois aux genoux de son bienfaiteur, mais deux bras vigoureux l'arrêtèrent à mi-chemin du parquet.

Délivré de la reconnaissance d'O'Farrell, Albin de Servian entra dans le cabinet paternel, et lut deux contes moraux de Marmontel, six gravures des contes du bon La Fontaine, gravées sur acier par Lejay, place Dauphine, et un délicieux petit volume, intitulé le *Miroir des veuves*. Il y a, dans ce livre, trois charmantes veuves qui sont désolées de ne pas être six, et qui, après bien des obstacles, trouvent des époux au dénoûment.

— Heureuse époque ! disait avec un soupir Albin de Servian ; les hommes se reposaient tranquillement chez eux, et les femmes les accablaient de messages, de galanteries et de séductions ! La révolution de 89 a tout bouleversé.

Disant ces mots, il sortit pour cueillir quelques distractions à la promenade de *Phœnix-Park*. C'était un jour de *fashion ;* il y avait sous les arbres tout le beau sexe de Dublin, qui est en effet très-beau.

Cette complaisance du ciel, qui a mis tant de jolies femmes dans une seule ville, a quelque chose de touchant. Albin regardait onduler autour de lui les plus doux visages, les plus beaux yeux, les cheveux les plus opulents des trois royaumes, et ce spectacle lui causa une sorte de désespoir et d'effroi. Il acquit une terrible conviction en assistant à cet éblouissant défilé. A ses yeux, toutes ces créatures étaient de simples mortelles qui seraient toutes éclipsées par la déesse Lavinia, si elle se montrait à la promenade du parc. Cette splendide réunion de toutes les femmes d'une ville ne donnait pas un battement de cœur au malheureux Albin. En dehors de l'horizon tracé par la frange de la robe de Lavinia, il n'y avait donc plus de femmes ! Le bonheur d'un homme se résumait sur une seule tête. En supprimant Lavinia, on exilait l'amour de ce monde ; on était condamné à perpétuité aux intolérables ennuis du célibat. L'épreuve venait

d'être faite, épreuve décisive. Lavinia ou le néant. Dilemme affreux!

Il n'y avait donc pas à balancer, il fallait céder à l'influence inexorable du sang paternel et conquérir la seule femme de l'univers, avant que l'univers la connût; surtout si Macdougall, le seul rival redoutable, plus amoureux du commerce que d'une veuve, avait oublié Lavinia en remontant le Mississipi.

XVI.

O'FARRELL.

Lorsqu'Albin se fut bien démontré qu'une seule âme donnait la vie à son corps, et que cette âme se nommait Lavinia, il se livra aux réflexions les plus profondes, aux calculs les mieux établis, afin d'arriver sûrement au résultat sauveur. Il soumit le triomphe de son amour à toutes les chances, à toutes les éventualités possibles; il fouilla l'arsenal du hasard pour surprendre les combinaisons inattendues et funestes, et les neutraliser par l'exactitude mathématique de ses calculs. Il se mit en lutte avec toutes les positions hostiles, infernales ou humaines, et il trouva d'avance des armes pour en triompher.

— A tout prix, il faut vivre, dit-il en déchirant l'air avec son poing; je suis dans le cas de légitime défense contre tout homme qui voudrait m'arracher la vie, en m'arrachant Lavinia.

Cependant il reconnut qu'il avait toujours beaucoup de ménagements à garder, surtout à cause des voisins. Dans ces sortes de cas, les voisins sont toujours maudits et redoutés. Hélas! les villes sont peuplées de voi-

sins ! j'en ai vu poindre même à Bouc, la ville que nous avons inventée en collaboration, Alexandre Dumas et moi ; ville si heureuse lorsqu'elle n'existait pas, et lorsque son peuple se composait d'un aubergiste absent. Il y a des voisins aujourd'hui à Bouc ! des voisins payant trois millions de douane au Trésor ; et le Trésor leur refuse une fontaine, sous prétexte qu'il est inutile de donner de l'eau à des gens qui n'existent pas ; excusez cette digression.

Macdougall avait autorisé Albin à rendre une visite quotidienne à sa future épouse, mais les voisins ignoraient cette recommandation de Macdougall ; et d'ailleurs, depuis qu'Albin était amoureux de Lavinia, il lui semblait que les voisins, lisant ce secret sur sa figure, allaient le lui crier à son passage du haut des toits.

Le chemin que suivait Albin était donc hérissé de difficultés. Mais le hasard, cette providence qui n'abandonne jamais ceux qui savent profiter de ses secours, venait de lui envoyer un auxiliaire inattendu.

Le soir de ce jour, il eut quelques distractions en dînant avec Luke O'Farrell. L'ex-lakiste était coiffé, vêtu, chaussé comme un gentilhomme : le drap neuf le rajeunissait ; seulement, sa figure portait encore quelques traces de l'abstinence, fléau des poëtes dans les pays vierges où la prose n'a pas pénétré.

C'était le premier dîner d'O'Farrell, il en usa largement, et ne répondit à toutes les demandes d'Albin que par des monosyllabes en pantomime, car un *oui* ou un *non* lui aurait fait perdre un morceau. Il faut être poëte lakiste, pour connaître la valeur et l'étendue d'une syllabe perdue entre deux plats. Quand le porto et le xérès, ces desserts liquides, arrivèrent sur la table dégarnie, O'Farrell hasarda quelques mots et quelques sourires.

— Croyez-vous, lui dit Albin, ne jamais regretter la

verre d'ale et la patate cuite sous la cendre que vous dévoriez dans une chaumière aux bords des lacs?

O'Farrell, pour toute réponse, poussa un éclat de rire si long, qu'il paya sur-le-champ l'immense arriéré de joie accumulé dans de sombres méditations.

—Et maintenant, poursuivit Albin, avez-vous songé à prendre un gîte quelque part? avez-vous une pierre pour reposer votre tête cette nuit?

— Non, répondit O'Farrell, de l'air insouciant d'un philosophe qui n'a jamais admis l'existence d'un lendemain.

—Écoutez, O'Farrell, dit Albin, ce soir, je vous donne l'hospitalité chez moi. Demain, je vous établirai dans une bonne maison, vous serez content, vous dînerez chez vous, comme ici, et mieux qu'ici, parce que vous ne parlerez à personne; vous mangerez seul, ensuite je n'oublie pas ma promesse, les frais de vos poésies lakistes sont à ma charge... Eh! n'allez pas vous précipiter une troisième fois à mes genoux... vous êtes reconnaissant, je le vois; c'est bien : mais soyez calme comme un ingrat.

O'Farrell prit le calme de l'ingratitude.

— Voulez-vous savoir mes conditions, maintenant? poursuivit Albin.

— Je me soumets à toutes les conditions; je serai même ingrat, s'il le faut.

— C'est beaucoup plus facile que d'être ingrat. Voici mes conditions : vous ne parlerez à personne de ce que j'ai fait pour vous et de ce que je ferai; même, si on vous parle de moi, vous répondrez comme dans la Bible : je ne connais pas cet homme... Vous vous étonnez de cela, O'Farrell? la raison en est pourtant bien simple, je suis à mon aise, mais, hélas! je n'ai pas le bonheur d'être millionnaire. Si vous allez dire partout que vous êtes mon ami et mon obligé, vous allez me mettre sur les bras les quatre cent soixante-

trois lakistes, vos ex-confrères, qui cherchent des souscripteurs au fond des lacs.

— Ah! mon Dieu, c'est juste! monsieur de Servian.

— C'est donc dans votre intérêt que vous devez garder le silence sur tout ceci.

— Soyez tranquille, monsieur de Servian.

— Si j'avais la fortune du duc de Northumberland, je ferais une pension de cinquante livres à chaque lakiste, et lui donnerais une chambre garnie dans mon palais de *Charing-Cross;* mais je fais ce qui est en mon pouvoir. Je dois me souvenir que j'ai été lakiste, moi aussi, et je dois assurer le bonheur d'un confrère, d'un seul; vous êtes le premier venu, vous serez cet heureux... Seulement, si quelque jour j'ai besoin de vous... pour un service quelconque... je vous trouverai prêt, n'est-ce pas?

O'Farrell leva les yeux au plafond, et mit énergiquement la main sur son cœur.

—Il est tard, ajouta de Servian en se levant, je vous rends à votre liberté; demain matin, vous recevrez mes dernières instructions par écrit.

O'Farrell eût été content à beaucoup moins. Il se soumit donc à ce que voulait Albin; et après un sommeil réparateur, il trouva sur sa table de nuit une bourse et la lettre promise par son ami.

Le lendemain, Albin se leva dévoré du désir de rendre une visite à la belle veuve, car il ne l'avait pas vue depuis quinze heures, ce qui est l'éternité ou à peu près pour un véritable amoureux. Il fallait pourtant laisser passer midi, et arriver au *lunch;* et le moment convenable sonnant à l'horloge, il se dirigea vers la rue bienheureuse et s'arrêta entre les deux angles, immobile comme un monument public. Les voisins étaient plus abondants que de coutume; à toutes les croisées, des masses de cheveux balayaient la vitre, à tous les balcons, une main blanche arrosait des fleurs,

et l'œil de cette main ne regardait pas les vases; à toutes les portes, un serviteur des deux sexes s'acharnait sur les marteaux de cuivre, comme pour les changer en or. Il fallait passer sous les feux croisés de ce monde, pour atteindre la terre promise, le sanctuaire de Lavinia; et si le courage d'Albin le déterminait à cette périlleuse campagne, on courait la chance de trouver au but une femme irritée, un visage sévère et le juste reproche de prodiguer les visites pour compromettre une virginale réputation.

Ces réflexions arrêtèrent Albin, et il se résigna même avec moins de peine à ce sacrifice, en songeant qu'il verrait à coup sûr Lavinia, le soir, au théâtre : on jouait *Othello;* la jeune femme n'aimait pas cette tragédie; or, si elle venait la voir, c'était en souvenir de leur dernier entretien, et une sorte de politesse adroitement significative envers Albin de Servian.

A l'ouverture des portes du Théâtre-Royal, notre héros entra pour examiner le terrain et choisir ses positions. D'après ses plans, la soirée devait être décisive.

Albin s'établit dans un quart de cercle du corridor des loges supérieures, et par toutes les lucarnes et les portes ouvertes il interrogeait les basses régions des loges particulières, où il présumait que le soleil de sa nuit se lèverait une seconde fois.

Les corridors et les escaliers étaient remplis du fracas joyeux des soirées à grande attraction; on entendait passer et rire les jeunes femmes ; on voyait l'amphithéâtre se parer d'étoffes précieuses, d'éblouissantes pierreries, de têtes charmantes, de fleurs indiennes, d'éventails chinois; un murmure de gaieté mélodieuse glissait comme une brise d'avril sur ces bouquets vivants, formés par des groupes de jeunes mères et de jeunes filles, toutes radieuses d'un bonheur enfantin.

Aux yeux d'Albin de Servian, cette constellation de

femmes était une espèce de voie lactée, perdue aux limites de l'horizon, dans un lointain nébuleux.

Enfin la porte de la loge dévorée s'ouvrit, et l'astre attendu se leva; l'oncle Goldrige servait encore de tache obligée à ce soleil, et doublait son éclat avec une complaisante abnégation.

XVII.

INTERVENTION DE L'AMÉRIQUE.

Albin de Servian, retranché incognito dans l'angle le plus favorable du corridor, ouvrait ses yeux dans leur plus grande largeur, et suivait tous les gracieux mouvements de Lavinia, ouvrant le libretto, posant les écrans, essayant les lorgnettes, disposant les coussins. Pendant qu'il s'enivrait de cette contemplation, il tressaillit et se retourna : une main légère venait de le frapper au coude du bras droit.

— Vous ressemblez à un lévrier à l'affût, monsieur de Servian; venez donc un instant, j'ai deux mots à vous dire. Ah! il est charmant votre M. Macdougall!

C'était miss Cora qui parlait ainsi; l'actrice était belle comme toujours, et en toilette de gala; mais Albin crut voir la laideur incarnée dans une enveloppe de haillons, et il recula de peur.

— Eh bien! mon beau jeune homme! poursuivit l'actrice, avez-vous perdu l'usage de la parole dans un pari, comme le jeune fou de Thomas Herson? Savez-vous que je suis furieuse contre M. Macdougall?.. Venez dans ma loge, je vous conterai ça.

— Impossible, madame, dit Albin poussé à bout; je

suis ici en famille, on m'attend ; je ne connais pas *Othello;* je ne veux pas en perdre un vers.

— Vous moquez-vous de moi, jeune homme ? tiens ! il ne connaît pas *Othello !* vous serez bien avancé quand vous aurez fait sa connaissance ! c'est un vieux conte de ma nourrice, un vilain noir qui, pour se débarrasser de sa femme, la poignarde avec un matelas. Une vieille chose qui n'est plus dans nos mœurs.

— Nous avons encore un instant, miss Cora, dit Albin avec une affectation de sérieux qui éloigne toute familiarité importune, voyons, qu'avez-vous à me dire sur M. Macdougall ?

— Ah ! le monstre ! je lui avais demandé deux perruches, et il m'en envoie quatre.

— Deux de plus que votre demande ! où est le tort ?

— Il m'envoie quatre perruches empaillées !.. oui, monsieur, je viens de les recevoir à l'instant, et avec une lettre absurde.

— Qu'y a-t-il donc dans cette lettre ?

— Rien du tout, pas un dollar ! voilà pourquoi elle est absurde. M. Macdougall s'est promené un an autour de moi, dans les coulisses du Théâtre-Royal ; il m'a fait un tort considérable, il a éloigné deux lords et un duc timides qui m'auraient épousée... Tout Dublin connaît cette histoire. Voyez l'avarice et l'ingratitude des hommes ! M. Macdougall est en Amérique, le pays où on fait de l'or, comme ici de la popeline, et il m'envoie quatre perruches empaillées, et quatre pages qui malheureusement ne le sont pas ; c'est un style écossais qui m'a donné les vapeurs du pays.

— Vous avez reçu ces nouvelles, madame, par le courrier d'aujourd'hui ? demanda de Servian d'un air soucieux.

— Je les reçois à l'instant par le courrier du *railroad* de Kingstown. Je vais lui renvoyer ses perruches

demain, avec un épagneul empaillé... Vous ne voulez donc pas venir un instant dans ma loge, monsieur de Servian?.. Allons, c'est compris, vous êtes en bonne fortune. Respect. C'est demain jour d'opéra... Comment peut-on s'amuser à des tragédies! adieu. Venez me voir demain. Nous jouons *Norma*. Je chante comme un ange la cavatine *Chaste goddess*. Adieu, Servian.

Miss Cora s'élança vers sa loge en fredonnant *Chaste goddess*, au moment où le rideau se levait sur *Othello*.

Entrer dans la loge de Lavinia, sous les yeux d'une actrice évaporée qui suivait toutes les intrigues de la salle par désœuvrement, par curiosité, par haine contre la tragédie, c'était livrer la réputation de la jeune veuve aux médisances des coulisses. Cette idée arrêta M. de Servian. Il prit même, dans cette extrémité, un parti assez adroit et qui indiquait la sagacité naturelle d'Albin en matière d'amour. Il résolut d'observer, pendant toute la représentation, la contenance de Lavinia, et de tirer des conjectures de tout ce qu'il allait observer.

Lavinia ne soupçonnait pas qu'un œil invisible et scrutateur venait de s'attacher à tous ses mouvements : elle s'abandonnait avec trop d'étourderie à ses impressions naturelles : ses regards n'avaient pas cette curiosité vague, indéterminée, qui ne cherche rien dans une salle, et qui cherche tout. Ses regards obéissaient à une idée. Ils fouillaient avec une inquiétude mal déguisée les masses compactes de spectateurs; ils interrogeaient le clair-obscur mystérieux des loges; ils se fixaient avec une immobilité ardente sur des têtes sombres, soupçonnées un instant de porter un nom connu. Le théâtre ne recevait qu'à longs intervalles un coup d'œil de complaisance brusque. L'intérêt n'était pas entre deux rangs de coulisses. Une distraction fiévreuse agitait la jeune femme, et son découragement se manifestait d'une manière sensible, lorsque son bras

retombait, avec une légère convulsion, sur le bord de la loge, et que sa tête, fatiguée de ses évolutions, prenait un instant de repos et s'appuyait sur un dossier de velours. Si un mot de tendresse humaine, si une parole de cœur, un écho d'amour traversait la scène, les yeux de Lavinia descendaient des cimes du théâtre, ou remontaient de ses profondeurs pour regarder le personnage qui venait de dire le vers aimé du grand poëte; et puis, dès que le dialogue rentrait dans un ordre d'idées et de sentiments étrangers à la passion, les yeux de la jeune femme abandonnaient une scène dont le langage n'était plus compris. Au dénoûment, lorsque Othello étouffe sa femme, Lavinia tressaillit, baissa la tête et voila son front avec ses mains. Ensuite, elle eut un accès de ce rire faux et nerveux qui vient de la source des pleurs.

Albin de Servian n'avait rien perdu et avait tout expliqué en sa faveur. L'amour malheureux n'est pas exigeant, et il se donne facilement quelque satisfaction.

Avant le tomber du rideau, il descendit rapidement l'escalier du théâtre, pour ne pas se mêler à la foule et n'être pas reconnu. Son visage rayonnait de joie; son cœur palpitait sous l'impression d'une volupté inconnue. Plus de doute, il avait occupé pendant trois heures de tragédie la pensée de Lavinia; dans cette soirée, son absence avait rempli le théâtre aux yeux de la belle veuve : elle n'avait cherché que lui dans tout ce monde brillant; elle aurait donné le peuple de la salle pour le spectateur qui lui manquait. L'espoir, ce puissant aiguillon de l'amour, découvrait une région nouvelle à notre héros et prêtait de nouveaux charmes à Lavinia. La passion grandissait avec vitesse et confiance, car elle ne redoutait plus rien de l'avenir.

— A demain ! à demain ! se dit-il, en se donnant un rendez-vous à lui-même, et il sonna un air triomphal avec le marteau de la porte de sa maison.

Le domestique qui ouvrit lui remit une lettre marquée au timbre d'outre-mer. Albin prit un flambeau, s'assit et ouvrit la lettre : elle était signée, Macdougall, et datée d'Amérique ; en voici le contenu :

« Nous avons fait une heureuse et courte traversée, « cher Albin ; en mettant le pied sur le sol américain, « je vous écris. Ma première pensée est à vous.

« Le commerce va bien. En arrivant ici, j'ai reçu « des lettres d'Yucatan qui m'annoncent que le bois de « campêche a subi une baisse d'une livre et huit shil- « lings, ce qui rend mon opération magnifique. J'ai « nolisé deux cents tonneaux pour mon campêche, « sur le navire *le Shark*, sous charge pour Liverpool. « *Le Shark* entrera en Mersey dans trente jours au « plus tard. C'est juste l'époque où les teinturiers s'ap- « provisionnent. Affaire d'or.

« Mes popelines ont été enlevées au débarquement. « Le bénéfice n'a pas été considérable ; par malheur, « je suis tombé en Amérique avec trois concurrents.

« On est friand ici de l'or anglais, j'ai vendu mes « lingots à onze pour cent au-dessus du tarif de Dublin.

« Je serai bientôt prêt. Un paquebot à vapeur doit « partir dans la quinzaine pour Kingstown et Liver- « pool. Il ne faut rester en Amérique que le temps « nécessaire pour récolter son argent.

« Vous ne sauriez croire, cher Albin, le plaisir sin- « gulier que j'éprouve, en songeant que je vais tra- « verser l'Océan pour me marier...

Jusqu'à ce passage, Albin de Servian avait lu tout d'une haleine cette lettre de Macdougall : il souriait même, de temps en temps, à l'idée que le commerce avait tué le projet de mariage. Mais arrivé à ces dernières lignes, notre héros froissa le papier, et tira du fond de sa poitrine un soupir déchirant. Il fallait pourtant lire jusqu'au bout ; c'est ce qu'il fit avec

une répugnance nerveuse que pouvait seule vaincre l'infernal désir de tout savoir.

« Que de charmantes choses vous allez m'apprendre « en arrivant! que d'entretiens délicieux vous devez « avoir eus avec mistress Lavinia! avec quels soins « fraternels votre amitié intelligente aura formé son « esprit et son cœur par des lectures et des paroles « graves, comme elle les aime; car je la connais très- « sérieuse, cette divine Lavinia.

« En recevant cette lettre, vous irez, comme un « autre moi-même, à la boutique de Kilburn et vous « commanderez une corbeille de noces, comme pour la « fille du vice-roi. Sondez adroitement les goûts fémi- « nins de ma future épouse, et faites vos emplettes « selon ses goûts.

« Heureux Albin, vous ne connaissez pas ces tour- « ments et ces inquiétudes! Malheureux Albin, vous « ne connaissez pas ces douceurs!

« J'écris à mistress Lavinia par le même paquebot. « Je lui envoie toutes les tendresses de mon cœur, et « à vous, toute la reconnaissance de mon amitié.

« MACDOUGALL. »

L'amour a des coups de foudre qui tuent sans donne la mort. Les hommes qui ont joué, depuis leur adole cence, avec les passions orageuses, comme Mithrida avec les poisons, ont cuirassé leur épiderme contre l assauts de ce genre; mais Albin était un novice trente-quatre ans; il n'avait, dans son passé virgin aucun appui de comparaison pour se soutenir. pieds fléchirent sous le poids de cette lettre, tor sur son front comme une masse d'airain : il se s étouffer par ses veines, et poussant un cri de détr comme un naufragé aux abois, il s'évanouit.

Dans toutes les histoires frivolement écrites franchies de la gravité du genre, il arrive toujo

incident qui soumet le récit à un régime plus sévère. Ce sont des nuages qui passent en été sur l'azur joyeux des beaux pays. Excusez cette ancienne métaphore; en faveur de sa justesse, il faut lui pardonner son éternelle apparition.

Le lendemain de cette triste soirée, si triomphalement commencée au Théâtre-Royal, Albin de Servian se réveilla, brûlant de fièvre, entre quatre rideaux et deux médecins.

En Irlande, la médecine est une profession très-facile à exercer, à cause de l'absence de la maladie. Cet heureux pays a toutes les conditions naturelles qui donnent la santé : air pur, collines d'aromates, saisons modérées, bains d'atmosphère maritime, ciel humain. Les habitants ont les vertus primitives de l'homme; ils sont surtout sobres et tempérants, car la richesse ne les a jamais corrompus.

A Dublin, il y a quelques médecins honoraires pour les étrangers; mais comme les voyageurs sont très-rarement malades, puisqu'ils voyagent, la science des docteurs est rarement exercée à l'état de pratique; elle ne sort presque jamais de la théorie, domaine serein qui ne coûte de larmes précoces à aucune famille, et ne fait pleuvoir ni anathèmes, ni comédies de Molière sur la vénérable Faculté.

Il y a dans *Phœnix-Park* une allée nommée l'*Allée des médecins*. Là, se promènent, dans une indolence perpétuelle, les docteurs de Dublin, comme Hippocrate et Galien aux champs Elysées, causant de la nature des choses et des maladies de l'âme, ces honteuses filles du corps social.

Ce préambule doit expliquer l'embarras qu'éprouvaient les deux médecins appelés auprès du lit d'Albin de Servian. Ils se consultèrent du regard et du geste pendant une heure; enfin l'idée arriva; ils ordonnèrent d'ouvrir les fenêtres et de donner de l'air à l'ap-

partement. Hygiénique recette qui sauve, quand Dieu le veut, et ne compromet jamais le médecin.

Tous les matins, pendant six jours, la même consultation eut lieu, et le même traitement fut répété : le septième jour, Albin de Servian était en bonne convalescence et pouvait recevoir la visite de l'oncle Goldrige, qui venait, chaque soir, s'enquérir de l'état du malade.

XVIII.

LE MALADE.

— Eh bien ! dit l'oncle en entrant, je vous dois une visite, et je n'aurais pas voulu vous la rendre, ici, dans une chambre de fiévreux.

— Asseyez-vous, monsieur Goldrige, dit Albin d'une voix faible, je veux vous voir, là, tout près de mon lit.

— Vigoureux comme vous êtes, dit l'oncle en appuyant sa main sur le lit, quelle diable d'idée avez-vous eue de vous faire malade en été ? J'ai demandé plusieurs fois à vos médecins le nom de votre maladie ; ils m'ont répondu en montrant le ciel.

— Ils ont bien répondu, monsieur Goldrige.

— Oui, mais si j'avais, moi, des médecins qui me traitent en regardant les nuages, je les enverrais se faire payer là-haut... Enfin, vous voilà rétabli ; c'est l'essentiel... on ne vous voyait plus, on s'étonnait, on s'inquiétait même, enfin on a dit : il faut demander de ses nouvelles à sa maison.

— De quel *on* parlez-vous là, monsieur Goldrige ?

— Eh bien ! de moi, de ma nièce, de vos amis. On

cherchait, aux endroits accoutumés, M. Albin de Servian. Éclipse totale. Vous n'étiez pas à *Othello*, dernièrement?

— Non, monsieur.

— Ce soir-là, ma nièce a gagné une impression d'air. Le lendemain, elle a gardé la chambre et m'a fait appeler... Ne vous découvrez pas ainsi, monsieur de Servian... gardez la position horizontale... vous êtes en moiteur...

— Vous disiez que mistress Lavinia...

— Avait eu une légère indisposition... Il faut vous dire que la tragédie lui donne des accès nerveux... ah! c'est incroyable! on dirait d'un enfant... l'autre soir, elle était furieuse contre *Othello*... Mon Dieu! disait-elle, si j'avais un mari blanc comme ce noir, je m'adresserais aux *doctors communs* pour obtenir le divorce... Une naïveté de jeune femme... cela vous fatigue peut-être, monsieur de Servian?

— Non, non, monsieur Goldrige... au contraire. J'ai l'ennui du convalescent, et vous me faites plaisir... Mistress Lavinia est pourtant remise de sa légère indisposition?

— Oh! nous sommes tout à fait bien... et puis je vous dirai en confidence qu'elle a reçu des nouvelles du futur époux.

— Ah! elle a reçu des nouvelles de M. Macdougall!

— Une lettre pleine de tendresse; une lettre d'amant, pour trancher le mot... Vous souffrez, monsieur de Servian? changez de position...

— Ne prenez pas garde, monsieur Goldrige, dit Servian d'une voix faible; ouvrez une fenêtre, s'il vous plaît... je manque d'air.

— C'est cela, vous êtes incommodé par la chaleur. La journée est brûlante... c'est d'ailleurs un bien. La transpiration vous mettra sur pied en quelques jours. Il n'y a pas de meilleur médecin que l'été. Vous devez

avoir eu chaud et froid, comme ma nièce. Je suis sujet à ces petites maladies, moi aussi. Les nuits sont fraîches, il faut bien se couvrir en sortant du théâtre... Mon frère Georges est mort, à Londres, d'un rhume négligé : il sortait d'*Adelphi*, un soir du mois de juin ; on jouait *Antoni* de Dumas ; une salle pleine et chaude comme un tison. En passant devant le marché d'Hungherford, au Strand... vous savez qu'il y a un escalier glacé qui descend à la Tamise... Voulez-vous que j'ouvre l'autre fenêtre, monsieur de Servian?

— Oui, monsieur Goldrige; ayez cette complaisance...

— Vous êtes tantôt rouge, tantôt pâle, monsieur de Servian... je suis comme cela aussi, moi, dans ces indispositions... Mon frère Georges...

— Monsieur Goldrige, dit Albin d'une voix brève, excusez ma faiblesse d'esprit ; quand on est malade, on n'aime pas à s'entretenir de ceux qui sont morts...

Goldrige fit un mouvement de stupéfaction niaise, et son visage exprima ce regret candide qui suit une sottise soudainement reconnue par son auteur.

— Parlons des vivants, poursuivit Albin; vous disiez donc que M. Macdougall avait écrit... et après...

— Il a écrit une lettre pleine d'affection, poursuivit Goldrige, du ton d'un homme qui est charmé d'avoir trouvé le sujet qu'affectionne son interlocuteur. Lavinia m'a montré cette lettre. Il paraît que ce drôle de Macdougall est riche comme le Pérou... et je vous avoue, monsieur de Servian, ajouta Goldrige avec un sourire visant à la finesse, je vous avoue, moi qui connais un peu les femmes, que cette lettre n'a pas peu contribué à guérir l'indisposition de Lavinia. Ma foi! c'est naturel. Soyons justes. Voilà une pauvre veuve qui aime le monde, la toilette, les promenades, une foule de petits caprices enfin, et qui n'a que cent livres de rente pour contenter son ambition. Macdougall se

présente avec ses millions; il est enlevé. C'est dans l'ordre. Nous comprenons tous la joie de Lavinia.

Albin appuya son torse sur le coude de son bras droit, et regardant fixement Goldrige, il fit un violent effort pour prendre un accent calme et naturel, et dit :

— Monsieur Goldrige, je suis charmé d'apprendre le rétablissement de mistress Lavinia... Elle a donc été bien... joyeuse en recevant cette lettre de M. Macdougall?... elle a manifesté sa joie... par... avec...

— Oh! monsieur de Servian, elle est trop rusée, Lavinia, trop... femme pour faire éclater une joie folle en recevant une lettre d'un époux futur... une veuve a toujours des considérations à garder, même devant un oncle... Mais je connais les femmes... j'ai été marié deux fois... je sais comment il faut expliquer leur silence ou leurs paroles en ces occasions...

— Alors, dit Albin avec une voix plus ferme, sa joie a été concentrée en elle-même... c'est vous qui...

— Oui, c'est moi qui ai deviné cette joie de jeune femme satisfaite... une joie adroitement dissimulée... oh! très-adroitement... A propos, monsieur de Servian, j'ai quelque chose à vous demander de sa part...

— De la part de Lavinia? dit le jeune homme, d'un ton qui aurait pu trahir son amour aux yeux d'un interlocuteur plus intelligent.

— Eh oui! ma nièce m'a prié de vous demander si le même courrier vous avait apporté des nouvelles de votre ami, M. Macdougall.

Après un moment d'un silence réfléchi :

— Oui, dit Albin; j'ai reçu une lettre.

— Contient-elle quelque chose d'intéressant pour Lavinia?

— Mais... je ne crois pas... oh! mon Dieu non! M. Macdougall me parle de ses affaires de commerce... il a acheté du bois de campêche... il a vendu des lingots...

— Voilà tout, monsieur de Servian?

— Oui... il me semble... ma maladie a mis un peu de trouble dans ma mémoire... je crois que c'est là tout ce que me dit Macdougall.

— Alors, rien de tout cela n'intéresse notre jeune veuve... Monsieur de Servian, ajouta Goldrige en se levant, je ne veux pas abuser de votre convalescence. Ménagez-vous bien. J'espère que vous serez tout à fait rétabli pour la noce...

— Quelle noce? demanda le convalescent d'un air stupéfait.

— Ah! voilà une fameuse distraction! dit Goldrige avec un éclat de rire : on voit bien que vous êtes encore malade : de la noce de Macdougall et de Lavinia.

Un soupir courut dans l'alcôve.

— Ah! c'est juste! dit Albin avec un accent violemment naturel, oui, j'étais distrait... la noce aura lieu bientôt, en effet... n'est-ce pas, monsieur Goldrige?

— La lettre de M. Macdougall est expresse sur ce point... on se marie vingt et un jours après l'arrivée de l'époux à Kingstown. Les vingt et un jours légaux pour la publication des bans... et M. Macdougall peut arriver aujourd'hui, demain, après-demain; cela dépend de la mer... Vous voyez que le veuvage de Lavinia est sur le point d'expirer.

Il y eut un long moment de silence.

— Monsieur de Servian, poursuivit Goldrige, je vois que vous avez besoin de repos. Je vous ai fait causer un peu trop peut-être... Adieu... Vous n'avez rien à m'ordonner?...

— Rien, dit une voix sourde.

— Adieu, monsieur de Servian.

— Adieu, monsieur, dit une bouche qui mordait un oreiller.

Et cependant, ô profondeur des misères humaines! Albin de Servian aurait voulu le retenir longtemps encore.

Le retenir toujours, là, auprès de son lit, cet innocent assassin qui le poignardait à chaque mot avec une si douce naïveté. Certes le convalescent avait à craindre une rechute fatale en poursuivant cet entretien, mais l'extrême infortune se complaît en elle-même et ne connaît pas les timides précautions et les soigneux ménagements du bonheur. Quand la blessure est faite, et semble incurable, le blessé se délecte à l'envenimer davantage; il y a, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, des Catons qui se laissent appliquer un baume sur leur plaie par la main d'un ami, comme pour rendre service à cet ami qui n'a point de plaie; mais si le malheur grandit, si l'ennemi approche, ils portent alors sur eux des mains violentes et déchirent l'appareil sauveur avec une féroce volupté.

XIX.

AVIS AUX ASSURANCES MARITIMES.

Pourtant, comme les blessures morales diffèrent des autres, il arrive souvent que la nature capricieuse sauve le blessé malgré lui. Il y a de mystérieux agents hygiéniques qui fonctionnent dans notre corps, à notre insu, et donnent la guérison par le même procédé qui a donné le mal. On a beau vouloir déchirer l'appareil et empoisonner le dictame; la nature qui, par contrariété, veut prendre soin de nous lorsque nous méprisons son aide, la nature nous infuse la santé de l'âme et du corps, à l'heure suprême du désespoir et sur le seuil du tombeau. La nature aime à nous faire ces surprises. En pareil cas, il faut nous résigner au malheur de ne plus souffrir. Lorsqu'on se montre trop friand de la douleur, on est cruellement désappointé;

car la douleur, qui tient à son nom et à ses prérogatives, nous abandonne, et va se divertir ailleurs, aux dépens d'un autre futur cadavre humain.

Ce nouveau paradoxe posé, on s'étonnera moins du prompt rétablissement d'Albin. Le sang vivace et fort de cette belle organisation avait accompli son effet; il reprenait son cours ordinaire dans les veines et rendait le calme au cerveau. Notre jeune homme employa utilement les derniers jours de sa convalescence; il se recueillit dans le silence de son alcôve et trouva dans son esprit de nouvelles ressources, dans son amour un nouveau courage pour affronter de nouveaux événements.

Dès qu'Albin se sentit la force de remuer une plume et d'aligner des mots sur une feuille de papier, il écrivit une longue lettre à l'ex-lakiste O'Farrell, lettre confidentielle s'il en fut, et qui, avant d'être écrite, avait été méditée sur ses nombreux articles, dans le délire de la fièvre et dans le calme réfléchi de la convalescence. Nous ne transcrirons pas cette singulière épître : sa place n'est pas ici : les hors-d'œuvre sont ennuyeux, même dans un repas, quand on a faim.

Une résolution quelconque définitivement arrêtée est le remède souverain dans les maladies que l'âme donne au corps. Albin avait dévoré ce remède et il se trouva bientôt en parfaite santé. Après quelques ordres donnés à ses domestiques, il passa de son alcôve dans une berline de voyage, et il s'élança vers ce bienheureux horizon où l'Irlande, ennuyée de ses lacs, offre ses rivages d'occident aux baisers de la mer Atlantique.

Albin de Servian essayait la sagesse; il traitait son rival comme une de ces douleurs vulgaires qu'on calme et qu'on oublie par le déplacement. Dublin lui était devenu insupportable. A chaque coin de rue, il était menacé de retrouver un de ces souvenirs qui réveillent soudain la souffrance endormie dans le cœur.

Il visita donc les cités lointaines; mais il n'y trouva point de distraction. Partout des hommes ressemblant à d'autres hommes; des femmes ressemblant à d'autres femmes; des rues courtes ou longues, bordées de maisons avec des numéros; des marchands tranquilles tourmentés par des acheteurs, des enfants égarés sur le chemin des écoles; un chaos de passants, de roues, de voitures et de chevaux, tous entremêlés les uns aux autres, et comptant sur la Providence pour se débrouiller. Il visita les campagnes monotones et tristes, inondées de sueurs humaines, quand la pluie ne tombe pas; les vallées pleines de chaumières et de cœurs naïfs, qui demandent des rentes et un château; les lacs et les montagnes solitaires, choses charmantes un seul jour, dans la poésie du rêve, et si ennuyeuses le lendemain, dans la prose de la réalité. Albin épuisa le domaine de la distraction; et, à chaque relais, quand il posait un point d'interrogation devant son cœur, le cœur répondait Lavinia. Tout ce qu'avait créé cette magnifique nature d'Irlande ne pouvait arracher un sourire au jeune voyageur. Cette nature, se disait-il avec amertume, au lieu de dépenser tant de puissance à bâtir tant de montagnes et à creuser tant de lacs inutiles, aurait bien dû créer deux Lavinia. Hélas! il n'y en avait qu'une, et ils étaient deux!

Deux hommes tiennent bien peu de place sur ce globe, où il y a beaucoup d'hommes et beaucoup de place; et souvent, de ces deux hommes, il y en a un de trop sur trois pieds carrés de terrain.

Albin courait donc l'Irlande, portant rivée au cœur la pensée et l'image qu'il cherchait vainement à en arracher. A Killarney, il reçut la lettre d'O'Farrell annonçant la nouvelle inévitable. Macdougall était arrivé à Kingstown! il ne faut jamais compter sur les naufrages en pareil cas. Les assureurs qui avaient assuré le vaisseau porteur de Macdougall volaient im-

punément les assurés. Quand un homme s'embarque pour aller se marier, il assure le vaisseau.

Le programme médité et résolu par Albin prévoyait tous les incidents ; aussi notre voyageur devait avoir désormais ses ressources toutes prêtes contre les éventualités du présent et de l'avenir. Sur-le-champ, il écrivit cette lettre à Macdougall :

Killarney, août 1835.

« J'ai reçu au fond de l'Irlande, cher Macdougall, « votre lettre d'Amérique. Il m'a donc été impossible « de m'acquitter de votre commission. D'ailleurs, vous « ne pouviez choisir un commissionnaire plus inexpé- « rimenté que moi, en fait de corbeilles de noces : à coup « sûr, vous eussiez été obligé d'en acheter deux. En « votre absence, j'ai failli partir pour l'autre monde, ce- « lui d'où on ne revient pas. Il m'est tombé dans le « cerveau une maladie que les médecins attribuent à « un excès de santé. Elle n'a pas encore un nom dans « le monde médical c'est ce qui lui ôte le privilége « de tuer. On lui cherche un nom, pour ne pas irriter « les autres maladies, qui sauraient trouver le moyen « de se venger aux dépens du genre humain. Mon « cher Macdougall, je vous écris sur ce ton badin pour « vous rassurer complétement ; le malade en veine de « bonne humeur est guéri.

« Ne vous mariez pas sans moi, je vous prie. Je n'ai « jamais dansé à un bal de noces, je danserai au vôtre ; « cela vous portera bonheur. Malheureusement, je ne « sais pas danser. J'ai pris un maître qui enseigne la « figure anglaise en dix leçons. Voilà, j'espère, un beau « dévouement d'amitié. Je ne veux pas non plus dés- « honorer votre bal par mon ancien costume de phi- « losophe montagnard. Un dandy de mes amis m'a « donné des leçons de frac noir, de gants blancs et de

« maintien civilisé. Vous ne me reconnaîtrez pas en « me voyant. A notre première entrevue, je me nom- « merai, pour vous éviter la peine de deviner une « énigme. Je ne me reconnais moi-même que depuis « quelques jours. Dans la première semaine de ma « métamorphose, je me traitais en étranger, et j'aurais « craint de me tutoyer devant un miroir. Tout cela je « l'ai fait pour vous.

« Je vous écris à tout hasard à Dublin. Cette lettre « ne m'y attendra pas longtemps.

« Votre vraiment dévoué,

« ALBIN DE SERVIAN. »

Après avoir écrit sa lettre, qui était le premier pas fait dans une route que désormais il faudrait suivre jusqu'au bout, Albin eut à combattre certains scrupules : il les calma en se donnant ces raisons : — Macdougall m'a toujours dit qu'il était mon ami ; quant à moi, je n'ai jamais été le sien. Macdougall n'aime pas Lavinia. C'est un caprice d'homme riche et ennuyé, qui veut se guérir du spleen avec le mariage. Il m'a dit de veiller sur sa femme en son absence. Eh bien ! je n'ai pas trahi sa confiance. Ma bouche est pure et mon cœur a gardé son secret.

Cependant avant de mettre la lettre dans le gouffre de la poste, il s'arrêta.

La rue était déserte. — Si la première personne qui passe, dit-il, est une femme, ma lettre partira, si c'est un homme, elle est mise en lambeaux.

La chose ainsi réglée, Albin se tint devant *Post-Office*, sa lettre à la main. Il n'attendit pas longtemps.

Une mendiante doubla l'angle de la rue et vint brusquement lui demander l'aumône. Albin lui donna sa bourse d'une main, et de l'autre précipita la lettre, en disant : Destin, fais ton œuvre !

— Que Dieu vous bénisse, milord! dit la mendiante en pleurant.

L'Achéron de la poste ne rend jamais sa proie. La lettre jetée dans la boîte par cette main fiévreuse fut bientôt attelée de quatre chevaux; elle faisait douze milles à l'heure et volait vers Dublin. Avant qu'Albin de Servian eût bien pris sa seconde résolution qui devait suivre de près la première pour assurer la réussite de ses plans, elle rencontra sur la porte de sa maison M. Macdougall, qui rendait à sa future épouse sa troisième visite depuis son arrivée. Chemin faisant, Macdougall lut la lettre, et il la lisait encore en entrant chez mistress Lavinia.

— Enfin, nous avons des nouvelles de notre ami, dit Macdougall en s'asseyant sur le fauteuil désigné par Lavinia, voici une lettre de cet excellent Albin.

— Ah! M. de Servian vous écrit! dit la jeune femme d'un ton impossible à noter, ce doit être amusant, s'il écrit comme il parle. Où donc avez-vous découvert cet ours, monsieur Macdougall? je n'ai jamais connu d'homme plus ennuyeux. Il a failli me faire prendre votre sexe en horreur.

— Il paraît, ma chère future épouse, que le voyage et la maladie l'ont changé... Voilà sa lettre... s'il vous plaît de la lire, lisez-la, c'est une lettre folle. Si je ne connaissais pas son écriture, je ne croirais pas qu'elle est de lui... un philosophe lakiste devenu en quelques jours extravagant et dandy!

Lavinia, sans laisser percer sur son visage la moindre envie de lire la lettre, allongea nonchalamment le bras vers Macdougall et la prit du bout des doigts; elle lut d'un œil hautain, indifférent et dédaigneux, et la rendit en faisant un léger mouvement d'épaules. Le clair-obscur du salon déroba une teinte vive qui colora le visage de Lavinia et qui n'était pas en harmonie avec la froide négligence de son maintien.

Au reste, Macdougall était trop occupé de lui-même pour étudier ses sensations sur le visage de la jeune veuve. Lavinia se remit bientôt et l'entretien s'engagea entre elle et son futur mari sur un ton de frivolité peu compromettant pour ses émotions intérieures.

XX.

UN FUTUR.

— Eh bien ! que dites-vous de cela ? demanda Macdougall en riant.

— Oh ! dit la jeune femme d'un ton somnolent, j'ai parcouru ces deux pages à la hâte... il m'a paru que l'esprit de... votre ami n'était pas sain.

— C'est ce que je crois aussi, dit Macdougall... Vous figurez-vous Albin habillé en dandy ?.. un ours dansant l'anglaise ?

— Cela fait pitié, vraiment, monsieur Macdougall... et on regrette le temps perdu à parler de ces folies tristes...

— Il paraît que sa maladie a intéressé le cerveau...

— C'est possible.

— Et ses idées auront été toutes bouleversées subitement.

— Cela s'est vu, dit-on.

— Au reste, ma chère future, vous avez raison; nous avons à nous occuper de choses plus intéressantes... Vous êtes-vous décidée enfin à fixer le jour où je dois prévenir l'enregistreur du district pour commencer la publication des bans ?

Ces paroles de Macdougall ramenèrent brusquement la pensée de la jeune veuve à la vérité de la situation

présente. Elles pénétrèrent son cœur comme un fer brûlant. Cependant, après une pause :

— Oui, monsieur Macdougall, dit Lavinia d'une voix qui s'efforçait de dissimuler une terrible irritation intérieure, sans doute produite par la lettre d'Albin.

— Ah ! que Dieu soit béni ! dit Macdougall en croisant ses mains à la hauteur de son visage. Nous pouvons célébrer la cérémonie dans vingt et un jours, ou dans sept jours, par licence spéciale accordée par l'enregistreur du district... C'est à vous, ma chère dame... voyez... votre choix peut me faire perdre quatorze jours de bonheur...

— Demandez une licence spéciale, dit Lavinia d'une voix pleine de larmes et les yeux baissés.

Macdougall ne manqua pas, selon l'usage humain, d'interpréter cette vive émotion en sa faveur, et se levant d'une façon triomphante :

— Chère Lavinia, dit-il, ce jour commence ma félicité; vous me comblez de joie. Je cours, sans perdre un instant, chez l'enregistreur du district.

Il prit la main que Lavinia se laissa prendre, la porta vivement à ses lèvres et sortit.

Quand elle se trouva seule, la jeune femme s'abîma dans ses réflexions et conserva pendant une heure une immobilité de statue. L'observateur le plus profond, témoin de ce recueillement, aurait dit : voilà une jeune veuve pleine de sagesse et bien avisée, qui connaît par expérience les inquiétudes du mariage, et qui, à la veille d'en contracter un second, ne peut se défendre d'un accès de tristesse involontaire. C'est un nuage qu'il faut laisser courir. Vienne la corbeille de noces, vienne le bal, et ce beau front se déridera, et la veuve prendra la bonne humeur étourdie de la jeune fille de quinze ans.

Les observateurs les plus profonds peuvent se trom-

per. J'oserais dire même qu'ils se trompent fort souvent. Cette veuve, si absorbée dans ses rêveries, ne pensait ni à son second mariage ni à son futur mari. Qui sait? sa pensée était peut-être au fond de l'Irlande, dans les solitudes de Killarney qui avaient timbré la lettre folle du comte Albin de Servian.

Au coup de marteau de Macdougall, Lavinia composa vivement sa figure et son maintien, et prit un ouvrage de broderie pour se donner une contenance et occuper ses yeux.

Macdougall entra hors d'haleine et bégaya quelques mots en essuyant la sueur de son front avec un foulard. Il entra fort mal à propos. Un souvenir involontaire venait de replacer dans ce même salon, aux yeux de Lavinia, le jeune comte Albin de Servian, non l'Albin de Fullerton, mais le brillant étourdi du Théâtre-Royal. Sur le même fauteuil s'asseyait en ce moment un autre jeune homme vieilli de dix années par les soucis de la contrebande, ayant les habitudes incurables d'un montagnard d'Écosse, et dans son torse les oscillations perpétuelles de l'amoureux novice qui cherche l'aisance, les idées et les expressions; apportant toujours avec lui une atmosphère de bois de campêche, que les lingots d'or ne pouvaient anéantir. Cependant, malgré ces différentes espèces de défauts, il était accepté comme époux, et les deux noms de Lavinia et de Macdougall étaient inscrits depuis une heure aux archives du district.

— Ainsi, dans sept jours, ma chère épouse, dit Macdougall, qui ne savait plus que dire, vous quitterez cette triste maison. Avant mon départ, vous savez que j'ai fait meubler à votre goût une charmante maison contiguë à la promenade. Nous aurons un très-beau découvert sur *Phœnix-Park*, une terrasse bien ombragée et un joli jardin avec toute sorte de fleurs... Vous aimez beaucoup les fleurs, n'est-ce pas?.. Vous

en serez la reine, belle Lavinia... J'ai fait planter, il y a trois mois, des rosiers de Chine, des *spondeas*, des *stanhopeas-oculatas*, des *yucas-gloriosas*, tout cela, belle dame, à votre intention.

— C'est très-galant, monsieur, dit Lavinia en essayant un sourire par-dessus la broderie.

— Oh ! si je n'avais eu les tracasseries du commerce dans ces derniers temps, poursuivit Macdougall en prenant l'air et l'accent de l'homme d'affaires, je vous aurais mis tout un jardin zoologique, comme celui de Liverpool, dans votre corbeille de noces; mais l'homme de négoce ne s'appartient pas quelquefois, il appartient aux affaires.

Ici, Macdougall s'arrêta un instant comme pour attendre une parole d'encouragement; mais cette parole ne vint pas. Sans remarquer la distraction de Lavinia, Macdougall continua en parlant avec feu :

— La maison Hugues Blakson de New-York m'a donné beaucoup de soucis; on concevait quelques inquiétudes sur elle. J'avais vingt mille livres compromises sur ce comptoir... J'ai perdu cinquante pour cent sur une opération de peaux de buffles. Il est vrai que j'ai regagné cela dans les cotons du Kentucki. Il faut deux Anglais pour lutter avec un Américain. Moi, en affaires, j'ai le coup d'œil prompt. Je dis tout de suite : ceci est bon, ceci est mauvais; cependant je ne suis pas infaillible, l'essentiel est de ne pas s'entêter dans la perte. J'ai du sang-froid, beaucoup de sang-froid... Il est vrai que maintenant je suis au port, et j'y reste; je ne veux plus aventurer une chaloupe en mer.

En prenant cette inflexion de voix tendre, qui produit un effet si discordant chez les hommes que la grâce a oubliés, il ajouta :

— Je n'avais plus qu'un trésor à gagner, un trésor sans prix... et le plus heureux des mariages va me donner ce trésor... cette divine Lavinia !.. elle est

timide comme un enfant!.. Vraiment, Lavinia, vous avez toute la timidité d'une jeune fille. Eh bien! j'aime cela, moi!.. oui, franchement, j'aime cela... Dans ce monde, et dans cette ville surtout, on voit tant de femmes... je ne dirai pas déhontées, mais avec des airs... qui font de la peine à voir, vraiment... Tenez, aux États-Unis... il y a des dames, mais des dames des meilleures maisons, qui me faisaient baisser les yeux!.. une effronterie dont on n'a pas d'idée! La femme, la véritable femme comme il faut, doit connaître ses devoirs et les obligations de son sexe. La pudeur est le plus bel ornement de la femme...

Et reprenant l'inflexion de tendresse si irritante pour des nerfs si délicats, il ajouta :

— Belle Lavinia, vous êtes une femme accomplie, vous. Si j'avais une couronne à mettre sur une tête, je la placerais sur votre front... Seulement, permettez-moi de vous faire une petite observation... Vous permettez, belle Lavinia?

— Faites votre observation, monsieur Macdougall.

— Il me semble qu'avant mon départ vous étiez plus gaie... plus causeuse... plus...

Lavinia détacha ses yeux de sa broderie et donna à Macdougall un regard énigmatique dépouillé de toute signification.

— Allons! allons! dit l'heureux Macdougall, c'est bien! c'est bien! je comprends... elle est adorable, Lavinia!.. En attendant j'oublie nos affaires, et il n'y a pas de temps à perdre... sept jours sont vite passés... Je n'ai pas encore ouvert notre maison matrimoniale de Phœnix-Park. Il y a là bien des choses encore à mettre en ordre. J'avais tout fermé hermétiquement, mais je trouverai beaucoup de poussière; c'est un travail de deux jours. Heureusement mes ouvriers sont sous ma main... Vous permettez, ma chère dame, que

j'aille donner mes ordres pour disposer votre maison à vous recevoir?

— Mais, monsieur Macdougall, dit la jeune femme avec un demi-sourire, vous savez ce qu'il faut disposer; moi, j'ignore tout. J'ai en vous pleine confiance, monsieur Macdougall.

— Charmante! adorable!.. Vous me dites toujours un très-sec et très-froid *monsieur Macdougall*... Au reste, j'aime cela..... oui..... il faut demeurer sur le pied d'une respectueuse familiarité... en attendant le mariage.

Et prenant la main de la jeune femme, Macdougall y déposa encore une fois le baiser d'adieu.

Un instant après, Lavinia était seule et donnait un long regard de tristesse au sillon d'air que son futur époux avait déplacé en sortant.

Macdougall n'était pas à son aise dans son nouvel état; il avait besoin de s'encourager à être heureux. Après tant d'affaires commerciales, il déposait difficilement les habitudes de sa profession. Il aimait la belle veuve d'un amour modéré qu'il regardait comme une bonne affaire, et il traitait son mariage comme une spéculation en bonheur.

— Mon calcul est bon, se disait-il, et surtout parfaitement raisonné. En quittant les affaires, je brise de vieilles habitudes et je me prépare les longs ennuis de l'oisiveté : d'un autre côté je ne puis me donner à perpétuité les distractions de la vie affairée de garçon; donc, je dois me marier; avec ce mariage, je prends d'autres habitudes, d'autres goûts, et à la longue, j'oublie le commerce, et je vis heureux.

Disant cela, il était arrivé, suivi de deux domestiques et d'une légion d'ouvriers de toutes sortes, devant sa maison nuptiale de Phœnix-Park.

On ouvrit la porte avec beaucoup de peine ; les ressorts ne jouaient pas dans la serrure ; il fallut la forcer.

Un étrange désappointement attendait le futur époux sur le seuil.

Une humidité pestilentielle régnait dans le vestibule et les appartements inférieurs. On ouvrit les croisées basses, et Macdougall stupéfait reconnut que le rez-de-chaussée était inhabitable. Les tentures suintaient, comme si les murs renfermaient des sources d'eau. Les lambris se bariolaient de lézardes. Les meubles étaient humides ; on aurait cru voir l'ameublement d'un vaisseau retiré du fond de la mer après un naufrage. Macdougall croisait ses mains et prononçait des monosyllabes confus.

La chambre nuptiale était plus inhabitable encore ; l'infiltration des eaux y avait tout détruit. Macdougall ne reconnut aucun des meubles qui la décoraient.

— Quel remède y a-t-il à cela? demanda Macdougall consterné, au plafond.

Les domestiques et les ouvriers firent en chœur le signe de tête qui veut dire : Hélas ! il n'y a pas de remède.

— Je n'ai qu'un appartement de garçon, dit Macdougall, au second étage, dans ma maison de *Hart-Street*. Impossible de mettre Lavinia dans un hôtel garni... et je me marie dans sept jours !.. Ma position est bien embarrassante... Il me manquait encore ce désagrément pour augmenter mes ennuis et mes embarras de cette semaine... Je crois que le malheur commence à me poursuivre, et quand il s'attaque à un homme comme moi, il est acharné. Il était temps de me mettre à l'abri de ses surprises... Mais veillons au plus pressé et après nous verrons.

Il fit fermer cette malheureuse maison, et il en sortit en secouant l'humidité de ses pieds.

Quand il se trouva seul sur le pavé de la rue, Macdougall, avec la persistance d'un homme d'affaires, réfléchit longtemps aux moyens de sortir promptement

d'une position si difficile. Ce qui lui importait, c'était d'être débarrassé des soucis matériels de ses arrangements nuptiaux. Car il avait besoin des sept jours qui lui restaient avant de devenir l'heureux époux de mistress Lavinia, pour consolider sa fortune qui, par un accident fatal en arrivant au port était brusquement menacée de naufrage.

XXI.

MAISON A VENDRE.

Le lendemain, à midi, Macdougall, le front tout chargé des soucis de la veille, descendit de son appartement de garçon pour visiter les marchands de pierreries dans Sakeville-Street. En passant devant le monument de Nelson, il tomba dans les mains d'Albin de Servian. Exclamation d'usage entre les deux amis. La joie dépensée à cette rencontre suspendit le flux et reflux des passants.

— J'arrive à l'instant, et j'allais chez vous, dit Albin; je vous croyais encore en Amérique; j'allais prendre des informations auprès des gens de votre maison.

— Ce cher Albin! dit Macdougall en regardant son ami de la tête aux pieds, comme le voilà dandy! J'ai reçu votre lettre en débarquant, et vous aviez raison, je ne vous aurais pas reconnu. La santé maintenant est bonne, j'espère?.. Il y a encore un peu de pâleur sur le visage, mais cela vous va bien avec cette moustache noire. Moi, comme vous voyez, je suis toujours un gros garçon, bien réjoui. En mer, nous faisions trois repas. A chaque repas, de la viande fraîche et du clairet à discrétion... Ah çà! vous arrivez à propos, vous me servirez de témoin.

— Vous avez un duel? dit Albin avec une physionomie bouleversée.

— Oui, avec une femme!

Et Macdougall, satisfait de son esprit, foudroya les passants arrêtés d'un éternel éclat de rire en si-bémol; puis ajouta dans un entr'acte :

— Vous serez mon témoin au temple, dans sept jours. Je me marie dans sept jours... Eh! que dites-vous? je mène lestement la besogne, n'est-ce pas?

Tout le plan du jeune comte de Servian menaçait d'échouer par sa faute, à ce moment suprême. Albin le sentit. Par un effort énergique de volonté, il se donna le courage du *post-captain* qui va mettre le feu aux poudres et faire sauter son vaisseau, et riposta par l'éclat de rire le plus faux qui ait agité la poitrine d'un diplomate au désespoir.

— Dans sept jours, cher Macdougall, dit-il, vous vous mariez! Vous menez les choses rapidement et sans vous arrêter en chemin. A-t-on publié vos bans au district?

— C'est fait, mon cher Albin, j'ai une licence spéciale. Il y avait à choisir entre vingt et un jours et une semaine, mais ma belle épouse a choisi la semaine.

— Le fat de Macdougall! comme il dit cela d'un air triomphant!

— Que le diable me caresse, si je mens! au reste, la belle veuve vous le dira elle-même de sa belle bouche; alors vous le croirez.

— Oh! les femmes! dit Albin d'un ton singulier.

— Eh bien! quoi, les femmes! que trouvez-vous là d'étonnant, Albin?

— Moi, rien ne m'étonne, Macdougall, rien... surtout avec vous. Depuis longtemps vous êtes habitué à tous les genres de bonheur... Ainsi, dans sept jours vous voilà marié.

— Oui, mon ami, dans sept jours.

— Eh bien! mais sept jours, c'est demain.

— Oh! non, mon cher Albin, j'ai bien besoin de ce temps et, ce n'est pas l'embarras, mais j'aurai encore de la peine à tout terminer dans ce court délai; mais il le faut, il le faut, mistress Lavinia l'a décidé elle-même, et dussé-je doubler la semaine, en ne pas dormant, je serai prêt.

— La corbeille de noces est-elle achetée, Macdougall?

— Toutes nos emplettes sont terminées... ou à peu près.

— Eh bien! alors, Macdougall, vous trouverez encore vos sept jours trop longs.

— C'est que vous ignorez ce qui m'arrive, mon cher Albin.

— J'ignore tout; il y a deux heures à peine que je suis à Dublin. Que vous arrive-t-il?

— Une catastrophe, Albin; rien que cela... ma petite maison de Phœnix-Park est inhabitable.

— Cette charmante maison que vous avez fait meubler? ce bijou?.. inhabitable?..

— C'est un vrai lac, mon cher Albin; l'emplacement devait être mal choisi; il y a sans doute des infiltrations du grand canal de la ville. Bref, c'est inhabitable. J'avais dépensé là, pour ameublement, deux mille livres au moins. Tout est perdu.

— Que me dites-vous là, Macdougall? dit Albin en s'arrêtant au milieu de la rue, comme cloué sur le pavé par l'étonnement. Ah! maintenant, je conçois votre embarras... et qu'allez-vous faire? avez-vous un projet? Si vous appelez les maçons à votre aide, vous vous marierez dans un an.

— Diable! cela n'amuserait pas trop Lavinia, cher Albin; elle qui, déjà, aime mieux sept jours que vingt et un.

— Il faut cependant que vous preniez un parti..

— C'est ce que je me dis depuis hier, et je cherche comment je pourrai me tirer d'affaire, mais je ne trouve pas.

— Mon Dieu ! pourquoi mettez-vous votre esprit à la torture, mon cher Macdougall? votre appartement de *Sakeville-Street* est très-convenable, très-décent, pour de nouveaux mariés.

— Y songez-vous, Albin ? j'y étouffe, moi, et je suis seul. Trois pièces larges comme la main et meublées d'échantillons de canelle, de poivre, de campêche, de girofle, de sang de dragon !

— Oui, c'est juste, je me le rappelle maintenant, dit Albin en s'arrêtant comme pour réfléchir, en regardant le pavé, et il simulait très-bien la réflexion ; s'il eût pu le voir, en ce moment son père aurait été content de lui.

— Voyons ! que feriez-vous à ma place, cher Albin?.. Notez bien que vous n'avez que sept jours devant vous.

— Ma foi ! cela ne s'improvise pas, Macdougall... il faut voir... il faut examiner... Dublin ne manque pas de maisons...

— Oui, Albin, mais je ne puis prendre une maison au hasard ; il me faut une maison choisie, une maison *ad hoc*...

— Je comprends... je comprends, dit Albin, toujours de plus en plus absorbé par ses réflexions ; une maison qui ne soit pas une tente de passage, une hôtellerie d'un jour ; une maison qui ne vous expose pas aux ennuis d'un déménagement dans la lune de miel ; une maison que vous puissiez garder.

— Justement, Albin.

— Écoutez, Macdougall, dit Albin en relevant vivement son front, comme s'il eût reçu une inspiration soudaine, écoutez : nous voilà dans le voisinage de l'office de *Dublin-Chronicle ;* achetez quelques numéros de ce journal et lisez les annonces de la semaine. Vous trouverez peut-être quelque chose à votre convenance. Les annonces disent tout. C'est une grande chance que vous offre le hasard.

— Bien pensé, Albin... où est l'office ?

— Là, au coin de la rue, à vingt pas.

Macdougall entra au bureau, et sortit avec les derniers numéros de *Dublin-Chronicle*.

— Mettons-nous un peu à l'écart, dit Macdougall, là, devant la grille du *Square*, et parcourons la série des immeubles à vendre... *A vendre... maison à quatre étages pouvant servir d'usine... maison garnie, ancien hôtel du Lion-Rouge... maison avec les eaux du canal...* Merci!.. *Maison d'éducation avec dortoirs...* etc., etc., etc... Tout dans le même genre... Ah! voici peut-être quelque chose!.. *Maison meublée avec joli jardin et cottage, 21, Saint-Martin square...*

— Je n'aime pas les logements sur les *squares*, moi, dit Albin... ce n'est pas assez animé; on ne voit passer personne dans la rue.

— Ah! nous ne sommes pas du même avis, dit Macdougall... j'aime le calme, moi, quand je dors le matin... et puis, quand on se marie avec une jolie femme, il y a toujours assez de passants dans la rue... Au reste, qui nous empêche de voir cela?

— Voyons cela, si cela vous amuse, dit Albin d'un air indifférent; *Saint-Martin square* est ici tout près.

XXII.

LE PROPRIÉTAIRE.

La maison indiquée par l'annonce du journal avait une fort belle apparence. Elle était séparée des maisons voisines par deux petites cours. Les deux façades principales regardaient le nord et le midi : exposition la plus désirable. Un toit conique, couvert d'ardoises vertes, donnait à cette maison une physionomie pleine de gaieté.

Un gilet rouge, animé par un valet de pied imperceptible, ouvrit la porte au troisième coup de marteau, et introduisit Albin et Macdougall dans un salon, du côté du jardin.

Le gilet rouge sortit en indiquant, avec ses manches, qu'il allait avertir le maître de la maison.

— Ma foi ! dit Macdougall, voilà un salon délicieux. Cette pièce est d'un bon augure pour le reste.

— Ce Macd ugall est étonnant ! dit Albin en regardant un tableau avec négligence. Ce Macdougall s'enthousiasme avec une facilité incroyable ! le voilà maintenant à genoux devant ce salon... Il paraît, Macdougall, que vous avez oublié le luxe et le bon goût de votre salon de la maison de Phœnix-Park.

— Eh bien ! Albin, franchement, je préfère celui-ci.

— A la bonne heure ! comme vous voudrez. Certainement, ce salon est bien ; mais il n'y a pas de quoi crier au miracle.

Sur ces mots, entra le maître de la maison.

C'était un homme d'environ trente-six ans, vêtu avec le plus grand soin, calme et grave dans sa démarche, et dont la figure joyeusement enluminée formait un contraste assez singulier avec le maintien solennel du reste du corps.

— Cette maison est à vendre ? dit Macdougall en saluant.

— Oui, répondit le maître, avec la concision économique d'un propriétaire.

Albin, après avoir salué, continuait négligemment l'inspection des tableaux.

— A vendre tout de suite ? demanda Macdougall.

— C'est-à-dire après les formalités légales...

— Bien entendu... Vous la vendez ainsi, toute meublée ?

— Au choix de l'acheteur... Je ne vous cache pas

que je tirerais mieux parti des meubles, si je pouvais les vendre à part... Une maison que j'ai pris la peine de décorer, le mois dernier, de la cave au toit, et que je suis obligé de vendre !... non par besoin... mais par l'effe de ma nouvelle position... Une lettre de Calcutta, reçue le 26 du mois dernier... Mon oncle maternel, Luke Barlow, est mort, et il m'a institué son légataire universel aux Indes... Il faut partir... il faut quitter Dublin, et pour toujours. J'avais meublé cette maison en vue d'un établissement. Dans ce monde, on a beau former des projets... ah !

— Enfin, monsieur, dit Macdougall gaiement, si l'héritage a quelque valeur, on peut se consoler de perdre le reste.

— C'est un héritage dans les colonies; vous savez ce que c'est. Il y a toujours beaucoup à rabattre sur l'estimation des hommes de loi, qui sont toujours intéressés à grossir leurs dossiers. Mon oncle, d'ailleurs, négligeait ses plantations, à ce qu'on dit. Je compte sur une indigoterie qui ne rendait pas mal. Enfin, nous prendrons ce qu'il y aura. Si ma présence aux Indes n'était pas indispensable, je resterais à Dublin; oh ! bien sûr, j'y resterais !

— S'il vous plaît, monsieur, de nous faire visiter votre maison, dit Macdougall; Albin, nous accompagnerez-vous ?

— Monsieur, dit Albin au maître de la maison en lui désignant les tableaux qu'il avait regardés avec une curiosité d'amateur, vous avez là deux eaux-fortes assez belles.

— Elles sont d'Hogarth, dit le maître en mettant le pied sur l'escalier du premier étage; j'ai quelques autres morceaux assez précieux dans mon cabinet. Mais ce sont là des curiosités que je me réserve dans la vente.

— Eh ! des eaux-fortes d'Hogarth, dit Albin en se

dandinant sur la rampe de l'escalier, je crois bien qu'un amateur doit y tenir. Je donnerais, moi, une maison pour ces bagatelles.

— Voici mon premier étage, dit le propriétaire en introduisant les deux visiteurs; vous verrez un ameublement simple, mais propre. Personne n'a mis le pied ici... je me suis fait, pour moi, une petite chambre de lit sous la toiture... Eh! mon Dieu! quand on n'a ni femme ni enfants, on est bien partout.

— Voyons la chambre du premier étage, dit Macdougall...

Cette pièce était meublée avec un goût exquis. Il y avait un luxe croisé de velours, de mousseline, de broderies, d'édredon, de soie transparente, de toutes les fantaisies flottantes, inventées pour séduire les jeunes femmes et leur donner l'amour du chez soi. Un parfum léger, doux comme l'essence du cinname, était l'atmosphère de ce voluptueux réduit. En y entrant, tout vous engageait à ne plus en sortir. Pas un coin anguleux, pas une étoffe rude, pas un meuble lourd n'y chagrinait les yeux. Tout s'arrondissait en inflexions suaves, au regard, et sous la main. La lumière, brisée sur le vert mat des persiennes, s'infiltrait dans l'alcôve avec des reflets tranquilles, et tremblait mollement sur les fleurs sans nombre des rideaux.

Albin s'assit dans un fauteuil, prit une pose américaine et promena son lorgnon dans toute la chambre.

— Voilà certainement, dit le propriétaire, la pièce que je regrette davantage... J'avais une idée en la faisant décorer ainsi!.. Hélas!

Le propriétaire parut essuyer quelques larmes, et Macdougall en fut ému un instant.

— Oui, dit-il après sa légère émotion, cette chambre est en effet très-bien...

— Un peu colifichet, dit Albin.

— Monsieur, dit le propriétaire, sans daigner re-

garder Albin, cette critique ne peut s'adresser à moi. C'est le fameux décorateur Barber qui a fait le dessin de cette chambre. Les meubles sont de Thorn; les tentures de Lawson. Voilà, j'espère, trois noms connus à juste titre, et ils ne signent pas des colifichets.

Albin s'inclina, et Macdougall fit un signe d'approbation en examinant avec son œil, habitué à saisir promptement les moindres détails, toutes les pièces de l'ameublement, et par un calcul rapide les réduisant à leur juste estimation.

Les autres appartements, quoique décorés dans des proportions inférieures de luxe, étaient en harmonie exacte avec la chambre principale. Macdougall visita tout avec un soin méticuleux; et, sur un signe que lui fit Albin, il modéra sa satisfaction, pour ne pas donner trop d'orgueil au propriétaire, qui, se prévalant de la position qu'il aurait devinée, pouvait lui demander un prix exorbitant.

Macdougall fit le signe qui veut dire, je comprends, c'est juste, vous avez raison.

Le propriétaire avait gardé le jardin pour le morceau final de l'exhibition. Ce jardin ne craignait aucune comparaison. Il était découpé en petites allées capricieuses, formées d'arbres superbes. Le parterre étalait à l'ombre toutes les familles des nobles fleurs. Deux gerbes d'eau jaillissaient sur la terrasse, en réjouissant l'oreille et les yeux.

— Il faut quitter tout cela, dit le propriétaire avec un soupir; oh! la vie est une étrange chose!

— Voyons, messieurs, dit Macdougall en rentrant, asseyons-nous et causons un peu... Là, sans marchander, à quel prix raisonnable pourrais-je avoir cette maison, si je voulais sérieusement l'acheter?

— Monsieur, dit le propriétaire, en appuyant sur chaque mot avec une lenteur prudente, avant toute autre condition, et vu mon prochain départ, je de-

manderais à être payé comptant... vous comprenez....

— C'est compris, dit Macdougall; cela ne ferait pas obstacle..

— Vous me cédez les meubles? demanda le propriétaire.

— Eh! que ferez-vous des meubles? si j'achète, j'achète tout, meubles et maison.

— Monsieur, les meubles ne me gêneraient nullement; je trouverai toujours à m'en défaire et à un prix avantageux. Mais puisque vous désirez ma maison telle qu'elle est, je vous demande un instant de réflexion.

Le propriétaire se recueillit; il regarda le parquet, puis le plafond, et remua ses lèvres, agitées sans doute par un calcul mental.

— Sans marchander, monsieur, dit le propriétaire en faisant descendre ses yeux du plafond, je vous laisserai le tout, meubles et maison, au prix de quatre mille deux cents livres.

Albin de Servian bondit sur son fauteuil et fit une pirouette, en fredonnant un air inconnu; puis, s'inclinant devant le propriétaire :

— Monsieur, dit-il, nous avons l'honneur de vous souhaiter un bon voyage aux Indes... Venez, Macdougall, allons faire un tour de parc avant dîner.

— Pardon, messieurs, dit le propriétaire avec une inflexion de voix maligne, veuillez bien me dire lequel de vous deux est l'acheteur?

— Moi, monsieur, dit Macdougall.

— Alors, poursuivit le propriétaire, c'est avec vous seul que je dois traiter.

— Monsieur Macdougall est mon ami, dit Albin, et il doit m'être permis, j'espère, de lui donner un conseil, lorsqu'on lui demande quatre mille deux cents livres d'une bicoque qui n'en vaut pas la moitié.

— Voulez-vous la faire estimer, monsieur, cette

bicoque? dit le propriétaire en se levant de dépit, vous me donnerez le prix d'expertise... Ah!

— Parbleu! si vous nommez les experts, dit Albin en riant.

— Eh bien! je les laisse à votre choix... vous les nommerez, vous... Ah!

— Voyons, dit Macdougall, ne perdons ni notre temps ni nos paroles... Je me connais assez suffisamment en immeubles pour me passer d'experts, moi... Albin, mon ami, je m'entends aux affaires autant que vous, croyez-le bien... Monsieur, à quatre mille livres comptant, vous pouvez me toucher la main.

Le pied d'Albin froissa le parquet.

— Je vous déduirai cent livres, dit le propriétaire, et je ne livrerai pas ma maison à un *crown* de moins.

— Eh bien! dit Macdougall, pouvez-vous me céder votre maison, dans quatre jours, sous seing privé? Je vous donne votre prix comptant, et nous légaliserons cela, s'il y a lieu, avec votre procureur fondé. Que vous importe! vous tiendrez l'argent.

Albin fredonnait devant la fenêtre un autre air qui ne peut pas exister.

Le propriétaire consulta de nouveau le parquet et le plafond, puis :

— Dans quatre jours, dit-il; c'est aller un peu vite.

— Eh! que risquez-vous, monsieur? dit Macdougall; je suis connu à Dublin, et, ce qui vaut mieux, je vous apporte dans trois jours votre argent... en avez-vous besoin demain?

— Il y a dans le jardin, dit le propriétaire, un *hibiscus* en boutons, et j'aurais voulu cueillir quelques roses de Chine pour...

— Belle difficulté! on vous gardera les fruits de votre *hibiscus;* dans sept jours, je me marie, et je vous invite à mon bal, si vous n'êtes pas parti.

Les propriétaires gardent un sérieux glacé tout le

temps qu'ils traitent une affaire ; mais, l'affaire conclue et les obstacles détruits, ils s'humanisent, et font des sourires affectueux.

— Monsieur, dit le propriétaire souriant, c'est une vente traitée de gré à gré, à la vieille mode d'Irlande; donnez-moi votre main, cette maison est à vous. Dans quatre jours vous pourrez entrer en possession.

Les deux mains se lièrent étroitement, en guise de paraphe et de signature, et l'achat fut consommé.

XXIII.

LES CONFIDENCES.

Pendant ces dernières paroles, Albin de Servian n'avait pas quitté la fenêtre. Quand son ami lui prit le bras, il sortit avec lui sans même saluer le propriétaire.

A dix pas de la maison, Albin s'arrêta, croisa les bras, secoua la tête, et apostrophant Macdougall :

— Mon cher ami, lui dit-il, je ne suis pas commerçant, c'est vrai; je n'entends rien aux affaires, c'est vrai; mais si j'eusse traité l'achat de cette maison, je vous gagnais cinq cents livres comme un shilling. Comment diable avez-vous fait pour gagner des millions? Voilà ce que je ne comprends plus. Je vous croyais habile et connaisseur, et je vois que vous ne l'êtes pas. Le Pérou vous a donné une mine, il vous a fait l'aumône, quand vous l'avez traversé. Ah! c'est vous qui prétendez connaître les hommes, parce que vous avez lu Addison et Valter Scott! vous les connaissez comme si vous étiez encore au berceau. Ce propriétaire est un rusé vendeur de maisons, il a vu que vous étiez amoureux de sa bicoque, et il vous a

fait payer votre enthousiasme cinq cents livres, c'est un peu cher.

— Eh bien! mon cher Albin, cela ne me ruinera pas, et je tiens la maison, que diable! songez-y, j'étais à la rue la veille de mes noces, ce n'est pas décent; le hasard, qui m'a toujours bien servi, je lui rends cette justice, le hasard me met sous la main une maison des plus confortables, je crains qu'elle ne m'échappe, je la saisis au vol.

— C'est égal; moi, je regrette les cinq cents livres.

— Bah! n'y pensons plus, Albin, j'ai fait un marché d'or; la chambre seule vaut mille livres comme un shilling. Allons, mon cher Albin, je veux vous réconcilier avec le propriétaire... A propos, comment se nomme-t-il?

— Un propriétaire n'a pas besoin d'avoir un nom, c'est un propriétaire; au reste, quand il signera l'acte de vente, il faudra bien qu'il décline son nom, s'il en a un, pour qu'on puisse le mettre sur le papier.

— Je vous charge de cette petite affaire, Albin. C'est encore un service d'ami que je vous demande. Moi, je suis accablé d'occupations; mon mariage m'occupe beaucoup, et j'ai encore plus d'un souci commercial. On m'a saisi à la douane de Kingstown une forte partie de tabac en p udre, que les Américains préparent avec une mixtion d'ébène jaune, de bois de Guinée et de bois de la Jamaïque; il y a *toutes* sortes d'ingrédients, excepté du tabac: la douane a confisqué le tout et me fait un procès; moi, j'attaque la douane, c'est mon système; voilà le dix-huitième procès de ce genre que je vais perdre.

— Vous le perdrez, Macdougall?

— Le beau miracle! je suis jugé par les douaniers!

— Et vous serez condamné à..?

— A une amende de trois cents livres, d'après l'acte 29, chapitre 68, de Georges III.

— Oh ! que vous êtes fort sur le code de la douane !..

— Il le faut bien, Albin, j'ai voulu connaître à fond les armes de mes ennemis... Vous voilà donc fixé sur mes affaires extérieures... Soyez assez bon pour voir le propriétaire...

— Oh ! demandez-moi tout au monde, exigez de moi toute espèce de service, mais ne m'imposez pas cette corvée ; j'ai des répugnances nerveuses invincibles, et votre propriétaire me donne des spasmes à mourir. J'ai cru tout à l'heure que nous ne sortirions jamais de sa maison.

— Alors, Albin, n'en parlons plus ; demain, mon associé arrive de Kingstown, et il me bâclera cette affaire... C'est que je vous dirai confidentiellement que je mets cette charmante maison dans la corbeille de noces de Lavinia.

— Vous lui donnez cette maison ?..

— Oui, mon ami ; je veux que sa maison nuptiale soit bien à elle et qu'elle y reçoive comme par faveur son nouvel époux.

— Ah ! c'est très-bien ! je ne serais pas si généreux, moi ; mais j'aime et j'admire chez les autres les vertus que je n'ai pas ; sera-t-elle ravie la belle veuve !

— Oh ! c'est une surprise qui va la mettre à mes pieds !.. Je vais lui annoncer sa maison de ce pas... Venez, Albin... accompagnez-moi ; vous avez assisté à la vente, vous assisterez à la donation, et vous jouirez du bonheur de Lavinia.

— Votre idée n'est pas bonne, Macdougall, dit Albin avec un calme d'un naturel parfait ; vous diminuez votre bonne action, en y ajoutant un témoin : donnez votre maison, mais donnez-la simplement, sans faste, sans éclat, comme on donne un bouquet de fleurs... Ensuite je vous dirai confidentiellement, à mon tour, que je ne suis pas du tout dans les bonnes grâces de mistress Lavinia... elle me déteste à la mort.

— Bah !

— Je produis sur elle l'effet que le propriétaire produit sur moi.

— Possible, Albin ?

— Très-possible, Macdougall; la première impression m'a perdu à tout jamais dans son esprit... Je suivis vos conseils; je lui fis une lecture substantielle, au mois de juillet; je lui lus un de mes auteurs favoris; elle s'endormit à la seconde page, et je fus perdu sans retour.

— Que me dites-vous là, Albin ?.. En effet... maintenant il me revient à l'esprit... Oui, elle m'a parlé de vous en termes...

— Bon ! vous le saviez !.. Au reste, elle m'a rendu service, à son insu; j'ai beaucoup réfléchi sur cette scène, et j'ai changé de naturel, je me suis apprivoisé. J'ai compris que j'avais mal commencé la vie. Heureusement, il en était temps encore. J'ai changé en un seul jour d'habit et de manière de voir. Le beau monde de Dublin m'a ouvert ses portes à deux battants... Et je puis dire sans fatuité que toutes les belles dames de Dublin n'ont pas eu pour moi les yeux de mistress Lavinia.

— En disant ces mots, Albin prit une pose paternelle qui ravit Macdougall.

— Il faut donc avoir de la reconnaissance, dit l'Écossais, pour la belle veuve qui a changé votre naturel.

— Je lui en serai toujours reconnaissant, mais de loin.

— Vous vous amusez donc beaucoup dans le monde ?

— Comme un dieu, c'est le mot.

— Ce n'est pas vous, Albin, qui mettriez volontairement à vos mains et à vos pieds les chaînes du mariage ?

— Le mariage ! ô Macdougall, ce mot seul me paralyse des orteils à la cime des cheveux ! Depuis ma

conversion, j'aime toutes les femmes comme toutes les fleurs. J'adore l'Inconstance, cette voluptueuse divinité qui a inventé les harems libres dans les villes d'Europe! je laisse le mariage aux infortunés qui ne peuvent arriver à une femme qu'en passant sur un contrat civil, rayé de lingots d'or.

— Bravo! mon cher Albin! Ceci est à mon adresse. Eh bien! j'aime assez mon infortune, et je ne la changerais pas contre votre bonheur.

— Je ne fais point d'allusion personnelle, Macdougall, Dieu m'en garde! Ma sortie philosophique s'adresse à la généralité des humains. Tous les hommes n'ont pas votre bonheur et n'épousent pas des mistress Lavinia. Votre épouse future vaut à elle seule tout un harem de sultan. Vous serez heureux, à cause de votre caractère froid et doux. Moi, si j'épousais une femme comme Lavinia, je briserais mon nœud au trentième jour de la lune de miel.

— Voilà qui est un peu fort, ce me semble.

— Nullement, Macdougall, et je le ferais comme je vous le dis.

— Et pourquoi, Albin?

— Pourquoi? vous demandez pourquoi, Macdougall? parce que je suis jaloux comme Othello; parce que Lavinia, toute vertueuse qu'elle est, me paraît avoir un malheureux penchant à la coquetterie, et que ce charmant défaut suffirait pour me rendre fou, si je ne plaçais deux bras de l'Océan, le canal de Saint-Georges et la Manche, entre mon épouse et son époux.

XXIV.

DE LA HAINE.

Cette brusque sortie du jeune comte de Servian bou-

leversa subitement toutes les idées du montagnard d'Écosse. Il cheminait en silence auprès de son ami, la tête basse, et quand celui-ci eut achevé sa tirade :

— En vérité ! dit Macdougall en roulant des yeux ternes comme un homme qui n'a pas eu le temps, à cause de ses affaires, de songer à la jalousie, ah ! vous êtes jaloux à ce point, Albin ?

— Je suis inconstant, Macdougall, par spéculation adroite. Toute infirmité a son remède. L'inconstance supprime la jalousie. Le mois dernier, quand vous étiez en Amérique, j'aimais une petite blonde, donnant sur le roux, qui m'a rendu, pendant une longue semaine, l'homme le plus malheureux de Dublin. Par bonheur, je n'étais pas marié. Un beau soir, je lui retirai mon amour et ma main. J'ai souffert des tourments inouïs pendant vingt-quatre heures, et je me lançai dans trois intrigues pour me guérir. Voilà les avantages du célibat.

— Et les trois intrigues marchent toujours, Albin ?

— Marchent très-bien, avec quelques autres supplémentaires. Cela me compose une vie charmante qui m'étourdit, m'exalte, et ne laisse pas aux horloges un quart d'heure d'ennui à me donner. *Un seul* amour donne l'esclavage, dix caprices donnent la liberté. La liberté !

A ce mot, Albin prit une pose d'exaltation séraphique.

En causant de la sorte, ils étaient arrivés à l'angle de la rue de mistress Lavinia. Macdougall prit la main d'Albin :

— C'est donc décidé, dit-il, vous ne m'accompagnerez pas dans ma visite ?

— A quoi bon, Macdougall ?.. Je rendrai mes hommages à mistress Lavinia au bal ; et, après votre mariage, je ferai mes visites de politesse les jours de réception.

— Mon cher ami, dit Macdougall, je serais au désespoir de vous contrarier dans la moindre chose... je vous verrai probablement demain, n'est-ce pas?

— Nous nous verrons tous les jours, Macdougall, je suis tout à vous. Adieu!

Et pendant qu'Albin de Servian s'éloignait de son côté, Macdougall entra chez Lavinia et retrouva la jeune veuve, comme il l'avait quittée la veille, froidement polie et affectueuse. Ce qui ne l'étonna point : il avait trouvé le motif.

Le futur époux fit à lui seul presque tous les frais de la conversation. Lorsqu'il raconta la catastrophe de la maison de Phœnix-Park, et qu'il essaya de dépeindre les ravages que l'humidité y avait faits pendant son absence, Lavinia suspendit son travail de broderie et ouvrit des yeux de somnambule, qu'elle fixa sur Macdougall. Une pâleur subite couvrit le visage de la veuve; un frisson convulsif agita ses épaules, et sa main brûlante portée à son front le sentit glacé.

Macdougall ne remarqua pas cette agitation extraordinaire. Le monde est peuplé de gens qui ressemblent à cet Écossais. On y rencontre à chaque pas des hommes qui exercent leurs yeux à ne voir qu'eux-mêmes.

L'offre et le don de la maison de quatre mille deux cents livres fit une diversion assez heureuse. Lavinia paya cette maison avec un sourire. Voici la réflexion qu'elle fit : « Puisque je suis condamnée à épouser un homme que je n'aime pas, il faut que je prenne quelques dédommagements avec ses libéralités. » Il fut donc convenu que Lavinia quitterait sa triste maison de veuve dans trois jours, et qu'elle irait s'établir, avec son oncle Goldrige, dans la délicieuse maison, présent de noces de son époux. Macdougall, au comble d'une joie relative, se leva, prit respectueusement la plus belle des mains et la couvrit de ses lèvres écossaises.

Au moment de sortir, il s'arrêta sur le seuil de la porte du salon, et dit avec un sourire de raillerie :

— Ah ! j'avais oublié de vous dire, ma chère Lavinia, qu'Albin de Servian est arrivé à Dublin.

Le mouvement que fit Lavinia fut imperceptible : elle le combina d'ailleurs très-bien avec une secousse légère donnée par ses mains à sa robe, comme si elle eût voulu en arranger les plis.

— Je lui ai proposé de m'accompagner ici, chez vous, poursuivit Macdougall ; il a refusé.

— Il a bien fait, dit la jeune femme peignant ses boucles avec deux doigts devant son miroir.

— Savez-vous ce qu'il m'a dit ? ajouta Macdougall en riant.

— Voyons. Et elle poussa du pied un tabouret pour le mettre en symétrie avec l'autre.

— Il m'a dit : « Mistress Lavinia me déteste. »

— Ah ! il ne se trompe pas ! et elle accompagna ces mots d'un rire sérieux.

— Allons ! allons ! dit Macdougall avec un ton compâtissant, ma chère Lavinia, il ne faut pas garder rancune à ce jeune homme qui, quoiqu'il ait bien pu vous ennuyer, est, à tout prendre, un excellent garçon. Je veux vous réconcilier... au fond, il ne vous a fait aucun mal. Vous le détestez par caprice de femme... sans motif grave... n'est-ce pas ?

— On déteste les gens parce qu'on les déteste, dit Lavinia d'un ton rapide et sec. Il y a des répugnances naturelles comme cela.

Macdougall haussa les épaules jusqu'à la hauteur des oreilles, s'inclina, mit une seconde fois sous ses lèvres la main de la veuve, et sortit.

Le soir de ce jour, la rue habitée par la jeune femme était très-sombre ; le hasard, ou un accident calculé, avait éteint la lanterne de gaz placée devant la maison de Lavinia. Dix heures sonnaient à Saint-Patrick. Les

voisins dormaient. Une ombre souple et mystérieuse se glissa furtivement sur le trottoir avec la légèreté d'une âme qui ne traîne plus son corps. L'ombre, qui, malgré son allure surnaturelle, paraissait craindre les hommes de la police terrestre et prenait à leur endroit les plus minutieuses précautions de prudence, s'arrêta devant une fenêtre basse de la maison de Lavinia et plongea des regards avides dans le salon, à travers les lames de la persienne. Le salon était noir et silencieux. L'ombre fit un mouvement de satisfaction; puis elle leva la tête, comme pour rapprocher, autant que possible, les oreilles de l'étage supérieur. Même silence. Cette maison dormait comme les autres. L'ombre parut contente de son exploration; elle reprit son vol et s'évanouit.

Tout le monde ne dormait pas.

Une autre ombre, debout, immobile et sans souffle, allongée derrière les persiennes sombres du balcon, regardait passer le mystère de la rue avec une délicieuse terreur.

Lavinia regardait passer Albin de Servian.

Quelle puissance inconnue, mystérieuse avait ainsi attiré la jeune femme derrière les persiennes de son balcon, juste à cette heure, au moment où passait le comte de Servian?.. Nul n'expliquera jamais les lois de cette attraction nouvelle, qui, malgré eux souvent, entraîne deux cœurs et les rapproche l'un de l'autre. Puissance invincible qu'on nie et qu'on voile d'ombre, mais qui n'accomplit pas moins son œuvre et qui, brisant soudain les obstacles, témoigne de sa force par les luttes qu'elle nous oblige à soutenir contre elle chaque jour!

Le repos de la nuit ne fut pas troublé par cette apparition.

L'horloge ambulante criait dans le lointain, d'une voix sourde, lente et mélancolique, l'heure de la nuit : « *Half past ten!* »

Hélas ! notre siècle positif a retranché sur le cadran l'heure des veillées de l'amour ! le gaz hydrogène et la police hydrophobe ont détruit la nocturne poésie et les doux entretiens de la fenêtre et du pavé. Ainsi, vous disparaissez sans retour, nuits mystérieuses, galantes sérénades, voiles blancs agités sous les persiennes, échelles de soie suspendues aux balcons, mandolines invisibles, scènes charmantes que les étoiles regardaient en riant et ne trahissaient pas ! Cherchez aujourd'hui, dans nos grandes cités d'Europe, une seule guitare suspendue au cou d'un amoureux ambulant ! La guitare est passée à l'état de psaltérion et de cinnor : les méthodistes l'ont mise dans leurs psaumes en haine du roi David. La guitare est morte avec la galanterie et l'amour. J'ai vu le dernier de ces instruments à Manchester ; un mélancolique élève de Byron en pinçait, sous une fenêtre, sur la place d'*Old-Church*, la vieille église. L'infortuné jeune homme avait été poussé à ce délit municipal par une gravure de don Juan. Un agent de police accourut et brisa la guitare avec un courage digne d'une meilleure action. L'amoureux voulut venger son instrument ; la patrouille entière se rua sur lui et le plongea dans un cachot, où il gémit encore, sans accompagnement. En 1845, j'ai vu la dernière échelle de soie à Brighton, ville de liberté : cette échelle se balançait, à minuit, sous un Almaviva de vingt ans, lequel fut arrêté au dixième échelon et condamné, pour violation de domicile et escalade nocturne, à cinq ans de prison cellulaire et à une amende de dix mille francs.

Les réverbères ont blessé les troubadours, en 1786 ; le gaz hydrogène les a tués. Heureusement l'Afrique nous reste, et la poésie du vagabondage amoureux peut vivre encore un demi-siècle au pied de l'Atlas. Là, comme le dit, dans une peinture déli-

mouse, Ausone de Chancel, là, quand notre horloge

De son timbre strident
A dit : Il est minuit ! en prose d'occident,
D'une maison à l'autre, alors, et sur les dômes,
Blanche apparition, des formes de fantômes
S'appellent de la main...

Les galants troubadours, nocturnes amoureux que le savant Raynouard a célébrés en deux volumes, ont été invités à se réfugier en Afrique par les autorités de la Provence, patrie des troubadours : malheur à celui qui voudrait exercer sa noble profession dans ce pays méridional, illustré par ses pères ! il tomberait aux mains des patrouilles grises, des juges d'instruction et des procureurs du roi. Les douces *sirventes*, chantées à minuit sous les fenêtres, seraient traitées de *tapages nocturnes*. Il y a vingt arrêtés municipaux qui ont prévu ces cas. Aussi toute notre jeunesse de vingt ans est grave comme une Charte. Le mariage est devenu une affaire. On ne procède plus à l'hyménée par cinq ans de sérénades, de romances nocturnes, de veillées ambulantes sous les balcons de fleurs, par toutes ces charmantes choses étoilées qui réjouissaient les jeunes filles et donnaient ensuite tant de gaieté aux enfants de ces hymens ! On s'épouse aujourd'hui avec une solennité constitutionnelle qui bientôt supprimera le sourire sur l'austère visage des écoliers.

Et les fantômes aussi s'en vont ! Si le moindre revenant osait se montrer dans une rue, à la clarté du gaz délateur, il serait mis en pièces, comme le spectre de Brutus, la veille de la bataille de Philippes. D'ailleurs, on ne croit plus aux fantômes ; aussi me suis-je empressé d'écrire l'histoire du dernier. Dieu veuille que le lecteur frémisse encore une fois à mon récit !

Mistress Lavinia avait vu se perdre dans l'ombre nocturne la sombre silhouette du comte de Servian ; en un clin d'œil tout avait disparu.

Les jours marchent vite aux approches d'un mariage.

A dix heures du matin, la veille du septième jour, M. Goldrige installa sa nièce, mistress Lavinia, dans la maison nuptiale de *Saint-Martin square*, où il s'était choisi lui-même, pour résidence définitive, l'appartement du propriétaire prédécesseur.

Une donation en bonne forme rendait mistress Lavinia maîtresse absolue de cette charmante maison.

XXV.

UN PIEUX PÈLERINAGE.

Au milieu des préparatifs d'un second mariage, il y a une pensée qui sans cesse revient à l'esprit de la veuve et lui inflige une torture morale à laquelle elle ne peut se soustraire que par un énergique effort de volonté. Le souvenir de son mari défunt était souvent revenu à la mémoire de mistress Lavinia dans ces derniers jours, et elle avait eu à subir d'étranges émotions. Était-ce regret du passé, anxiété du présent? qui pourrait le dire?..

Sous l'obsession de ces tristes idées, au dernier jour de son veuvage, la jeune femme crut devoir, suivant l'ancienne coutume des veuves de Kerry, rendre une dernière visite au tombeau de son mari premier; politesse sans conséquence, et préférable, sans doute, aux coutumes incendiaires des veuves du Malabar. Lavinia profita de l'occasion pour rentrer quelques heures dans une de ces jolies robes de deuil qui divinisaient la blancheur de son cou et l'éclat de son teint. Tout pèlerinage pieux devant être accompli à pied, elle

suivit modestement, comme une simple mortelle, les rues des vivants qui mènent toutes aux fosses des morts ; ce pèlerinage lui procura l'enivrant bonheur de marcher entre deux haies d'admiration et d'extases publiques. Plus d'un madrigal fut improvisé sur son passage. Les savants de Belfast et les jeunes gens des universités en vacances, voyant ainsi passer notre veuve, la comparaient à la princesse Andromaque aux beaux bras, lorsqu'elle allait au lavoir public, sous les portes de Scée, blanchir les tuniques d'Hector.

Des groupes de jeunes hommes graves et de vieillards étourdis se donnèrent le plaisir innocent de suivre, à distance convenable, la belle Lavinia. Il y a en effet quelque chose de bien doux au fond de cette impolitesse de curiosité mise en pratique par des oisifs de bonne éducation. Une jolie femme passe, les yeux baissés, dans une attitude de recueillement, sans provoquer l'insolence du regard ou de la calomnie. Le jour est beau ; l'ombre est tiède ; le pavé sec ; l'atmosphère amoureuse : on suit cette femme ; on la suit nonchalamment, sans aucune intention mauvaise, comme s'il fallait céder à une impérieuse attraction magnétique ; on aime à mettre le pied sur l'empreinte de ses pieds ; on aime à courir dans l'air qu'elle déplace, dans le sillon fortuné qu'embaume le parfum de ses cheveux. La beauté jouit ainsi du privilége de diriger la promenade à laquelle tout, dans l'air et sur la terre, invite notre oisiveté. Respectons cet usage, malgré son impolitesse apparente ; il est antérieur au siége de Troie, et Homère l'a chanté, lui qui était aveugle, et qui n'a jamais suivi de femme dans les rues de Smyrne, ou sur le sable de l'archipel Ionien.

Cette fois, la curiosité se serait élevée jusqu'à la profanation et au sacrilége, si elle ne se fût imposé pour limite la porte funèbre dont la jeune veuve franchit le seuil avec une gracieuse légèreté.

Et l'on disait parmi les groupes de curieux : « Pauvre femme ! pauvre veuve ! Comme elle est touchante dans son malheur ! Quel mari adorable cette inconsolable épouse a perdu ! »

Le monde, ce grand trompé, dit toujours des choses comme celles-là.

Lavinia connaissait très-bien l'itinéraire de la *nécropolis* de Dublin (1); elle suivit l'allée de cyprès et de jeunes sapins aboutissant au tombeau de son mari, et, arrivée sur le terrain familier à son ancienne douleur, elle poussa un cri sourd et recula quelques pas en ouvrant ses plus grands yeux et leur donnant l'éclat de l'émeraude phosphorescente qui luit sur les herbes, dans les nuits du milieu de l'été.

Le tombeau de son mari avait disparu. Cette pierre si simple avec son épitaphe touchante n'était plus là !

Impossible de se tromper sur la place. Tous les marbres qui s'élevaient autour et qui servaient de point de reconnaissance étaient debout. Un seul manquait à ce quartier de la cité des morts.

Les femmes irlandaises ont encore toutes les heureuses superstitions des anciens temps. A défaut des vérités qu'il cherchera toujours, le monde à son berceau avait inventé des erreurs amusantes. Le peuple d'Irlande a conservé ces erreurs : je ne le plains pas ; je nous plains.

La jeune veuve, appuyée contre le bois poli et creux d'un cyprès mort, se rappela soudainement cette promesse terrible que son époux agonisant allait lui arracher ; promesse qu'elle ne formula pas, il est vrai, mais par un motif que le hasard lui envoya comme un secours.

En pareil cas, l'imagination la moins vive est prompte à se créer des fantômes.

(1) J'ai lu ce mot *Nécropolis* sur la porte de beaucoup de cimetières dans le nord de l'Angleterre.

— Il s'est vengé ! se dit Lavinia toute tremblante, il s'est vengé ! il m'a retiré son tombeau... Mon pauvre mari !.. il était si bon quand il vivait !.. il ne m'aurait pas donné une secousse aussi affreuse... Comme les caractères changent avec le temps !.. il a enterré son tombeau !.. il a tort, d'ailleurs... Je n'ai rien promis... je lui ai gardé fidélité deux ans... Mistress Anna Hodges, ma cousine, s'est remariée le treizième mois... et personne ne s'en est formalisé.

Ces paroles descendaient timidement des lèvres de Lavinia sur les hautes herbes, et la jeune femme les prononçait à voix basse, pour ne pas blesser l'oreille d'un invisible auditeur.

Le lieu était désert et assez triste, mais le soleil du matin riait avec tant de gaieté scintillante sur les sépulcres voisins, que Lavinia ne ressentait qu'une terreur douce et fort tolérable. Les tombeaux n'épouvantent guère à dix heures du matin, en été, lorsqu'il ne pleut pas. Si les Grecs ont fait de la mort une chose amusante, c'est qu'ils en parlaient toujours au grand soleil.

Insensiblement Lavinia s'habituait à l'absence du tombeau, et ses yeux parcouraient les diverses épitaphes voisines, lorsqu'un second cri d'effroi sortit de sa poitrine avec un nouvel accès de terreur.

Un souffle humain semblable au susurre du vent dans les feuilles avait murmuré à son oreille d'étranges paroles ; et une branche d'arbre sèche et dépouillée comme le doigt osseux d'un squelette s'était subitement inclinée devant elle et avait indiqué un des marbres. Le tombeau n'était pas absent. Il était là, devant elle, mais étincelant de ce luxe posthume que les morts comme il faut aiment à déployer sur leurs cendres. Le nom de Lavinia y brillait en lettres d'or, et l'épithète *inconsolable* était supprimée, sans doute, pensait la veuve, par la main de l'époux furieux. Aux

quatre angles se tordaient quatre statues, versant des larmes de marbre à travers l'inondation d'une chevelure au désespoir. Quatre épigrammes sculptées contre Lavinia, et toujours, sans doute, par la même main ! Ce luxe de marbre épouvantait encore plus la jeune femme et faisait courir un froid mortel jusque dans la moelle de ses os.

La raison de Lavinia était si violemment troublée, qu'il lui sembla que ce tombeau venait de s'élever en ce moment au-dessus des herbes. — Il n'était pas là, dit-elle, en le désignant du doigt, il n'était pas là quand je suis arrivée !

Un frisson glacial agita tout son corps d'une fièvre convulsive, et elle s'éloigna précipitamment, de peur de voir apparaître le mort à la suite de son tombeau. Le frôlement de sa robe l'épouvantait dans sa fuite, et quand une arête de plante épineuse accrochait un pli de l'étoffe et la faisait grincer, elle se précipitait à genoux sur le gazon, les mains jointes, pour demander grâce à l'ombre invisible qui l'arrêtait. Puis, en reconnaissant l'erreur, elle souriait pour se donner du courage, et versait ensuite quelques larmes pour éteindre ce sourire involontaire et scandaleux.

Enfin elle respira sur le seuil du domaine des vivants. Elle s'enivra de toutes les voluptés de la convalescence, après la maladie de l'effroi. Elle revit les rues animées de foule, les balcons égayés de persiennes, de têtes blondes et de fleurs; les jolis enfants mêlant leurs éclats de rire sur la pelouse des *squares;* les belles dames inclinées sous l'ombrelle, assises avec nonchalance dans leurs équipages lancés au vol sur les pavés. Elle entendit de nouveau sur son passage ce concert harmonieux de paroles flatteuses. En voyant une grande cité vivre ainsi de cette large et bruyante vie, on oublie aisément la mort, même après une visite aux tombeaux. C'est le bon côté des villes;

elles nous etourdissent; elles contrarient nos ennuis; elles nous donnent des distractions folles et salutaires; elles blanchissent nos pensées dans le cerveau. Pourtant Lavinia éprouva encore un saisissement subtil, en passant sur la lisière de Phœnix-Park, devant cette maison dévastée par l'infiltration des eaux, et qui devait être sa maison nuptiale. Si c'était l'ombre en courroux qui l'avait ravagée ainsi, pour la rendre inhabitable! Telle fut la pensée de Lavinia. Heureusement elle fut obligée de traverser un vol de jeunes gens qui exécutaient un joyeux concert de paroles et d'éperons, et elle ne songea plus à la maison dévastée de Phœnix-Park.

Toute trace des émotions de la nécropole avait disparu quand elle arriva dans le quartier opulent qu'elle devait habiter désormais. Le soleil, jouant dans les branches des arbres et les fleurs des parterres, avait même chassé toutes les idées sombres, et le sourire épanouissait son charmant visage lorsqu'elle se trouva au seuil de sa maison.

Elle rentra dans sa charmante propriété de *Saint-Martin square*, où elle fut reçue par son oncle, sa femme de chambre et le fidèle Norris, vieux domestique de son mari, congédié pour cause de pauvreté, au premier mois du veuvage, et rentrant aujourd'hui, avec la richesse, dans cette splendide maison.

XXVI.

LES PRÉPARATIFS.

La nature a des arcanes qui ne seront jamais dévoilés. Des liens secrets et mystérieux nous unissent

parfois à notre insu aux êtres qui paraissent le plus éloignés de nous. Le veuvage de mistress Lavinia touchait à son terme. Un jour encore, et son premier nom disparaissait pour jamais.

A quel degré de tendresse, d'affection ou d'indifférence se trouvait à cette heure Albin de Servian dans la pensée de Lavinia ? C'est ce que l'observateur le plus subtil n'aurait pu préciser. Lavinia elle-même n'aurait pu le dire. Albin n'avait plus reparu, même la nuit, dans la rue, à l'état d'ombre, sous les fenêtres de la veuve : il n'était pas oublié; il était voilé. L'opulence improvisée laisse quelquefois les hommes assez calmes, mais elle enivre les jeunes femmes; car, à leurs yeux, presque toujours, le principe du bonheur est un ruisseau d'or monnayé. Il est possible qu'elles n'aient pas tort. Les femmes ont sans cesse des prévisions maternelles, même à leur insu; et elles songent bien plus que les hommes à l'aisance dorée de leurs enfants, avant le berceau. Chez nous, l'amour de la richesse est un sentiment égoïste; chez les femmes, un sentiment maternel.

Cette cause d'enivrement spontané admise ou exclue, notre jeune et assez légère Lavinia s'élança d'un pied de gazelle sur l'escalier de sa maison, pour l'admirer dans tous ses détails et s'en réjouir devant tous ses miroirs. La chambre nuptiale surtout lui arracha une longue série de cris enfantins. Chaque étoffe, chaque meuble, chaque fantaisie, chaque rien fut honoré d'un regard, d'un sourire, d'un éloge, d'une estimation approximative. Les domestiques et l'oncle suivaient Lavinia et psalmodiaient, après ses monologues de surprise, un chœur de ravissement, comme dans la tragédie grecque. On ouvrit les fenêtres du balcon, et le jardin, orné de son cottage, se révéla aux pieds de la jeune femme avec toute sa parure d'été. En ce moment, le voluptueux démon de midi parlait

cette langue amoureuse formée du murmure des feuilles, du bruit des eaux vives et des chansons des petits oiseaux. Lavinia posa son coude droit sur l'acajou du balcon, et soutenant son menton d'ivoire avec sa main, elle se mit à rêver. Probablement elle avait oublié la scène du tombeau... Bientôt, hélas !..

Au commencement de ce siècle florissait un romancier illustre dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous. Il se nommait Ducray-Duminil, je crois. C'était un écrivain doué de candeur, et de quelques autres vertus non littéraires. Lorsqu'il arrivait au passage le plus effrayant de son histoire, il avait contracté l'habitude de s'écrier, avec un accent inimitable de conviction... *Mais n'anticipons pas sur les événements! des malheurs menacent notre héros, et ils me font trembler moi-même, qui suis son historien!* A l'époque littéraire où ces naïvetés, dignes de l'âge d'or, avaient cent éditions, l'Empereur passait les grandes revues de la garde impériale au Carrousel et gagnait les sanglantes batailles d'Austerlitz et de Wagram.

Mais n'anticipons pas sur les événements ! comme disait ce bon Ducray, qui avait gagné vingt-cinq mille livres de rente avec cette exclamation, et qui a fondé l'hôtel Montesquieu, où il se logeait gratis, comme un orphelin du hameau.

Lavinia, dans sa nouvelle maison, au milieu des premiers enivrements de la richesse, oubliait le monde entier. Sa pensée était toute à ses parures, à son appartement, à ses fleurs.

A l'heure du lunch, Macdougall, que ses préoccupations commerciales ne troublaient qu'à demi, vint faire sa dernière visite de célibataire à mistress Lavinia. Son maintien perdait insensiblement ses anciennes formes respectueuses et montrait une tendance légère vers la familiarité. Cette fois, il aventura ses lèvres sur le front de la jeune femme, dont le

veuvage tombait avec le soleil. On se promenait sur la terrasse, sous un abri de feuilles doublées d'une tente de coutil chinois.

— Enfin! ma chère mistress, disait Macdougall toujours essoufflé, tout est terminé. Mes invitations courent la ville. Nous aurons demain, à notre bal de noces, le beau monde de Dublin. Il y en a beaucoup de ceux de la noblesse qui viendront. C'est promis. Demain, à l'aube, cinquante ouvriers entreront par la petite porte du jardin et changeront cette terrasse en vaste salle de bal. J'ai mille invités. Le *Dublin-Chronicle* annonce notre mariage. On ne parle que de cela. C'est la nouvelle du jour... Je suis envié, ah! comme il n'est pas possible de l'être davantage! Demain, à quatre heures, nous nous rendons, chacun de notre côté, vous avec vos parents, moi avec mes amis, à la maison de l'office matrimonial. Je ferai stationner mon carrosse de Milne chez l'enregistreur du district. A cinq heures, au temple, à six, festin de noces. Cinquante couverts. La musique des dragons de *Cold-Stream* dans le jardin. Des fleurs partout. Des fontaines de rafraîchissements partout. On parlera de notre mariage dans mille ans. Après-demain, nous partons pour mon cottage de *Clinton-Hill*, où nous passons notre premier mois. Cela vaut bien mieux qu'une hôtellerie, comme *Star and Garter*, où les nouveaux mariés de Londres vont savourer leur lune de miel... Que dites-vous de ce plan, ma chère Lavinia?

La jeune veuve avait écouté toutes ces paroles de son futur mari sans donner le moindre signe d'approbation. Il est vrai que Macdougall avait fait cette exposition de ses plans matrimoniaux avec la même volubilité qu'il mettait à débiter à un associé un projet d'affaire commerciale.

Lavinia marchait à côté de son futur époux; elle tenait ses bras croisés négligemment sous le sien, et,

la tête un peu inclinée, elle paraissait examiner avec beaucoup d'attention la pointe de ses pieds au bas de sa robe. La demande de Macdougall lui arracha un sourire tiraillé, avec cette réponse :

— Mais, monsieur Macdougall, votre plan me paraît bon, et je ne puis que l'approuver.

— Maintenant, chère Lavinia, je n'y changerai pas une syllabe. Un plan approuvé par vous est sacré... J'ai choisi mes deux témoins pour la cérémonie... deux vieux amis de collége; je vous les présenterai demain...

— Leurs noms ? demanda Lavinia d'un ton indifférent.

— Messieurs Simpson et Gooday, armateurs à Kingstown. J'avais songé à ce fou d'Albin de Servian; mais il est absorbé par ses propres affaires. Je l'ai vu hier. Il sortait de chez l'enregistreur. Il se marie dans dix-huit jours... Vous vous êtes blessée au pied, Lavinia ? s'écria Macdougall en voyant la jeune femme fléchir sur elle-même, comme si elle eût été prête à tomber; et inclinant son torse pour examiner le terrain : Votre pied a heurté ce caillou... oui... donnez-moi le bras... appuyez-vous sur moi... reposez-vous un instant... là... sur cette banquette... L'autre jour, aussi, je me suis heurté du bout du pied contre une brique... oh ! j'ai failli m'évanouir... Nous avons dans les nerfs de là-bas une sensibilité... Vous vous trouvez mieux, Lavinia ?.. Oui... il n'y a qu'un instant de douleur, mais elle est vive... Cela vous a fait pâlir ; c'est singulier !... Bon ! vous souriez; nous sommes guérie.

Macdougall prit la main de Lavinia et la serra tendrement.

Et il s'assit ensuite familièrement à ses pieds, sur le gazon.

— Cela m'a fait oublier le sujet de notre entretien,

dit-il en regardant la cime des arbres; nous causions de... de... Je l'ai oublié...

— Nous causions de l'hôtellerie de *Star and Garter*, dit Lavinia d'une voix faible, mais qui avait un ton naturel, quoique imposé par la nécessité; je crois que c'est l'enseigne de l'hôtellerie de Richemond, n'est-ce pas?

— Justement, dit Macdougall; c'est une hôtellerie qu'on peut appeler nuptiale... A vrai dire, chère Lavinia, j'aime beaucoup cet usage de notre pays. En France, les nouveaux époux restent en ville, dans leur maison, au sein de leurs familles, et assiégés par les visites de leurs amis... eh bien! c'est gênant... c'est... que vous dirai-je?.. je ne sais pas quoi... vous comprenez... l'usage anglais vaut cent fois mieux. On se marie. On disparaît. En rentrant dans le monde, il semble que le mariage est déjà vieux de dix ans... approuvez-vous notre usage, belle Lavinia?

— Oui, monsieur Macdougall.

— Quel excellent naturel! chère femme! elle approuve tout... Oh! vous me contrarierez bien un peu dans l'avenir... il y a tant de choses où les époux ne sont jamais d'accord... l'éducation des enfants, par exemple... Moi, j'ai un système. Je suis l'ennemi de l'éducation publique... Nos enfants seront élevés chez nous. J'ai déjà deux précepteurs sous la main. Deux savants de Belfast, ville où les savants abondent, comme les mendiants ici. Quant aux filles, je vous les abandonne, Lavinia; vous les élèverez à votre fantaisie... Je me réserve les garçons. A chaque précepteur je donne cent livres d'honoraires, la table et le logement. Maîtres de français, d'italien, de musique et de dessin... eh! que dites-vous de mon système, adorable Lavinia?

— Je l'approuve, monsieur Macdougall... Je ne sais si je me trompe... mais il me semble que, tout à l'heure,

vous avez parlé du mariage de... l'un de vos amis.....

— Oui, Lavinia... oui... c'est juste; vous m'y faites penser... Ce fou d'Albin... il se marie!... Il y a quelques jours le mariage n'avait pas d'ennemi plus acharné que lui. Se transformer en dandy, pour en arriver là!.. Oui, ma chère mistress, j'ai vu Albin chez l'enregistreur; ne voulait-il pas me faire consentir à retarder mon mariage pour le célébrer avec le sien?

— Quelle idée!

— Mais Albin n'a que des idées comme celle-là.

— Vous a-t-il nommé la personne... qu'il?..

— Sa future?.. ah! vraiment, Lavinia, je n'osé vous la nommer.

— Vous la connaissez, monsieur Macdougall?

— Si je la connais! tout le monde la connaît! et elle connaît tout le monde... Vous nommeriez toutes les femmes de Dublin, Lavinia, et vous ne devineriez pas la future comtesse de Servian.

— Voilà qui excite ma curiosité d'une façon singulière, dit Lavinia en jouant avec la frange de son écharpe d'azur; je devine très-difficilement, moi, monsieur Macdougall.

— Il faut venir à votre secours, Lavinia, car vous chercheriez toute votre vie. Albin épouse miss ou mistress Géraldina.

— Demoiselle ou veuve?

— Dieu le sait!

— Que dites-vous là, monsieur Macdougall?

— Écoutez, Lavinia... avez-vous vu jouer *Othello?*

La jeune femme tressaillit et regarda fixement Macdougall, qui, ne comprenant rien à ce regard, répéta sa question.

La seconde fois, Lavinia fit un signe affirmatif.

— Eh bien! poursuivit Macdougall, alors vous connaissez miss ou mistress Géraldina. C'est elle qui joue Desdemona.

Les yeux de Lavinia prirent une nuance qui n'existe pas sur la palette de notre soleil.

— Et qui vous a dit cela ? demanda-t-elle après une pause, qui vous a dit cela, monsieur Macdougall ?

— Lui.

Un monosyllabe est souvent le mot le plus expressif d'une langue. Le futur mari de mistress Lavinia avait dit ce *lui* sans aucune intention, et cependant il frappa la jeune femme et pénétra jusque dans les fibres les plus intimes du cœur. Elle fit subitement connaissance avec une douleur poignante qui la déchira et la força à se recueillir.

XXVII.

DÉPIT.

Une rosée ardente humecta le front de Lavinia, et la pâleur de l'agonie couvrit son visage.

Le futur mari était trop plein de ses propres mérites pour attribuer à sa véritable cause cette faiblesse de la jeune femme.

— Oh ! ne vous effrayez pas, ne vous alarmez pas, poursuivit le candide Macdougall ; je devine vos craintes. Albin est mon ami : il le sera tant qu'il voudra l'être ; mais quant à sa femme, c'est autre chose. Qu'il épouse des comédiennes si bon lui semble ; personne n'a le droit de s'y opposer, à la condition que madame Géraldina de Servian ne mettra jamais le pied chez madame Lavinia Macdougall. Entre hommes, c'est sans conséquence. Nous nous rencontrerons, Albin et moi, dans la rue, à la promenade : adieu, mon cher ; bonjour ; un serrement de main, en courant, et rien de plus. Nos deux femmes ne se

visiteront jamais. Soyez bien tranquille sur ce point, ma chère Lavinia. Vous aurez des amies de votre rang, des amies dignes de vous, et qui ne vous feront jamais rougir, car vous les choisirez avec votre délicatesse et votre raison... Êtes-vous contente de moi, Lavinia ?

— Très-contente, monsieur Macdougall, dit la jeune femme, en reprenant encore un courage très-fugitif.

Macdougall se leva et prit une pose fière. Ses lèvres semblaient répéter les dernières phrases de sa tirade, sans l'émission de la voix.

— Il faut voir des choses bien étranges en ce monde ! dit Lavinia d'un ton philosophique.

— Bien étranges ! bien étranges ! c'est le mot, Lavinia, dit Macdougall en se promenant majestueusement, avec l'idée que la jeune femme l'admirait beaucoup dans cette circonstance. Oui, bien étranges ! vous l'avez dit ! Ces demoiselles ou ces dames de coulisses ont des prétentions de duchesses, à cette heure. Elles veulent toutes s'établir avec des gentilshommes de haut rang. Il faut dire qu'il y a des imbéciles, parmi la noblesse, qui justifient ces prétentions. Albin n'est pas le premier, et ne sera pas le dernier... Au reste, rien ne m'étonne de la part de cet original. Il a joué tous les rôles. Je l'ai connu froid et muet comme la pierre de cette fontaine. Aujourd'hui, il tranche de l'homme charmant : vous ne sauriez croire avec quelle légèreté il m'a annoncé son mariage : — Eh bien ! m'a-t-il dit en se suspendant à mon bras, il y a une épidémie de célibataires à Dublin. Tout le monde se marie pour échapper au fléau. Je suis des vôtres, moi aussi. Une femme m'épouse. Hier, on a enregistré mon écrou au greffe du district. Il faut bien faire, dans sa vie, une sottise, pour ne pas humilier nos voisins. Connaissez-vous la belle dame qui m'aura ? C'est l'artiste à la mode ; c'est la princesse Géraldina ; c'est lady Macbeth ; c'est

Ophélia. Je me marie avec le sérail de Shakespeare. Ma future donne une représentation à bénéfice vendredi prochain; elle gagne ses dernières deux mille livres, à deux livres le billet, et le lendemain elle donne congé à son directeur et au public.

— Oh! je le reconnais bien à ce langage d'étourdi! dit Lavinia; il me semble que je l'entends... quelle folie!.. Laissez-moi rire à mon aise, monsieur Macdougall...

— Eh bien! je ne ris pas, moi, chère Lavinia. Il y a des actions qui excitent la pitié. Je plains de Servian. Cette femme le ruinera, vous verrez.

— Mon Dieu! que m'importe cela! dit la jeune femme avec indifférence. Chacun est libre de se marier comme il lui plaît.

— Comme il lui plaît; c'est juste, Lavinia, vous avez raison. A quoi bon d'ailleurs nous occuper des autres? en ce moment, surtout.

Il croisa ses mains, allongea les bras, pencha sa tête sur l'épaule et mit sur sa ronde et fraîche figure la contraction sentimentale du bonheur.

— Oui, belle Lavinia, poursuivit-il; ma vie, ma véritable vie commence demain. Qu'ai-je fait jusqu'à ce moment? j'ai gagné de l'or, voilà tout. Richesse inutile, si je ne pouvais la déposer à vos pieds. Demain! demain! chère Lavinia!.. Oh! pourquoi demain n'est-il pas aujourd'hui?

— Monsieur Macdougall, dit Lavinia en se levant et ajustant les plis de sa robe, si demain était aujourd'hui vous ne seriez pas prêt. Vous avez encore bien des choses à faire dans ces vingt-quatre heures. Songez que vous avez invité tout Dublin à votre bal, et qu'il faut beaucoup de préparatifs pour recevoir Dublin ici.

— Adorable! adorable! dit Macdougall; il est impossible de me congédier avec plus de grâce. Vous avez et vous aurez éternellement raison. Je veux faire in-

scrire cette maxime dans notre contrat de mariage. Oui, j'ai bien des choses à terminer ; mais, ici, auprès de vous, j'oublie tout, même mon mariage.

— Songez, monsieur Macdougall, que nous aurons, après-demain, beaucoup de temps à vivre ensemble.

— Toute notre vie, ma divine épouse !..

— Vous voyez que ce sera long, monsieur Macdougall.

— Pas aussi long que l'éternité, malheureusement.

— Ah ! vous êtes trop exigeant, monsieur Macdougall ; contentez-vous de la vie. Vous demanderiez mille fois le divorce avant la fin de l'éternité.

— Au nom du ciel, ma belle Lavinia, dites-moi un mot, un seul mot de tendresse.

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui, monsieur Macdougall. Si vous avez vos dernières occupations de célibataire, j'ai les miennes aussi. Il me faut changer quatre fois de robe demain, et je n'ai pas encore fait mon choix ; j'attends mes femmes de toilette. Il me faut un entourage de conseillers, comme au vice-roi. Ah ! je connais le mariage, monsieur Macdougall ! je ne sors pas du couvent.

— Ainsi, ma chère femme, recevez mon dernier adieu de célibataire. Je vous quitte pour ne plus vous quitter... A demain, à quatre heures précises, à l'office du magistrat du district. Quel siècle !

Des larmes, violemment retenues, coulèrent sur les joues de la jeune femme, quand Macdougall fut sorti. — Il m'aimait ; il m'aime encore, ce malheureux Albin ! se dit-elle en couvrant sa figure avec son écharpe ; il se marie par désespoir... c'est sûr... il épouse une femme indigne de lui... c'est une espèce de suicide... Et moi, moi ! je suis obligée de me sacrifier ! Albin s'est sacrifié à son ami... pauvre jeune homme !

Elle essuya ses larmes et entra dans la maison pour songer sérieusement aux préparatifs de ses toilettes de

mariage. Heureux naturel de femme irlandaise, toujours chant l'héroïsme de la résignation!

Elle joua jusqu'à la nuit avec sa corbeille de noces, et à dix heures elle se retira dans sa chambre nuptiale et congédia ses domestiques sur le seuil.

La chambre avait une physionomie joyeuse, et pourtant Lavinia éprouvait, par intervalle, de légers frissons, comme si elle eût habité l'appartement démeublé de quelque vieux château suspect. Elle était effrayée de se trouver seule dans cette chambre qu'elle connaissait à peine depuis le matin. Rien de son ancienne vie ne lui parlait dans ces meubles tout neufs. L'impression toute récente de sa funèbre visite du matin revivait en elle et jetait des idées lugubres dans son esprit, et c'est ainsi qu'elle s'expliquait ses accès intermittents de terreur. La fraîcheur amie lui arrivait des fenêtres ouvertes, mais voilées par les persiennes, et l'invitait à s'approcher du balcon. Une idée subite vint aussi faire diversion aux inquiétudes du moment. Lavinia se persuada qu'Albin de Servian viendrait, une dernière fois, se glisser comme une ombre sur le trottoir de *Saint-Martin square*, et quoique cet homme fût perdu pour elle sans retour, elle aurait été ravie de le voir innocemment une dernière fois.

Les bougies éteintes et la veilleuse de porcelaine allumée, elle se voila des persiennes abattues et plongea ses yeux dans les ténèbres nocturnes, sillonnées de rayons de gaz. Le *square* était désert et triste. Au milieu de la pelouse s'élevait une statue dont la roide immobilité fatiguait le regard. De temps en temps l'ombre mélancolique d'un bourgeois de Dublin s'arrêtait devant une porte, secouait son marteau, faisait aboyer un chien, et le silence, un moment interrompu, reprenait son caractère sinistre. Les clochers catholiques et les clochers protestants se renvoyaient avec monotonie les quarts de toutes les heures, et un chœur

général exécuta bientôt les douze coups de minuit, en les mêlant les uns aux autres dans une psalmodie de voix d'airain.

L'ombre d'Albin de Servian ne parut pas.

Lavinia secoua mélancoliquement la tête et poussa un soupir.

Elle tressaillit; il lui sembla que ce soupir avait trouvé un écho : elle soupira une seconde fois; l'écho resta muet. C'était une erreur : la nuit est la mère des erreurs.

Une pesanteur de cerveau, qui ressemblait au besoin du sommeil, l'attira machinalement vers le lit. Elle venait de fermer ses fenêtres; et trop faible pour se déshabiller, elle se coucha, presque assoupie, après avoir ôté fort peu de chose à sa toilette du jour.

Elle regarda une dernière fois la lumière pâle qui tremblait dans la veilleuse et semblait faire vivre et danser en rond les figures noires peintes sur la porcelaine. Puis Lavinia ferma les yeux.

Elle les rouvrit subitement, et, se levant à demi sur ses mains crispées par la terreur, elle jeta dans la chambre un regard rapide et désolé.

Une voix souterraine et gémissante venait de lui dire à l'oreille son nom :

Lavinia!

XXVIII.

LA NUIT AVANT LA NOCE.

Dans les descriptions que les poëtes nous ont données du palais du Sommeil dans les monts Cimmériens, le vestibule n'a pas été oublié. On trouve d'abord une

avenue semée de pavots, un lac émaillé de fleurs de nénuphar, un escalier de gazon du plus fin velours; puis le vestibule. Dans cette première pièce, on ne dort pas; on se dispose à dormir. Le sommeil arrive par gradations subtiles, et les poëtes ont fait avec intelligence le devis de ses appartements. Dans le vestibule règne une vapeur opiacée qui met une gaze entre le cœur et le cerveau pour intercepter légèrement toute correspondance entre ces deux organes. On ne veille pas, on ne dort pas; on a le sentiment intermédiaire de ces deux fonctions.

Lavinia entrait au vestibule du palais du Sommeil, lorsqu'elle entendit cette voix lente qui prononçait son nom à son oreille.

C'est le moment où il est si facile de se rassurer après un effroi, en se disant, avec un soupire sérieux : J'ai cru entendre quelque bruit; ce n'est rien; je me suis trompé.

La jeune femme était belle à ravir dans la pose que sa terreur lui avait dessinée. Sa tête pâle et charmante, illuminée de ses regards sibyllins, flottait entre deux cascades de cheveux noirs ruisselant jusqu'à ses genoux. Le torse s'appuyait sur les mains largement ouvertes; le reste du corps gardait l'immobilité horizontale, comme s'il eût été paralysé par l'effroi.

Un silence profond régnait dans la chambre et au dehors. A peine si on entendait le bruit sourd des fontaines qui coulaient, pour amuser les étoiles, de l'autre côté de la maison. Ce murmure léger avait un charme ineffable; c'était comme une voix amie qui disait à la jeune femme : Rassure-toi, ton oreille est dupe d'une erreur; c'est ma naïade qui a prononcé ton nom, parce qu'elle est jalouse de ta beauté.

Lavinia se laissa mollement retomber sur l'édredon et ferma de nouveau les yeux pour s'essayer au sommeil.

« Lavinia ! Lavinia ! Lavinia ! »

Oh ! cette fois, le doute était impossible. Ce nom fut prononcé trois fois et avec cette mélodie lamentable que Weber a notée dans l'évocation du *Freyschütz*, sur le clavier des rêves infernaux.

La jeune femme n'eut pas la force d'ouvrir les yeux, de peur de voir, face à face, quelque horrible apparition intolérable au premier regard.

Un soupir funèbre courut dans les rideaux de l'alcôve et la voix dit :

« Lavinia, veuve folle, tu as oublié ta promesse. Tu as vendu la cendre de ton époux, Lavinia, pour un peu d'or ! Le fantôme te poursuivra sur ton lit de noce, coupable Lavinia ! »

La voix était si voisine de Lavinia, que chaque syllabe, lentement prononcée, glissait, avec un souffle, sur son oreille; et il semblait même que la mousseline des rideaux tremblait sous l'aspiration de deux lèvres ouvertes sur le chevet. C'était horrible à entendre. Lavinia sentait jaillir des étincelles aux racines de ses cheveux, et le frisson de la mort agitait ses tempes et glaçait son front.

Le cri de détresse, ce cri déchirant que la femme, comme tous les êtres faibles, tient en réserve pour l'heure des calamités suprêmes, ne put s'échapper de la poitrine de Lavinia. Elle fit des efforts convulsifs, comme dans l'étouffement d'un rêve ; le cri roula dans le larynx, comme s'il eût été arrêté par le lacet de la strangulation.

Alors toutes les horreurs, filles du délire fiévreux, assaillirent l'esprit de Lavinia. Les yeux du corps peuvent se fermer; les yeux de l'imagination restent toujours ouverts. Elle vit le tombeau de son époux, non plus dans l'irradiation joyeuse d'un jour d'été, mais voilé de ténèbres fulgurantes, avec des statues qui sanglotaient sous leur épiderme de marbre et ouvraient

de grands yeux vivants et humides. Un spectre, couvert du suaire des morts, fendait un angle du tombeau, et les ossements de ses doigts, grinçant avec rage sur l'épitaphe, en effaçaient tous les mots menteurs.

Elle ouvrit involontairement les yeux dans une excitation nerveuse, pour ne pas voir les fantômes de son cerveau, et cette fois le cri trouva une issue, et la maison retentit de ce hurlement féminin qui épouvante même les soldats dans les villes prises d'assaut.

Les yeux de Lavinia ne s'étaient ouverts qu'un instant, mais cet instant avait suffi pour lui montrer la plus intolérable apparition. Quand toute la machine nerveuse fonctionne, le regard le plus fugitif a une perception merveilleuse qui embrasse un vaste tableau dans tous ses détails.

La chambre était remplie de cette odeur nauséabonde qui s'exhale d'une veilleuse mal éteinte. Une lueur de carrefour infernal papillonnait sur le mur, sur le lambris, sur les rideaux ; et dans un cadre bien distinct, couleur clair de lune d'automne, se détachait une forme grêle, livide, anguleuse, traînant un suaire terreux et agitant, à l'extrémité de l'os du bras droit, un index menaçant, aigu comme la pointe d'un fuseau.

Lavinia n'avait jamais vu son mari sous cette forme exceptionnelle, pourtant elle n'hésita pas à le reconnaître, comme on admet tout de suite la ressemblance d'un portrait mal réussi, lorsqu'on arrive devant lui avec une prévention favorable. La jeune veuve eut à peine la force de penser confusément ces trois mots, oui, c'est lui !.. ensuite elle ne pensa plus.

Après une mort violente, arrivée avant l'heure, l'âme doit s'échapper avec plus de lenteur et comme à regret, parce que son moment d'évasion n'était pas venu ; alors il se passe d'étranges choses dans les régions infinies de l'étroit cerveau : c'est la quintessence du rêve ; c'est une vision d'étincelles, de flammes

rouges, de tourbillons de têtes livides, d'oiseaux sans nom, de crevasses noires, d'eaux souterraines, de montagnes à pic. C'est un concert lointain de cris d'orfraie, de roues d'écluse, d'herbes dolentes, de brises sinistres, d'hymnes funèbres, de glas de cloches, de herses de fossoyeurs. C'est un sixième sens, donné à l'âme dans ces circonstances fatales, et dont l'âme ne jouit qu'un instant.

C'est la seule comparaison qui puisse donner une idée raisonnable de la situation morale de Lavinia, dans cette affreuse crise. Elle n'était pas évanouie, elle n'était pas morte, elle ne dormait pas, elle ne vivait pas. Les hommes qui ont la folie d'être sensés ne comprennent pas ces mystères. Plaignons les victimes du bon sens, ce régime froid qui ne donne d'autre bonheur que l'absence du malheur!

Tout état violent dure peu, surtout dans les organisations vigoureuses, dont les nerfs ont la flexibilité du jonc vert. Quand notre jeune veuve rentra dans la jouissance de ses facultés normales, quatre heures du matin sonnaient aux clochers de la ville, et l'oncle Goldrige était assis à côté du lit, dans une attitude d'observation mélancolique.

Lavinia tressaillit, en ouvrant les yeux; mais reconnaissant le vieux Goldrige, elle éprouva un sentiment de plaisir ineffable.

— Ah! c'est vous, mon oncle! dit-elle, en lui tendant la main, y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Depuis quelques heures, ma chère nièce, dit le vieillard, assez embarrassé de sa réponse; je me suis dit: Lavinia est peureuse dans les maisons nouvelles, je veux veiller auprès de son lit...

— Et par où êtes-vous entré, mon oncle?

— Par la porte... elle était ouverte.

— Et qui vous a dit que j'avais peur?

— Ma chambre est à côté de la tienne, Lavinia. Les

vieillards dorment peu, ou d'un sommeil léger; j'ai entendu tes cris... poussés dans un rêve, sans doute, et je suis venu.

— Merci, merci, mon oncle... Oui, c'est juste... j'ai eu peur... Ah ! quelle leçon pour les veuves !.. La nuit sera-t-elle encore longue ?

— Regarde, Lavinia, voilà les premiers rayons du jour sur tes persiennes.

— Ouvrez, ouvrez, mon oncle ! ouvrez mes fenêtres... Faites entrer la lumière et la vie... Est-ce vous qui avez allumé ces bougies, mon oncle ?

— Oui, Lavinia. Ta veilleuse était éteinte quand je suis entré ici.

— C'est juste !.. elle était éteinte, dit la jeune femme, en fixant sur le mur des yeux hagards et caressant avec sa main son front, comme pour y rassembler exactement tous ses souvenirs.

— Demain, tu auras un compagnon, Lavinia, dit l'oncle avec un ton facétieux, tu auras un mari jeune, un montagnard écossais qui n'a pas peur, lui, et qui te donnera son courage... Cela prouve que le métier d'une femme, et surtout d'une veuve, est de se marier.

— C'est votre avis, mon oncle ?

— Mais, c'est l'avis de tout le monde.

— Eh bien ! mon oncle, ce n'est pas le mien.

— Alors, tu te maries contre ton avis, Lavinia ?

— Mon oncle, dit la jeune femme, à demi levée, mon oncle, je suis veuve, et je reste veuve.

— Jusqu'à six heures du soir ?

— Jusqu'à ma mort.

— Lavinia, dit l'oncle avec un éclat de rire, ma chère nièce, tu dors encore ; ouvre donc tes yeux ; tu continues un rêve.

— Ah ! vous croyez cela, mon cher oncle ! Eh bien ! vous verrez la suite, et vous ne le croirez plus.

— Elle dort! elle dort! les yeux ouverts, comme une somnambule.

— Voyez si je dors, mon oncle... Cette fleur que je touche sur mon rideau est une rose blanche, et sa voisine une azaléa.

— C'est vrai, ma nièce.

— Eh bien! il est aussi vrai que je ne me marie pas.

— Tu poursuis la plaisanterie?

— Rien de plus sérieux, mon oncle... laissez-moi seule quelques instants, quand le soleil sera levé. Allez faire vos préparatifs de départ, et je ferai les miens.

— De départ?

— Oui, mon oncle, de départ. Je m'explique clairement, quoique ma tête soit pleine de confusion.

— Et où vas-tu, chère nièce?

— Je vais chez vous, mon oncle.

— Seule?

— Non; avec vous et avec mes domestiques.

— Eh! que dira M. Macdougall?

— Il dira ce qu'il voudra. Cela m'est bien égal.

En ce moment, le soleil, ce brillant destructeur de fantômes, illumina les vitres et fit rayonner le sourire sur le visage de Lavinia.

— Mon oncle, dit la jeune veuve d'un ton résolu, en traversant le corridor, dites à ma femme de chambre de venir m'habiller tout de suite. Dans un quart d'heure vous serez prêt, n'est-ce pas? je compte sur vous.

L'oncle fit une pantomime qui signifiait, je ne comprends rien à tout ceci, mais je vais obéir aveuglément.

— Allez! allez! mon cher oncle, dit Lavinia, en relevant mollement sa main au bout de son bras droit, tendu vers la porte, faites ce que j'ordonne; et quand nous serons chez vous, loin de tout danger, je vous instruirai, je vous parlerai.

L'oncle Goldrige était trop habitué à satisfaire les

oindres caprices de mistress Lavinia pour lui tenir
te en cette occasion. Il obéit machinalement, et bientôt
a femme de chambre se trouva auprès du lit de la
eune veuve.

La toilette du matin ne fut pas longue, car une demi-
heure après cet entretien, Lavinia, sa femme de
chambre, son vieux domestique et son oncle, entraient
dans la maison de *Sea-Road*, où M. Goldrige connut
bientôt, dans un tête-à-tête, les secrets de la dernière
nuit.

Le vieillard était un Irlandais de la vieille roche.
Sous ses cheveux blancs, il avait conservé toutes les
anciennes croyances de sa jeunesse. C'est dire qu'il ne
douta point un instant des visions de sa nièce et que
dès lors il approuva sa conduite.

Cependant, une heure à peine après ce départ pré-
cipité, les ouvriers, conduits par l'intendant de Mar-
dougall, entraient dans le jardin de la maison nuptiale,
à Saint-Martin square, et envahissaient la terrasse pour
la changer en vaste salle de bal. Ce travail s'accom-
plissait avec des précautions minutieuses, pour ne pas
troubler le sommeil de Lavinia.

La maison était déjà déserte. Lavinia dormait tran-
quillement, dans la chambre de son oncle, à l'autre
extrémité de Dublin ; et ce bienheureux repos, sa-
vouré cette fois sans remords et sans crainte, dans le
calme des heures matinales, était le baume qui sou-
lageait les nerfs et le sang, après les tortures de la nuit.

La salle de bal s'élevait comme par enchantement.
Ses quatre faces, par imitation de l'architecture de *gram-
mar-school* à Birmingham, étaient du style gothique,
et couvraient de larges rosaces avec les écussons de
tous les comtés. Les étoffes de Perse, de Chine, du
Bengale et de Dublin se croisaient partout, avec des
nuances infinies, comme les brillants nuages que le
soleil couchant éclaire à l'horizon du Coromandel. Les

fleurs des tropiques se courbaient en arcades à toutes les issues; les girandoles d'argent se tordaient à tous les angles, pour faire jaillir des gerbes mobiles de gaz et rallumer le jour, à l'approche de la nuit.

Les passants, toujours curieux, franchissaient le seuil de la porte du jardin et suivaient les travaux avec une curiosité acharnée. Beaucoup d'invités entraient aussi pour donner quelques détails précoces à leurs familles et marquer de l'œil les meilleures places du bal. Toutes les bouches disaient : Ah! ce sera une fête superbe! ce sera bien beau!

L'intendant de Macdougall envoyait à chaque instant des émissaires à son maître pour l'instruire des progrès de la salle de bal. Macdougall avait à cette heure complétement oublié ses derniers ennuis commerciaux et ses procès avec les douaniers de Kingstown. Il sillonnait en voiture toutes les rues de Dublin : il se multipliait à l'infini; il célébrait son bonheur à toutes les oreilles; il était roi d'Irlande; il touchait encore la terre du bout de son pied, par vieille habitude, mais il habitait le ciel.

Dublin, de son côté, bouillonnait d'agitation. La félicité d'un seul homme paraissait partagée par toute la ville. Il semblait que chaque famille de cette grande cité avait reçu sa lettre d'invitation à la fête. La Bourse faisait relâche. On voyait se pencher d'inquiétude, à tous les balcons, de jeunes femmes qui attendaient un coiffeur, une lingère, une modiste en retard. Les jeunes gens du commerce fermaient leurs comptoirs et couraient dans *Sakeville-Street* pour lancer à la poste les dernières lettres d'une correspondance abrégée, et faire leur toilette de bal en pleine liberté. Ceux qui ne se laissaient point aller à cette fièvre ou qui, moins heureux, n'étaient pas conviés à cette fête, se formaient en groupes de tous côtés et célébraient sans jalousie le bonheur de Macdougall.

A l'heure convenue, le plus beau carrosse sorti des ateliers de Milne, à Edgard-Road, s'arrêta devant l'office matrimonial du district de l'époux du jour. Macdougall, suivi de ses témoins, de ses parents, de ses amis, descendit sur le trottoir, d'un pas triomphant, et monta lestement l'escalier du bonheur légal.

XXIX.

TRAHISON

— Le premier au rendez-vous! dit-il en entrant à l'office; c'est dans l'ordre : en pareil cas, le devoir de l'homme est de montrer de l'empressement; celui de la femme est de le dissimuler.

Le magistrat civil approuva cette sentence par un signe de tête.

On s'assit et on attendit M. Goldrige et mistress Lavinia.

On attendit longtemps.

Les yeux consultaient fréquemment la pendule de la salle, et des symptômes d'inquiétude se manifestaient sourdement.

Macdougall se levait souvent, prenait une pose devant un miroir, marchait vers la porte, écoutait les bruits de l'escalier; puis, s'asseyant encore, il disait en appuyant ses bras comme deux anses sur ses genoux : — Ce n'est pas étonnant! ce n'est pas étonnant! une toilette de mariée est une affaire d'État.

Le magistrat civil lisait les annonces d'un journal et, par intervalles, il murmurait entre lèvres et dents des phrases dont le ton paraissait brusque. Le futur époux répondait par un sourire mêlé de consternation.

Une heure s'était écoulée; et la future épouse n'arrivait pas.

Le magistrat déposa le journal sur son bureau et dit :

— Mais cependant il faut prendre un parti, messieurs.

— Certainement, dit Macdougall, il faut prendre un parti... Je cours moi-même au-devant de mistress Lavinia. Je ne demande que cinq minutes à monsieur l'officier civil.

L'officier civil s'inclina et dit d'un air maussade :

— Nous attendrons cinq minutes.

Macdougall partit comme un cerf relancé. Il arriva en quatre élans de ses chevaux à Saint-Martin square, et sa main ébranla la porte de la maison de Lavinia sous une volée de coups de marteau.

Il n'y eut d'autre réponse que cet écho bourgeois et railleur qui vient s'établir dans les maisons dès qu'elles sont abandonnées. Macdougall regarda les fenêtres; elles étaient presque toutes ouvertes, et les rideaux jouaient au vent et s'enflaient en dehors; mais aucune tête humaine ne paraissait aux balcons.

Macdougall doubla l'île du *square* et vint attaquer les mystères de la maison du côté du jardin. Là, un tableau tout différent s'offrit à ses yeux. On aurait dit que la fête était commencée. Les musiciens préludaient sur une estrade. Les lampistes essayaient l'illumination. Les tapissiers agrafaient les étoffes. Les charpentiers donnaient leurs derniers coups de marteau. Une foule immense circulait partout; et, au milieu d'un groupe d'ouvriers, on distinguait, à son élégance incomparable, Albin de Servian qui donnait des conseils ou des ordres avec l'autorité d'un maître de maison.

Albin, apercevant Macdougall, lui fit signe d'approcher, et dit du haut d'un vase de Japon où il était perché :

— Ah ! voilà Macdougall qui arrive à propos ! Écoutez, Macdougall. Nous sommes en discussion, votre intendant et moi. Je soutiens que l'orchestre doit être placé dans la salle de bal, parce que les danseurs aiment à voir les musiciens. Votre intendant n'est pas de cet avis. Il a fait élever une estrade pour l'orchestre là où vous la voyez. De sorte que cette lourde tenture masquera les musiciens et, de plus, elle amortira le son des instruments. Alors, congédiez l'orchestre et dansez au hasard, ce sera plus logique. Qu'en pensez-vous, Macdougall ?

Macdougall, à son tour, fit signe à de Servian d'approcher.

Albin descendit de son éminence de porcelaine et marcha vers Macdougall en disant :

— Voilà, je crois, la cinquième discussion que jai avec votre intendant... Écoutez, Macdougall...

— Oh ! il s'agit bien de cela maintenant ! dit le futur époux en interrompant Albin. Y a-t-il longtemps que vous êtes ici, dans le jardin ?

— Mais, oui, assez longtemps.. Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Pour rien, Albin... Avez-vous vu sortir quelqu'un de la maison ?

— Personne... Vous paraissez bien ému, Macdougall ?

— En effet, je suis très-ému.

— Ce n'est pas ma discussion avec votre intendant qui...

— Bah ! je me moque bien de cette discussion, Albin ! Venez, Albin ; retirons-nous un peu plus à l'écart ; tous les yeux sont sur nous...

— Je crois bien, Macdougall ! vous êtes le héros du jour. Dublin ne s'entretient que de votre bonheur. J'entends, moi, tout ce qui se dit çà et là, et je vous affirme que la ville parle de vous sans aucun propos de jalousie. On ne recueille partout que des mots obligeants.

— Albin, dit Macdougall avec une voix rauque, que m'importe tout cela ! Vous ne savez rien : il se passe en ce moment quelque chose d'extraordinaire... Suivez-moi, sortons du jardin.

— Vous m'effrayez, Macdougall !

— Suivez-moi, vous dis-je, Albin..... ici, nous ne pouvons causer...

Albin croisa les bras, se recueillit et écouta convulsivement le court et mystérieux récit de Macdougall.

— Eh bien ! que pensez-vous de cela ? dit Macdougall en finissant.

— Je pense... je pense... dit Albin les yeux sur la terre, je pense qu'il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire dont vous seul pouvez avoir le secret... Mistress Lavinia vous a-t-elle habitué à ses caprices ?

— Jamais, Albin, Lavinia n'a eu de caprices avec moi.

— Alors, que voulez-vous que je vous dise ? C'est peut-être une diablerie de femme.

— De quelle femme, Albin ?

— Je n'en sais rien, Macdougall ; je ne suis pas dans vos secrets, moi... Aujourd'hui, ne m'est-il pas arrivé, à moi, quelque chose de ce genre !.. Ceci est une intime confidence, Macdougall...

— Oh ! vous savez combien je suis discret, Albin... Vous pouvez parler sans crainte.

— Oui, Macdougall... d'ailleurs, je ne cite pas de noms propres... en deux mots, car le temps presse... j'ai une intrigue en ville...

— Vous m'avez conté cela... miss Géraldina... celle que...

— Non, une autre... c'est une dame... une dame de la société... à peu près veuve... son mari est à Macao. Ce matin, je vais lui présenter mes hommages ; elle me ferme sa porte à bout portant. Une ligne de plus, elle me fendait le front... les femmes sont atroces dans ces

moments-là... vous comprenez ma surprise. Au premier quart d'heure... cette conduite me paraissait inexplicable... plus tard, je l'ai expliquée très-bien. Il y avait une autre femme là-dessous... une femme déguisée en anonyme. Ma future épouse, miss Géraldina, jalouse comme une panthère en robe de soie, m'avait perdu aux yeux de cette dame...

— Et comment, Albin?

— Par un moyen bien simple, Macdougall. Géraldina avait envoyé sous pli un billet fort tendre, écrit de ma main, avec la date du jour, et commençant ainsi : *Ma chère Géraldina...*

— Quel démon de femme!

— Oh! les femmes passent de l'ange au démon et du démon à l'ange avec une merveilleuse facilité. Voilà pourquoi nous les adorons.

— Albin... je réfléchis... oui... ma tête brûle... c'est cela... vous me donnez une idée... on m'a trahi!

— Ah! voilà bien votre caractère, Macdougall! vous accusez avant les preuves. Examinez la chose avec lenteur...

— Avec lenteur, dites-vous?.. oui, comme si j'en avais le loisir!.. On m'attend à l'office des mariages, Albin.

— Eh bien! laissez attendre! Les marieurs sont payés pour cela.

— Oui, oui, Albin! la chose est sûre : *je suis* trahi!.. trahi!

— Bon! voilà déjà des convives qui arrivent à votre dîner! Regardez, Macdougall... sont-ils pressés ceux-là!..

— Trahi par cette infâme!..

— Là, je vous arrête, Macdougall! Je connais le caractère de mistress Lavinia. Vous l'accusez injustement, mistress Lavinia ne vous a pas trahi.

— Eh! je ne parle pas de Lavinia, mon cher Albin!

— Alors, c'est différent; s'il y en a d'autres, je ne réponds pas des inconnues.

— Mon Dieu ! quand on arrive d'Amérique; quand on est à la veille de se marier éternellement; quand on est trois fois millionnaire, on peut faire une sottise... Il faut bien se donner quelques agréments aux derniers jours de son célibat.

— Énigme ! énigme ! Macdougall !

— Hélas ! elle est claire pour moi, cher Albin !.. Mon Dieu ! je ne pense plus..... je sens que la raison s'échappe de mon cerveau..... Aidez-moi, mon ami...

— Regardez, Macdougall, voilà de nouveaux convives qui vous arrivent... tout votre monde entrera par la porte du jardin.

— Albin ! Albin ! c'est miss Cora qui m'a trahi ! Je vous dis que c'est miss Cora...

— Miss Cora du Théâtre-Royal ?

— Elle-même !

— Miss Cora était donc en coquetterie avec vous, Macdougall ?

— Miss Cora m'a poursuivi, depuis mon retour, avec un acharnement impitoyable.

— Heureux mortel !

— Oui, Albin, en toute autre occasion, heureux mortel... mais comprenez-vous ma faiblesse... chaque jour, je rendais une visite à miss Cora...

— Je ne vois pas de mal à cela; vous n'êtes pas marié. Demain, vous seriez criminel.

— Ah ! mon cher Albin... l'homme est faible comme un enfant !

— C'est une vieille maxime, Macdougall.

— Albin, vous avez votre sang-froid, vous ; ne m'abandonnez pas ; venez avec moi au district... Je vous ai négligé ces jours derniers. C'est un tort d'ami. Ne me gardez pas rancune. Cette miss Cora me désolait,

m'arrachait la raison du cerveau. J'ai négligé tous mes amis pour elle... l'infâme!

Macdougall serra les mains d'Albin, fit avancer la voiture, en disant :

— Mon cher ami, accompagnez-moi aux bureaux de l'état civil. Allons voir quel dénoûment la fatalité doit donner à mon histoire. J'ai fait à cette femme une promesse que je ne pouvais pas tenir... J'ai eu cette faiblesse coupable et elle se venge; mon ami, ne m'abandonnez pas!..

— Allons! dit Albin.

En mettant le pied sur l'escalier, Macdougall tomba dans les bras d'un parent qui descendait les marches par enjambées de quatre, et lui criait :

— Elle est arrivée! elle est arrivée! on n'attend plus que vous, Macdougall!

Macdougall répondit par un cri de joie, et Albin lui témoigna la sienne par d'énergiques serrements de main.

— Vous vous êtes croisés en route, dit Albin.

— Nous nous sommes croisés, dit Macdougall, plus essoufflé que de coutume.

— Arrivez donc, monsieur, arrivez donc! dit l'officier marieur avec un accent de colère concentrée par la gravité de sa profession.

Macdougall prodigua les saluts et s'inclina respectueusement devant la jeune mariée, assise au milieu de ses parents. Macdougall avait l'esprit trop bouleversé pour remarquer qu'il n'en connaissait aucun.

Selon l'usage des familles protestantes, la mariée avait le visage voilé. Sa tête, pudiquement inclinée sur le sein, fit un mouvement imperceptible pour saluer le futur époux.

Les parents de la mariée étaient graves comme des statues en prières.

— Nous allons commencer la cérémonie, dit l'officier; parents et témoins, approchez-vous.

La mariée se leva lestement, et dit à voix basse quelques paroles à l'oreille de l'officier civil, qui fit un geste de dépit, et s'écria :

— Mon Dieu ! quel mariage ! cela ne finira donc jamais !

Et il ouvrit un cabinet voisin, en disant :

— Monsieur Macdougall, avant la cérémonie, madame me demande la permission de vous communiquer quelque chose d'important et de secret en particulier. Entrez ici, tous deux... Eh ! nous n'en finirons pas aujourd'hui ! ajouta le magistrat en frappant la table avec son poing.

Macdougall suivit la mariée dans le cabinet, dont la porte fut fermée avec précipitation par une main habituée à fermer des portes.

La mariée saisit un bras de Macdougall, et, relevant son voile opaque, elle dit d'un ton de cinquième acte de drame :

— Ce n'est pas l'autre. C'est moi !

Macdougall poussa un cri intérieur, un cri de rêve, et se laissa tomber sur un fauteuil.

C'était miss Cora, l'actrice du Théâtre-Royal.

L'actrice allongea le pied droit, cambra son torse, pencha sa tête sur l'épaule gauche, croisa les bras sous le sein, et, prenant le ton de la raillerie la mieux distillée :

— Ah ! monsieur le contrebandier, dit-elle, c'est ainsi que vous fraudez la douane du Théâtre-Royal ! aujourd'hui, vous n'en serez pas quitte à bon marché, foi de Cora !

— Madame, dit Macdougall avec des gestes suppliants, au nom du ciel, ne me perdez pas !

— Eh ! je veux vous perdre, moi ! Cela m'amuse. Les hommes sont singuliers ! ils croient avoir le privilége exclusif de faire du mal au sexe voisin ! ils jouent à la femme ! jeu comme un autre !.. On ne joue

pas la comédie hors du théâtre, monsieur ! entendez-vous ? les affaires du monde sont sérieuses, monsieur ; je vous l'apprendrai...

— Madame, laissez-moi sortir... il le faut ! qu'exigez-vous pour ma rançon ?

— Oh ! l'argent ! toujours l'argent ! je n'exige rien, monsieur, rien ; j'exige une chose légitime...

Le doigt osseux et irrité du magistrat retentit sur la porte du cabinet, avec cette phrase :

— Est-ce un jeu, monsieur Macdougall ? Se moque-t-on de moi ? Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

— Mêlez-vous de vos affaires ! s'écria l'actrice d'une voix de soprano aigu, et laissez-nous tranquilles !

La voix d'Albin s'infiltra dans la serrure et dit :

— Mon cher Macdougall, terminez vite ce colloque ; on vient de nous annoncer que les convives du festin de noces sont tous réunis dans votre jardin.

Macdougall frappa son front et poussa un soupir déchirant.

— Macdougall, dit l'actrice, n'allez pas vous évanouir ; cela ne vous réussirait pas. Quand deux douaniers de Kingstown vous ont pris en flagrant délit de contrebande, vous ne vous êtes pas évanoui ; vous avez acheté un douanier.

— Qui vous a dit cela, madame ?

— Le douanier qui n'a pas été acheté... Il est là, dans la salle de l'office, avec sa dénonciation au criminel... Je vous connais depuis longtemps et j'ai su prendre toutes mes précautions. Avec vous ce n'est jamais de trop... Monsieur Macdougall, vous oubliez toujours quelque chose ; c'est un grand défaut.

Au comble de l'anxiété et dans une situation si inattendue, Macdougall cherchait à reprendre ses idées. Mais toute réflexion lui faisait défaut. Miss Cora triomphante regardait cet audacieux commerçant qui,

la tête dans ses mains, lui demandait grâce. Mais l'actrice avait posé son ultimatum.

Les deux poings du magistrat civil ébranlèrent la porte, et sa voix retentit dans un tourbillon de colère formidable.

La porte s'ouvrit, et la tête pudiquement voilée de la mariée parut, en jetant ces mots à la figure du magistrat :

— Monsieur, si cela vous ennuie, partez !

La porte se referma vivement.

Le magistrat se couvrit en signe de détresse, et il allait s'élancer sur l'escalier, lorsqu'Albin de Servian le retint, en disant avec une voix pleine d'une mélodie irrésistible :

— Monsieur, attendez encore un instant, au nom du ciel ! excusez la vivacité d'une jeune femme sans expérience. Soyez impassible comme la loi.

Le magistrat balbutia quelques paroles et s'assit.

Les parents de Macdougall, arrivés d'Écosse avec leur naïveté montagnarde, étaient plongés dans la consternation. Ils ne savaient à quoi attribuer ce contre-temps subit et les paroles de la jeune femme les avaient navrés. Albin de Servian leur prodiguait des paroles empreintes d'une ineffable douceur, et ces braves gens disaient :

— Si ce jeune homme n'avait pas arrangé l'affaire, nous allions tous coucher en prison.

Heureusement, dans ce désordre général, Albin de Servian ne perdait pas un instant de vue le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Près de toucher au port, il ne voulait pas que son navire échouât misérablement. Avec ce dandysme suprême qu'il avait pris dans l'héritage paternel, le jeune homme voyait toutes les fautes commises et les réparait avec une grâce charmante et à la satisfaction de tous.

Voyant que l'officier public, dont le ressentiment

bouillonnait encore, recommençait à s'impatienter, Albin se pencha sur la table matrimoniale et se mit à causer avec le magistrat.

XXX.

BAL ET FESTIN DE NOCES.

Si j'étais un des lecteurs de cette histoire, je désirerais savoir ce qui se passe, au même moment, dans le jardin de *Saint-Martin square* et dans la maison de l'oncle de mistress Lavinia. Il faut satisfaire ma double curiosité.

Quarante convives des deux sexes, enrichis de toilettes nuptiales, attendaient dans le jardin de *Saint-Martin square* une foule de choses en retard qui n'arrivaient pas. On consultait beaucoup de montres; et les yeux inquiets qui venaient d'interroger les cadrans remontaient vers le ciel, pour suivre, sur les franges des nuages d'été, le dernier sourire du soleil. Plus d'une heure s'était écoulée depuis qu'on attendait ainsi.

Le festin de noces, préparé par les soins du célèbre Land-lord *Grummes-Hôtel*, s'offrait à l'appétit furieux des convives, sous les arbres d'un quinconce. Le potage de tortue, incendiaire liquide et volcan en miniature, fumait au centre de la table, dans un cratère de vermeil, et répandait au loin les parfums épicés de Manille, de Java, de Ceylan. Et tout autour sur la table s'étalait tout ce qui peut exciter l'appétit des convives de distinction. On allumait déjà les lanternes chinoises, ornées des initiales unies L. M., Lavinia,

Macdougall. Les curieux se promettaient un effet superbe de cette illumination.

Tout était prêt pour la noce; il ne manquait à la fête que les époux.

La maison de Goldrige est à l'extrémité méridionale de Dublin; à deux milles environ du jardin où s'étalait le festin de noces, Lavinia venait de savourer ce sommeil réparateur qui suit les crises nerveuses et les guérit. Elle se levait radieuse au soleil couchant, et se faisait ouvrir la porte du jardin, pour s'enivrer de ces voluptés aériennes qui descendent du ciel aux heures tranquilles du soir.

La beauté de Lavinia n'avait gardé des terreurs de la nuit qu'une pâleur morbide qui s'harmoniait à ravir avec l'ébène fluide de la chevelure et la limpidité éblouissante du regard.

Le jardin avait tous les secrets intimes qui charment les ennuis. Son gazon caressait les pieds avec cette élasticité de velours qui excite aux longues promenades; ses arbres chantaient à toutes les branches avec la voix des oiseaux; ses fontaines croisaient leurs mélodies sur la mousse et la pierre; ses immenses corbeilles offraient aux yeux, avec mille nuances, toutes ces familles odorantes aimées d'Alphonse Karr, le poëte des femmes et des fleurs.

Quand les ennuis, les chagrins, les douleurs morales ont perdu le cadre de localité qui les vit naître, ils s'évanouissent insensiblement. Si le cœur souffre, l'œil rend complices de cette souffrance tous les accessoires voisins. Il faut dépayser le mal pour arriver à la guérison, qui souvent n'est que l'oubli. En voyant d'autres arbres, d'autres fleurs, d'autres pierres, d'autres horizons, la sérénité revient à l'âme. Il semble que cette nouvelle nature, innocente de votre malheur passé, promet à votre avenir l'inaltérable complaisance de ses soins maternels.

Au reste, ceci n'est pas une vérité absolue; certaines organisations d'élite peuvent seules en faire leur profit, à l'exemple de Lavinia.

Notre belle veuve avait laissé les fiévreuses alarmes de la dernière nuit dans le sommeil de ce jour. Elle se promenait dans le jardin avec la joyeuse insouciance d'un enfant, et communiquait sa gaieté à l'oncle Goldrige, dont l'obligeance ne s'était pas démentie un instant. Surtout, Lavinia s'estimait heureuse d'avoir pris une énergique résolution, qui assurait à jamais la tranquillité de ses jours et de ses nuits.

Certes, il est doux d'être de moitié dans les millions d'un mari; il est doux d'être femme et d'être riche; d'échanger de viles pièces d'or sans valeur contre les adorables caprices des diamants, des dentelles, des fleurs, des étoffes, contre toutes les fantaisies qui complètent la femme et lui donnent une auréole de rayons; mais ce bonheur est à répudier bien vite, s'il faut l'acheter par des terreurs nocturnes, même au-dessus du courage viril; s'il faut jouir du triomphe de sa divinité humaine, à condition de voir surgir, dans son alcôve, au coup de minuit, la hideuse forme d'un mari vengeur, squelette anguleux, voilé d'un suaire, et traînant avec lui la poussière grasse des tombeaux. Pour se délivrer de cet effroi chronique, une veuve irlandaise refuserait d'épouser le Pérou incarné en mari.

Aussi Lavinia venait de faire joyeusement le sacrifice de ses millions. La riche Macdougall était oublié, et elle cueillait avec délices toutes les joies répandues dans l'air aux premières heures calmes du soir.

Cependant elle venait de céder à une exigeance de curiosité maligne que les femmes, et même les hommes, comprendront en l'excusant. Son vieux domestique, inconnu dans le quartier de *Saint-Martin*

square, avait été dépêché, muni d'instructions minutieuses, pour explorer le voisinage de la maison de noces et recueillir tout ce qu'il verrait nécessairement de curieux, afin de le rapporter à sa maîtresse. L'oncle et la nièce riaient beaucoup de cette idée, en attendant le retour de l'envoyé. Ils se réjouissaient surtout de la triste figure qu'avait dû faire Macdougall en trouvant sa future épouse infidèle au rendez-vous du mariage. Ajoutons, pour l'excuser, dans le cas où le lecteur l'aurait oublié, que Lavinia n'aimait pas Macdougall et qu'elle n'avait consenti à l'épouser que par pure convenance.

— Nous sommes en sûreté ici, disait Lavinia. Personne ne connaît l'asile où je me suis réfugiée ; personne n'a le droit d'entrer dans la maison de mon oncle. La loi anglaise me protége. Je ne crains rien. Je laisse passer les événements. D'ailleurs, la retraite me plaît. J'aime le monde par fantaisie. Avec vous, mon oncle, avec ce joli jardin, avec cette société d'arbres et de fleurs, je vivrai heureuse, et je ne regretterai rien. Mes nuits seront tranquilles ; mes jours seront sereins. Quant à l'avenir, il sera ce qu'il voudra : nul ne peut le gouverner.

— Pourtant, ma nièce, disait Goldrige, tu t'intéresses encore un peu au monde ; tu envoies un domestique aux renseignements. Tes goûts pour la retraite ne me paraissent pas encore bien établis.

— Oh ! mon oncle, ceci est un enfantillage innocent ! je veux connaître le dénoûment de cette journée. Il y a un festin de noces et un bal commandés. Je ris comme une folle en songeant à ces malheureux invités qui ne souperont pas et ne danseront pas. Je crois que cela n'est jamais arrivé à Dublin ; qu'en dites-vous, mon oncle ?

— Tout est arrivé, ma chère nièce ; cependant, j'avoue que le cas est rare.

— Eh bien ! quand le temps sera venu de parler, je parlerai. Je conterai mon histoire. Je la ferai insérer dans le *Dublin-Chronicle*. Il faut donner une bonne leçon aux veuves. Il faut les prémunir contre les secrètes apparitions des nuits. Oui, maintenant, je reviens à mon ancienne opinion : une femme honnête ne doit se marier qu'une seule fois. Quelle horreur de faire métier de mariage toute la vie !

— Ma nièce, tu t'aperçois que la nuit tombe, dit l'oncle en souriant avec malice; tu as peur.

— Vous êtes méchant, mon oncle... Eh bien ! vous verrez si je change d'avis là-dessus. Je vous redirai la même chose demain au grand soleil..... Mais vous ne croyez donc pas à la vertu d'une femme, mon oncle ?

— Je crois à la vertu de toutes les femmes, ma nièce; mais je crois aussi que la vertu n'empêche pas une honnête femme de se remarier.

— Et ensuite vous voyez ce qui arrive.

— Et qu'arrive-t-il, ma nièce ?

— Ah ! ce cher oncle, il me demande ce qui arrive !

— Lavinia, je suis Irlandais, mais je ne crois pas aux fantômes.

— Pas même au mien ?

— Tu l'as rêvé, ma nièce...

— Je l'ai rêvé !.. Mais vous savez bien que je ne rêve pas d'habitude. Mon oncle, ne répétez pas cela, je vous en prie ; vous me chasseriez de chez vous.

— Ne te fâche pas, ma nièce; ne t'irrite pas à propos de ton fantôme. J'approuve la détermination que tu as prise; qu'exiges-tu de plus ? En voici la raison : Rêve ou réalité, erreur du cerveau ou des yeux, tu as bien fait de briser ton mariage. Si c'est un véritable fantôme, tu as bien fait; si c'est un rêve, tu as encore mieux fait, parce que de pareils rêves, entretenus par les pensées du jour, deviennent chroniques, et peu-

vent troubler la tranquillité d'une vie entière... Suis-je raisonnable, Lavinia ?

— Mais, mon oncle, ce n'est pas un rêve !

— A la bonne heure. Donne à la chose le nom que tu voudras, j'approuve tout.

Le vieillard et la jeune femme préludaient par de semblables discussions à la vie qu'ils se proposaient de mener désormais.

Un coup de marteau retentit dans le vestibule ; Lavinia et Goldrige, dérogeant à leur dignité, s'empressèrent d'aller ouvrir la porte à leur domestique. La jeune veuve trépignait de joie en songeant aux comiques détails que lui rapportait son envoyé de retour.

XXXI.

LA MARIÉE.

Personne dans Dublin ne connaissait la retraite de mistress Lavinia. Elle n'attendait que le vieux Horrir, et c'est ce qui explique pourquoi elle avait ouvert la porte au premier coup de marteau.

Le vestibule était faiblement éclairé. La porte s'ouvrit et se referma presque au même instant... Mais à la lueur du gaz venant de la rue, M. Goldrige et sa nièce reconnurent celui à qui ils avaient ouvert. Lavinia poussa un cri et s'appuya contre le mur, l'oncle ouvrit la bouche et les bras dans toutes leurs dimensions anatomiques... Albin de Servian était entré.

— C'est moi ! dit-il avec sa voix la plus douce ; on ne m'attendait pas à cette heure. Je conçois votre étonnement.

— Oui, bégaya l'oncle en consultant du regard Lavinia, oui, monsieur de Servian, votre visite à cette heure nous étonne beaucoup.

— Je ne dérange personne, au moins, dit Albin... Je n'espérais pas avoir l'honneur de rencontrer ici mistress Lavinia ; je venais rendre une visite à M. Goldrige et lui raconter les événements du jour..... cela ne manque pas d'un certain intérêt... Cependant, si ma visite désoblige, je me retire à l'instant même.

L'oncle, troublé et comprenant bien que cette visite n'était pas pour lui, cherchait sa réponse dans la bouche de Lavinia ; et, en attendant, il hasardait quelques monosyllabes décousus.

Lavinia étendit la main droite pour lui donner une direction ; elle allait montrer la porte de la rue au jeune visiteur ; mais le courage lui manqua, elle montra la porte du salon et entra la première dans l'appartement. La main droite de l'oncle suivit automatiquement le signe hospitalier de la nièce, et on quitta le vestibule.

Albin de Servian n'eut pas l'air de s'apercevoir de ces hésitations ; il suivit d'un pas ferme et dégagé l'oncle Goldrige et Lavinia.

— Ma surprise a été grande, monsieur, dit la jeune femme, et, je ne vous le cache pas, ce n'est pas vous que nous attendions ; et elle traversa le salon pour entrer au jardin.

— Madame, dit Albin en s'arrêtant sur le seuil de la porte du jardin, dans une attitude charmante et respectueuse, je vous prie de recevoir mes hommages ; Dieu me préserve d'être importun dans cette maison surtout ; permettez-moi seulement, madame, d'échanger quelques paroles avec M. Goldrige, c'est l'unique but de ma visite.

— Si vous demandez un entretien particulier, dit Lavinia, je vais vous laisser dans ce jardin, mon oncle

et vous, monsieur de Serviau; si vous pouvez parler devant témoins, je resterai dans votre société.

— Je n'ai rien de confidentiel à dire, madame.

Lavinia fit le signe qui dit, eh bien! parlez, nous vous écoutons.

Nos trois personnages se promenaient sur la terrasse du jardin; l'ombre de la nuit dissimulait fort heureusement les diverses expressions qui, dans cette rencontre imprévue, devaient contracter le visage de Lavinia.

Albin de Serviau était en toilette de bal: sa silhouette se dessinait même dans le clair-obscur avec une suprême élégance, et dans tous les bruits charmants que le jardin écoutait à cette heure, il n'y en avait pas de plus doux que celui de sa voix.

— Madame, dit-il, je respecte et j'ignore les motifs qui vous ont rendu aujourd'hui la liberté du veuvage; vous aviez un dernier jour de volonté pour régler votre existence à votre guise, et vous avez saisi au vol ce jour, car le lendemain n'avait plus à vous donner que des regrets et des chaînes; il est impossible de mieux ménager le temps; j'approuvais le mariage, j'approuve sa rupture; tout ce qu'une jeune et jolie femme accomplit à propos est respectable et bien fait, madame, ajouta le jeune homme avec un accent plein d'une émotion ravissante: personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur, et je viens vous en donner une preuve modeste. Ce que je venais dire à votre oncle, je puis vous le dire à vous, grâce à votre bienveillant accueil de ce soir. Soyez sans inquiétude sur l'issue de la détermination violente que vous avez prise, tout va bien à cette heure; demain, tout ira mieux...

— Expliquez-vous, expliquez-vous, dit la jeune femme avec un empressement mal déguisé; que fait-on à *Saint-Martin square?*

Albin ouvrait la bouche pour répondre, lorsque le domestique envoyé aux renseignements entra dans le jardin.

— Vous pouvez parler tout haut, lui dit Lavinia; dites-nous ce que vous avez vu : excusez-moi, monsieur de Servian, si je vous interromps... Nous aurons le temps de causer ensuite.

— Madame, dit le domestique, je me suis mêlé à la foule qui entoure la maison de la fête. Quand j'ai entendu crier : voici les époux ! voici les époux ! je me suis glissé jusque sur le trottoir, devant la porte, et j'ai vu descendre de voiture M. Macdougall et la mariée : ils paraissaient fort contents l'un de l'autre, et le peuple criait *houra* pour M. et mistress Macdougall.

— Mon bon vieux serviteur, dit Lavinia avec un éclat de rire fou, vous vous acquittez à merveille des commissions que je vous donne... Voilà un messager intelligent !.. N'importe ! merci, merci, une autre fois vous verrez mieux, et vous entendrez mieux.

— Mais j'ai très-bien vu, madame, dit le serviteur; j'ai très-bien entendu.

— Je vous crois, je vous crois... Voilà bien les serviteurs anciens, monsieur de Servian, dit Lavinia en se tournant vers le jeune homme pour lui parler bas, il soutiendrait cela jusqu'à demain, ce brave homme ?

— Et il aurait raison, dit froidement Albin.

— Comment, il aurait raison ! s'écria la jeune femme avec un accent impossible à noter ; vous aussi, monsieur de Servian, vous me soutiendrez que la mariée vient d'entrer à Saint-Martin square, dans la maison de M. Macdougall ?

— Certainement, je le soutiendrai, dit Albin avec un léger sourire.

— Oh ! ceci est trop fort, monsieur de Servian.

— Mistress Lavinia, veuillez bien faire retirer ce

domestique et même votre oncle, et je vous expliquerai cette énigme... J'ai bien d'autres choses à vous expliquer.

Un instant après, Lavinia et Albin étaient seuls sur la terrasse du jardin ; l'oncle s'était assis sur la porte extérieure de la salle basse, dans une attitude de surveillant.

Albin fit alors le récit de l'aventure de l'actrice miss Cora, et termina ainsi :

— Macdougall se trouvait donc dans une situation fort critique, le magistrat civil était arrivé au comble de l'irritation ; il céda violemment à son dernier accès d'impatience et abandonna l'office des mariages ; c'est alors que j'ai cru devoir donner à Macdougall un conseil qui arrangeait tout, du moins pour le moment, et c'était l'essentiel. L'employé subalterne de la douane de Kingstown, dont la dénonciation pouvait fortement ébranler en un clin d'œil toute la fortune de Macdougall, a reçu sur-le-champ une gratification de mille livres ; miss Cora, en toilette de mariée, a pris place dans la voiture, à côté de Macdougall, après avoir obtenu, devant quatre témoins, moi compris, une bonne promesse de mariage. A cette condition, soutenue encore d'un cadeau préalable de quatre mille livres, l'actrice consent à passer la nuit dans la maison de *Saint-Martin square*, avec toute sa famille, et sans se montrer au festin et au bal qui doit se prolonger jusqu'au jour ; en ce moment on est à table, et Macdougall a déjà fait dire à tous les invités que madame, ayant été saisie d'une indisposition subite, ne pourra paraître au bal.

— Quelle horreur ! dit Lavinia en croisant ses mains et les élevant sur sa tête ; et j'allais épouser un pareil homme, moi !

Et la jeune femme saisie de dégoût faisait un léger signe de tête comme pour congédier Albin de Servian, lorsque celui-ci la retenant :

— Écoutez encore, madame, et vous excuserez mieux ce que vous pouvez regarder comme une trahison faite par moi à l'amitié, en ce moment. Lorsque Macdougall est descendu de ses montagnes, il était pauvre et affamé d'or, il exploita ma crédule inexpérience. J'étais bien novice alors, et lui bien rusé; je lui confiai presque toute ma fortune; avec ces éléments d'emprunt, il a bâti la sienne; le bonheur, ou pour mieux dire, l'adresse, l'ont favorisé; j'étais, moi, en péril de ruine totale, et lui ne risquait que mon argent. Cependant je dois dire, car il faut être juste, que tout ce qu'il m'a emprunté m'a été rendu; il a continué depuis à m'appeler son ami et à user et abuser de moi à sa guise; et vous voyez, madame, que cette amitié a failli me coûter fort cher. Il était fort tard quand j'ai ouvert les yeux, mais je ne les ai plus fermés. Ma vie intelligente date de votre sommeil de Fullerton: cette vie je vous la dois, madame; elle sera toujours à vous.

— A moi, monsieur de Servian, dit la jeune femme avec un accent railleur; vous osez dire cela, monsieur, quand vous allez vous marier, comme M. Macdougall, avec une femme de théâtre!

— Cela est faux, madame, c'est une fable que j'ai contée à Macdougall et qu'il vous a redite.

— Et pourquoi cette invention, monsieur de Servian?

— Elle entrait dans mes plans, madame, et devait contribuer à leur réussite.

— De quels plans parlez-vous, monsieur de Servian?

— De ceux qui, malgré tout son esprit de ruse, ont conduit Macdougall à se laisser mener par un homme qu'il considérait comme simple ou comme fou.

Il y eut un long silence, Albin et Lavinia marchaient sur la même ligne, les yeux baissés. Albin renoua ainsi l'entretien avec sa charmante légèreté :

XXXII.

LES AVEUX.

— Me permettez-vous, madame, de vous demander votre avis sur un cas fort singulier, dont les papiers publics parlaient l'autre jour?

— Voyons, monsieur de Servian.

— Un jeune homme adorait une femme, une femme divine comme ces étoiles n'en éclairent qu'une seule en ce moment; l'amour était tout d'un côté, il y avait de l'autre une amitié affectueuse, bien peu de chose, comme vous voyez.

— Je ne vois pas cela! monsieur de Servian.

— Dieu me garde de l'amitié d'une femme que j'aimerais! c'est mon opinion, madame; au reste, il ne s'agit pas de cela. Le jeune homme avait un rival, sinon aimé, du moins sur le point de l'être. Un soir, au retour de la chasse, il aperçut, dans la grande allée de son château, cet heureux rival aux genoux de la femme aimée; il avait une arme dans ses mains, il fit feu, et la femme tomba toute couverte de sang. On arrêta le jeune homme, on le jugea, on le condamna. Comme il n'y avait pas de préméditation, il n'y eut pas de peine de mort. La femme survécut à sa blessure, et maintenant, mistress Lavinia, je vous prie de me dire ce qu'il est advenu?

— Mais quel étrange conte me faites-vous là, monsieur de Servian?

— Au nom du ciel, madame, répondez à ma question!

— Veuillez bien me dire, monsieur de Servian, quel rapport existe entre cet assassinat et les aventures d'aujourd'hui?

— Au nom du ciel, madame, répondez à ma ques-

tion!.. Si votre oncle n'avait pas les yeux sur moi, je vous ferais cette question à genoux.

— Allons, puisque cela vous tient au cœur, monsieur de Servian, je vais essayer de vous satisfaire.

— La femme blessée d'une balle est guérie; elle avait une amitié affectueuse pour l'un et certain penchant équivoque pour l'autre... qu'est-il arrivé?

— Laissez-moi réfléchir un instant, monsieur de Servian... Si cette femme avait une imagination vive, un cœur exalté, une fibre romanesque, elle a aimé son assassin, après l'assassinat.

— Vous l'avez deviné, dit Albin en applaudissant avec ses mains. Bravo! mistress Lavinia. Oui, elle l'a aimé; elle l'a consolé dans sa prison; elle veut consacrer sa vie à demander la grâce de son assassin; et elle l'épousera

— Cela ne m'étonne point, monsieur de Servian... Maintenant, je vous ai obéi, j'ai répondu à votre question, et j'ai même été assez heureuse pour vous donner la réponse attendue. Soyez obéissant à votre tour, et expliquez-moi l'énigme de cette question.

— Madame, je ne vous demande pas de m'aimer, dit Albin avec une voix d'un timbre inouï, mais je vous conjure de me pardonner...

— De vous pardonner! dit Lavinia émue vaguement jusqu'au fond de l'âme, et quel crime avez-vous donc commis?

— Madame, la nuit dernière, la fatalité m'a poussé à une action criminelle... j'ai été votre assassin.

L'ombre de la nuit voila une pâleur mortelle sur le visage de la jeune femme... elle fit un sourire faux et bégaya ces paroles :

— Mon assassin!.. ah!.. quelle étrange plaisanterie!.. monsieur...

— Lavinia! Lavinia! Lavinia! dit Albin avec la voix du fantôme.

Lavinia fut saisie d'une convulsion nerveuse et se suspendit un instant au bras d'Albin.

— Cela vous explique tout, madame, dit Albin en tremblant; vous alliez vous perdre, j'ai voulu vous sauver; j'allais mourir, j'ai voulu me sauver. Un homme qui est mon esclave, Luke O'Farrell, a servi tous mes projets; il a ravagé la maison de Phœnix-Park. Il a été, avec mon or, l'acquéreur et le vendeur de la maison de *Saint-Martin square*, où tout a été disposé pour les apparitions de la nuit dernière. Luke O'Farrell a suivi tous vos pas; je savais que vous aviez cherché un asile chez votre oncle, ce soir, et je suis venu pour recevoir votre mépris ou mon pardon, ma vie ou ma mort. Mais j'aurais mieux aimé mourir à la fin de ce jour, que v us abandonner une seconde fois aux terreurs d'une autre nuit. Il m'en a trop coûté la première ! Maintenant, madame, je mets à vos pieds un amour digne de toute votre haine ou de toute votre bonté.

Tous les sentiments enfouis dans le trésor du cœur avaient agité Lavinia; elle jeta un regard rapide sur Albin de Servian et vit luire des larmes dans ses yeux noirs et lumineux. D'une voix presque éteinte elle bégaya ces mots :

— Monsieur, vous avez fait une action horrible... et indigne de pardon... indigne... retirez-vous.

— C'est bien ! madame, c'est bien ! votre sentence est juste... et je sais ce que je dois faire demain pour expier mon horrible action... je me retire.

Albin salua respectueusement et marcha vers la porte du jardin où était assis M. Goldrige. Lavinia continua sa promenade sur la terrasse sans regarder du côté de la maison.

— Eh bien ! dit Goldrige sur un ton gaiement familier, vous nous quittez, monsieur de Servian ; vous partez à la plus belle heure du soir ? Nous jouissons ici

d'une fraîcheur délicieuse. Puis, baissant la voix, et montrant Lavinia dans le lointain, il ajouta : Quelle tête! quelle femme! a-t-on jamais vu rien de pareil? rompre un mariage de cette façon! et si on savait pourquoi?..... Oh! elle ne vous a rien dit en confidence?

— Rien, monsieur Goldrige, dit Albin sans penser à ce qu'il disait.

— Alors, je ne vous dis rien... mais plus tard, nous parlerons... vous verrez; c'est une comédie.

— Bonne nuit, monsieur Goldrige...

Albin serra la main de l'oncle et fit un pas dans le salon. Au même instant, il entendit une voix mal affermie qui disait :

— Monsieur de Servian, un dernier mot, s'il vous plaît.

Il traversa la terrasse et reprit auprès de Lavinia sa première position.

— Il me semble, lui dit la jeune femme, que vous avez mis une menace dans la dernière phrase, là, tout à l'heure, avec moi.

— C'est une erreur, madame; je n'ai menacé personne, pas même moi. D'autres vous diraient qu'ils vont se porter à un acte violent de désespoir, à un suicide; moi, je ne voudrais pas gagner votre bienveillance à ce prix. Voici l'expiation de ma faute; c'est la peine du damné que je m'impose. Demain, je quitte Dublin. J'irai où va le premier vaisseau qui partira; je vous aimerai toujours, et je ne vous verrai plus. Macdougall sera plus heureux; il vous oubliera sans peine, car il ne vous a jamais aimée.

— C'est bien, monsieur, dit Lavinia en saluant, voilà tout ce que je voulais savoir.

— Madame, dit Albin d'une voix faible et déchirante, vous avez tout demandé?

— Oui, monsieur, tout.

On se sépara une seconde fois, et Albin de Servian ne fut plus rappelé.

Avoir fait jouer tous les ressorts de l'intelligence, avoir usé de tous les moyens permis et non permis pour conquérir une femme, et la perdre sans retour ! c'était accablant!

L'infortuné jeune homme traversa la ville à pied, pour se rendre à sa maison et y passer une dernière nuit. A Saint-Martin square, il entendit l'orchestre du bal et sourit avec amertume en songeant à ce qu'ils appellent les joies du monde. On disait parmi le peuple :

« C'est un mariage d'amour; la jeune mariée est folle de son époux, qui est le plus bel homme de Dublin et le plus riche. Après la signature du contrat, elle s'est évanouie de joie, et les médecins lui ont défendu d'assister au repas de noces et au bal. Si j'étais le mari, je ferais finir le bal, parce que cette pauvre femme a trop de bruit dans sa maison, et elle a besoin de repos. »

Les histoires que parle le monde sont toutes arrangées de cette façon.

XXXIII.

L'ONCLE GOLDRIGE.

Après le départ du comte de Servian, l'oncle Goldrige voulut s'approcher de sa nièce, mais celle-ci lui fit signe qu'elle désirait rester seule. Plus intrigué que jamais, le bon Goldrige ne savait que penser de cette solitude, surtout quand il vit la jeune femme prolonger sa promenade. Enfin elle rentra dans son appartement.

Lavinia s'était retirée dans sa chambre, non pour

dormir, mais pour penser. Sa nuit ne fut guère meilleure que la précédente. Elle ne se jeta pas même sur son lit et resta accoudée et pensive dans son fauteuil. Sa longue veille fut un long combat intérieur de résolutions contradictoires. Elle formait des plans et les brisait autant de fois que l'aiguille franchit une minute sur le cadran. Deux voix plaidaient au fond de son âme; l'une disait toujours : « Ce jeune homme a commis un crime sans nom, il faut lui donner toute ma haine; » l'autre disait : « Albin de Servian s'est élevé jusqu'à l'héroïsme de la passion, il faut lui rendre tout mon amour. »

Quand le jour parut, après une nuit mortelle, l'une de ces deux voix avait triomphé.

Le plus complaisant des oncles reçut à son lever des instructions et des confidences minutieuses données avec une exacte précision. Il quitta son domicile de *Sea-road* et entra dans la ville pour recueillir des renseignements aux meilleures sources. Il apprit que le bal avait duré toute la nuit et qu'à la pointe du jour Macdougall était parti en chaise de poste, avec la prétendue mariée, pour Kingstown. Il apprit aussi que le mariage de l'actrice miss Géraldina et d'Albin de Servian était une fable, attendu que miss Géraldina était une dame mariée depuis deux ans avec un jeune premier du théâtre de *Hay-market*.

Alors, conformément à ses instructions, M. Goldrige se rendit chez Albin de Servian.

La nuit que venait de passer le jeune comte de Servian valait bien celle qu'il avait fait passer à mistress Lavinia dans la maison de *Saint-Martin square*. Jamais plus sombre désespoir n'avait agité une poitrine d'homme. « Je n'avais qu'un moyen de la conquérir, se disait-il, et ce moyen a tourné contre moi. »

Lorsque l'oncle Goldrige entra chez lui, le jeune homme faisait activement ses préparatifs de départ.

Après les premières civilités, M. Goldrige, invité à prendre un siége, dit :

— Monsieur de Servian, c'est la seconde fois que je viens dans cette maison ; la première, vous étiez bien malade.

— La seconde, je suis mort, interrompit Albin d'une voix sourde.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire, poursuivit Goldrige, et la preuve c'est que je viens prendre des nouvelles de votre santé.

— Je suis mort, monsieur, vous dis-je ; ainsi il est inutile...

— Je ne le crois pas, et vous allez voir que vous vous trompez...

— Monsieur Goldrige, dit Servian avec brusquerie, vous ignorez tout ce qui se passe, ainsi...

— Je sais tout, au contraire, monsieur de Servian. Lavinia m'a tout dit ; elle ne me fait ses confidences intimes qu'à la dernière extrémité.

— Vous savez tout ! dit Albin en fixant des yeux démesurés sur son interlocuteur, vous savez tout, et vous venez chez moi avec cette physionomie amicale !

— Eh ! que voulez-vous ? dit l'oncle en riant ; je suis le plus tolérant des oncles de comédie. J'ai eu mes folies de jeunesse aussi, et j'ai le bon sens de m'en souvenir devant les jeunes gens. Il est vrai que vous avez abusé de la folie, vous, mon cher Albin ; mais c'est un peu la faute de Lavinia, je suis juste. C'est elle qui vous a mis les armes à la main avec sa passion nerveuse pour les fantômes d'*Hamlet*, de *Macbeth* et tous les fantômes possibles et surtout impossibles...

— Alors, c'est mon pardon que vous m'apportez, monsieur Goldrige ? dit Albin avec un sourire de résurrection.

— Je viens savoir comment vous avez passé la nuit.

— De la part de mistress Lavinia ?

— Eh ! sans doute !

— Alors tout est oublié ?..

— Je vous apporte mieux que le pardon ou l'oubli, mon cher neveu.

Et Goldrige tendit les deux mains au jeune homme, qui poussa un cri de joie à faire trembler la maison.

Albin garda un long silence, mais tout son corps parlait avec une expression délirante qui remplaçait avantageusement la voix.

— Modérez-vous, asseyez-vous, mon cher Albin, dit l'oncle après une pause ; recevez donc le bonheur avec tranquillité, comme vous avez reçu le malheur.

— Je veux la voir ! je veux la voir ! monsieur Goldrige, pas un mot de plus ; au nom du ciel, sortons.

— Oh ! vous ne la verrez pas aujourd'hui, ni demain, mon cher neveu. Je veux ménager ma nièce, moi. Et vous serez raisonnable, vous, à votre tour... Je vous servirai d'ambassadeur à tous deux. J'ai plein pouvoir pour arranger l'affaire à la satisfaction commune. Écoutez, mon cher Albin, les mariages n'éprouvent aucun obstacle entre un homme de trente-quatre ans et une veuve de vingt-huit. Vous n'avez ni pères ni mères à consulter. Vous vous donnez à vous-mêmes votre consentement, et tout est terminé si le prêtre vous a donné sa bénédiction.

— Oui, oui, oui, dit Albin exalté et serrant les mains de Goldrige.

— Mais écoutez encore, mon cher Albin ; il y a des convenances à observer....

— Sans doute, il y a des convenances à observer...

— Il y a des ménagements à prendre pour le monde...

— C'est juste, pour le monde....

— Laissez-moi donc parler, mon cher Albin...

— A quoi bon parler, monsieur Goldrige ! tout cela est inutile. Nous sommes mariés.

— C'est ce qui vous trompe, mon cher neveu. Vous

n'êtes pas mariés... Ah ! que les oncles ont raison d'exister !... Vous ne pouvez pas vous marier à Dublin... Comprenez-vous, mon cher neveu...

— Eh bien ! nous nous marierons ailleurs. On se marie partout.

— Voilà donc ce qu'il faut régler.

— Réglons.

— Mon cher Albin, nous partirons pour l'Italie, ma nièce et moi, et vous vous marierez à Florence, où mon frère et ma sœur sont fixés depuis quinze ans. Nous serons en famille.

— Et quand partirez-vous, monsieur Goldrige ?

— Dans trois jours, Albin.

— Et que ferai-je pendant ces trois siècles ?

— Je viendrai vous rendre deux visites, le matin et le soir, et nous parlerons de Lavinia... Acceptez-vous ces conditions ?

— Mon oncle, j'accepterais la mort, si elle me venait de Lavinia.

— Vous acceptez donc la vie avec elle ?

— Partez vite, quittez-moi, mon oncle ; partez vite pour faire avancer les trois jours.

COURT ÉPILOGUE.

En 1835, dans une fête au village de la *Loggia*, chez madame Catalani, on me montra dans un quadrille le comte et la comtesse de Servian : ils étaient dans leur soleil de miel, et leur bonheur réconciliait beaucoup d'hérétiques avec le mariage. A la même époque, tous les soirs, au coup de minuit, au palais

de la noble comtesse Lipona, l'ex-reine de Naples, on psalmodiait des histoires de revenants; et une invitation auguste m'accordait souvent l'honneur d'être l'historien de tous les fantômes. Après deux mois de ces contes nocturnes, j'avais épuisé mon répertoire, assez riche pourtant. Un matin, le comte de Servian me communiqua son aventure de Dublin, et c'est par elle que je terminai mon cours de fantasmagorie. Neuf ans après, le mois dernier, à Paris, j'ai revu au Salon le comte de Servian et sa femme. Ils ont conservé la même jeunesse et le même bonheur. La comtesse tenait par la main une charmante demoiselle de six ans, portrait en miniature de la mère: c'est le plus beau produit de race croisée humaine qui se puisse voir. M. de Servian, dont le véritable nom n'a que deux lettres de plus, a lu cette histoire en manuscrit, et en a autorisé la publication.

VOISINS ET VOISINES

I

A VILLE-D'AVRAY

Recommandons à la jeunesse contemporaine de s'instruire, et, quand elle sera instruite, instruisons-la.

Nous vivons dans une époque où les ambitions sont nombreuses et les places rares.

Si Dieu avait fait pour les hommes ce qu'il a fait pour les oiseaux, en leur donnant à tous le même chant, la même voix, nos jeunes gens s'engageraient tous comme ténors, et gagneraient tous cent mille francs par an; mais il n'en est point ainsi, hélas!

Voisins et Voisines n'est point une histoire romanesque; c'est une courte et féconde instruction.

Les quatre amis que nous allons mettre en scène sont des modèles à suivre. Commençons.

Aux environs de Paris, en été, lorsque le soleil tombe derrière les collines, une teinte douce se répand sur la campagne et donne de délicieux aspects aux fermes, aux petits sentiers, aux grilles des parcs, aux berges de la rivière, aux toits des châteaux voilés d'un cimier de verdure, à tout un horizon tranquille, coupé de lignes de peupliers dont l'immobilité radieuse annonce la sérénité de l'air.

Rien n'est doux à voir comme le tableau vivant qui anime cette nature, quand la station du chemin de fer verse, par son escalier, une joyeuse caravane de jeunes femmes et de jeunes gens, qui secouent la poussière de Paris sur les pelouses voisines, et vont peupler, jusqu'au lendemain, une petite ville de maisons blanches, éparpillées dans la campagne, comme une longue rue qui aurait brisé sa ligne droite pour se décorer de collines et de jardins.

Le 15 juin 1844, au moment où le convoi de Versailles s'arrête à la station de Ville-d'Avray, une jeune femme descendit de son wagon sur le plancher de l'embarcadère, et causa une espèce d'émeute d'admiration parmi cette foule que renferme la *salle d'attente*, et que le préposé bleu appelle pompeusement *les voyageurs de Paris*.

Cette femme supportait cet assaut d'admiration avec une aisance fort naturelle, et elle ne daigna même pas remercier, par un de ces sourires que les déesses de marbre laissaient tomber sur leurs adorateurs du haut d'un piédestal.

Elle descendit dans un chemin creux, où stationnent, côte à côte, l'omnibus plébéien et la calèche aristocrate, dont la commune destination est de disséminer les voyageurs de Paris dans les cottages de Ville-d'Avray, trop éloignés de la station du chemin de fer.

Dix à douze jeunes gens se précipitèrent vers l'omnibus, avec l'espoir délicieux de faire un voyage de cinq minutes, sur la même banquette, avec cette femme adorable, qui laissait même percer aux yeux des amou-

reux beaucoup d'espoir, et une certaine facilité d'intrigues, d'abord, à cause de son isolement ; elle n'avait à son côté qu'une femme de chambre ; ensuite, à cause de quelques nuances noires de toilette ; ce qui faisait présumer l'heureuse agonie d'un deuil de veuve, et l'aurore de la liberté domestique, si chère à bien des cœurs, et antérieure à 1789.

La jeune femme s'arrêta un instant à dix pas de l'omnibus villageois ; elle ouvrit son ombrelle avec de petits doigts d'agate, à demi voilés par des mitaines noires, plus gracieuses qu'une stupide paire de gants, et elle se mit à contempler le paysage avec un épanouissement de figure qui annonçait une grande joie intérieure.

La vue de la terre promise ne fit pas rayonner autant d'extase sur le visage de la fille de Josué, après quarante ans de marche au désert.

Un penseur a écrit ceci :

Quand on voit une belle campagne, on cherche autour de soi pour trouver quelqu'un à qui on puisse dire : *Voilà une belle campagne !*

Notre jeune femme de la station de Ville d'Avray laissa incliner son ombrelle sur son épaule droite, et, donnant un léger coup d'éventail chinois sur le bras de sa femme de chambre, elle lui dit, avec cette nonchalance que le bonheur et l'été impriment à la voix :

— Délie, voilà une bien belle campagne.

— Oui, dit négligemment Délie, en regardant un convoi qui volait vers Paris, cela est assez joli, mais j'aime mieux la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Un sourire triste traversa rapidement le visage de la jeune femme.

— Délie, dit-elle, il me semble que mon cocher est en retard.

— Le voilà qui arrive, madame. Ce vieux Antoine ne connaît pas encore les localités. C'est la première fois qu'il vient vous joindre à la station.

Le conducteur de l'omnibus joua sur son clairon un air très-faux, dans l'espoir de décider la jeune femme à venir honorer sa course ; mais il donna bientôt l'ordre du départ, en voyant l'élégante calèche qui lui enlevait deux voyageuses de bonne maison, et descendait au galop la côte rapide qui tombe sur le vallon de Ville-d'Avray.

La calèche s'arrêta devant une grille de jardin, et la jeune femme s'élança lestement sur le seuil de sa maison, ou pour mieux dire, sur le parvis d'un temple de fleurs.

C'est là que la jeune et belle veuve, la comtesse Clotilde de Fontalbe, venait ensevelir, à vingt-six ans, ses charmes, sa fortune et son esprit.

A cet âge, elle avait éprouvé déjà toutes les douleurs que la galanterie française des hommes a inventées pour les femmes.

Aussi, la nouvelle détermination qu'elle avait prise, et qui avait été mûrie sous sa robe de deuil, lui donnait une joie qui était le bonheur de son avenir.

Elle allait vivre en solitaire, loin des embûches du monde, loin des séductions de Paris.

Son plan était beau et conforme à la chaste simplicité

de ses goûts primitifs : elle aimait les fleurs, la musique, la peinture, la broderie, la lecture, ressources déjà suffisantes pour lutter contre les longues heures du jour; quant aux heures de la nuit, le sommeil se chargeait de les supprimer.

Avec quelle grâce de joie enfantine elle visita en détail son domaine embaumé !

Que de sourires elle prodigua aux fleurs de noble tige, épanouies de tous côtés à la frange de sa robe !

Que de regards caressants aux fontaines, aux pelouses, aux kiosques, aux volières, à ce tranquille horizon qui l'environnait comme le cadre du bonheur.

Le soir de ce premier jour, elle s'endormit en écoutant une musique plus douce à l'oreille que le *Bel raggio* de Rossini, la mélodie naturelle des nuits de l'été.

A son réveil, Clotilde de Fontalbe sonna, et Délie entra dans la chambre avec cet air ennuyé que les femmes de chambre ont toujours à six heures du matin.

— Madame me permet-elle de l'interroger ? demanda Délie en habillant sa maîtresse.

— Interrogez-moi, je veux bien, dit Clotilde en souriant.

— Eh bien ! madame, ne trouvez-vous pas que la campagne est inhabitable, et que nous sommes beaucoup mieux à Paris?

— Je ne trouve pas cela, Délie..... Ouvrez la persienne, Délie ; je veux jouir du soleil levant ; ses rayons doivent être d'une teinte divine sur la cime des arbres de Ville-d'Avray.

Délie courut au balcon, et regardant à travers les lames de la persienne, elle fit un *ah!* de surprise qui suspendit brusquement le premier entretien de madame de Fontalbe avec son miroir.

— Impossible de soulever la persienne, madame, dit Délie ; en voilà un de désagrément ! Nous n'avions pas fait cette découverte hier soir... C'était bien la peine de quitter Paris pour trouver encore des voisins à la campagne... Les voisins vous suivent partout... comme les portiers.

La jeune femme suivit l'indication du doigt de Délie, et vit en effet un voisin dans le cottage, de l'autre côté de la route.

Ce voisin était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-six ans ; et quoiqu'il fût assis, on pouvait apprécier sa taille avantageuse et élégante : une distinction exquise brillait sur toute sa personne ; son costume, à six heures du matin, était en avance de douze heures sur la journée ; on aurait cru voir un danseur se reposant, à l'aurore, des fatigues d'une valse, et tout près de rentrer au bal ; son immobilité de statue inquiétait le regard ; il gardait la pose de l'extase, de la rêverie, de la contemplation.

Du balcon de Clotilde, on ne pouvait distinguer que le tiers de sa figure ; mais ce fragment donnait une assez bonne idée du tout. Au reste, il laissait voir une chevelure noire gracieusement ciselée, une belle main de femme virile et un torse d'Antinoüs en frac noir.

Cet accident de voisinage, tout singulier qu'il était,

ne préoccupa d'abord que faiblement madame de Fontalbe.

Elle ne hasarda même aucune réflexion devant sa femme de chambre, jeune fille alerte, espiègle, aventureuse dans le propos, vraie soubrette de vieille comédie ; feignant la soumission pour dominer sa maîtresse, et enveloppant ses malices des formes solennelles du respect.

Madame de Fontalbe s'éloigna du balcon, en prononçant quelques syllabes décousues, qui avaient l'air de signifier que ce tableau d'extérieur ne méritait pas une plus longue perte de temps, et elle continua sa toilette, au grand regret de Délie.

La jeune fille aurait voulu éterniser un espionnage tout à fait dans ses attributions ; et, pour obliger sa maîtresse à se replacer à son poste de la persienne, elle cassa fort adroitement deux cordons, ce qui suspendit la toilette et ramena les deux femmes à la croisée, où Délie feignait de chercher un jour favorable pour réparer son adroite maladresse, en nouant les tronçons des lacets rompus.

— Il est fort désagréable, — dit Délie en travaillant à ses nœuds gordiens, — d'être privée de jour dans cette chambre, à cause des voisins... Il est toujours là, étendu sur son banc vert, ce jeune homme ! sans bouger... Je crois que c'est une statue de jardin habillée en monsieur... Ah ! je ne me cache pas que cela m'intrigue beaucoup, et que si j'avais les ordres de madame, je ferais un grand bruit à cette fenêtre pour secouer cette statue de dandy.

— Gardez-vous-en bien, dit Clotilde, il ne faut jamais laisser croire aux voisins qu'on s'occupe d'eux, surtout lorsqu'on ne s'en occupe pas.

— Ah! moi, je m'en occupe toujours, je suis sincère, dit Délie ; il me faut des voisins pour m'amuser dès que je suis habillée. C'est si divertissant de voir ce que font les autres quand on n'est pas vu! Hier, je suis venue avec peine à la campagne, parce que je craignais de n'avoir que les arbres pour voisins. Ce matin, je me trouve beaucoup plus gaie. Notre voisinage promet beaucoup. Chacun secoue l'ennui selon son état ; vous, les belles dames, vous lisez des romans, et nous, nous lisons des voisins.

Madame de Fontalbe donna un sourire trop encourageant au babil de sa jolie femme de chambre, et s'assit devant son balcon, toujours pudiquement voilé par la persienne.

Délie déroula la belle chevelure noire de sa maîtresse, et, pendant qu'elle la coiffait avec la dextérité d'un élève de Mariton ou de Rutter, elle ne perdait pas de vue les accidents du voisinage, et chaque boucle s'échappait du rouleau d'ivoire avec une phrase de procès-verbal.

— Toujours dans la même position, le jeune voisin. — Il regarde toujours le même arbre ; on dirait qu'il compte les feuilles. Ce sera long. — A coup sûr, il ne serait pas si calme s'il savait qu'il a pour voisine la plus jolie femme. — Ah! enfin voici du nouveau... un domestique sort... un beau domestique, avec un gilet nacarat... Il laisse un livre sur le guéridon du jardin... le

jeune homme prend le livre... Décidément ce n'était pas une statue... Il ouvre le livre et il lit... Notre voisin doit être un homme très comme il faut ; je devine cela au gilet de son valet de chambre... Madame est-elle contente de sa coiffure ?

— C'est toujours assez bon pour la campagne, dit madame de Fontalbe, en souriant à son miroir de toilette ; ici, on ne s'habille que pour soi.

— Madame me permettra de ne pas être de son opinion, dit Délie ; dans ce village, on est beaucoup plus à la ville qu'à Paris. Quand madame descendra au jardin, toutes les fenêtres des environs s'ouvriront comme de grands yeux pour la regarder...

— Cela m'est bien indifférent, dit Clotilde en méditant un choix devant un étalage de robes, je suis morte au monde... je suis ici comme dans un tombeau, et je me soucie fort peu du mépris ou de l'admiration du genre humain de Ville-d'Avray.

— Je m'aperçois que madame est indécise sur le choix de sa robe, dit Délie avec une légère intention railleuse. Il est vrai que toutes ces robes sont de si bon goût... surtout celle-ci... Moi, si j'avais l'honneur d'être dame, j'aimerais le blanc à la campagne... Comme le blanc est distingué sur le fond vert des arbres !... avec une mantille de dentelle noire et un chapeau de jardin... Je suis bien sûre que madame serait de mon avis, si elle n'était pas indifférente aujourd'hui à toutes les choses de la toilette.

Clotilde fit un geste nonchalant, et désigna une robe blanche, en disant :

— La première venue, cela m'est bien égal.

— Quand la toilette fut terminée, Délie croisa ses mains, comme devant une image sainte, et prit une pose d'admiration, en contemplant sa maîtresse de la tête aux pieds.

— Mon Dieu ! dit-elle, que les hommes sont heureux d'aimer les femmes !

— Délie, pauvre Délie, dit Clotilde, vous êtes une enfant !

— Je serai ce que voudra madame... à présent, je crois qu'il n'y a plus d'inconvénient à lever la persienne... Madame veut sans doute respirer l'air du matin sur le balcon...

— Délie, je descends au jardin...

— Le jeune homme est toujours à la même place..... depuis une heure, — dit Délie en arrêtant sa main sur l'espagnolette, — il lit toujours... Ce doit être un auteur... Oh ! non, si c'était un auteur, il ne lirait pas, il écrirait...

Délie se retourna, et se trouva seule, elle entendit le bruit léger des pas et de la robe de sa maîtresse dans l'escalier : le moment était favorable ; elle ouvrit la fenêtre, avec un fracas de volets et de persiennes à réveiller tout le monde, et se montra sur le balcon au grand soleil, comme la plus charmante des Grâces, entre deux colonnes du palais de Gnide, après la toilette de Vénus.

Excusez cette comparaison classique ; j'écris ces lignes dans le parc de Versailles, où la mythologie, taillée

en marbre et coulée en bronze, nous menace de vivre éternellement.

Délie comptait sur ce coup de théâtre ; mais son espoir fut trompé. Tout le bruit qu'elle venait de faire n'occasionna pas le moindre dérangement dans le voisinage.

Le lecteur resta plongé sur son livre, et aucun gilet de domestique ne parut sur le perron.

Elle se mit alors à fredonner, avec une voix de vaudeville, l'une des plus jolies romances d'Étienne Arnault : *Ce qu'il me faut à moi ;* elle arrosa deux vases de géranium sur le kiosque ; elle laissa même tomber l'arrosoir sur le pavé de la route de Sèvres ; elle joua avec les lames de la persienne comme avec les touches d'un piano.

Toutes ces petites ruses furent dépensées en pure perte.

Le voisinage garda son indifférence et sa tranquillité.

En ce moment, un grand tumulte se fit dans Ville-d'Avray, et ses gracieuses maisons semblèrent se réveiller en sursaut sur leurs lits de fleurs ; les kiosques se peuplèrent de jolies femmes ; les grilles des jardins grincèrent sur leurs gonds ; les petits enfants escaladèrent les arbres ; les murs se garnirent de têtes curieuses, et Délie, qui assistait à ce mouvement extraordinaire, s'imagina qu'elle avait enfin trop réussi, et rougissant de pudeur, elle allait se retirer, lorsqu'un tourbillon de chevaux, de voitures, de piqueurs, d'armes étincelantes, de casques empanachés, s'engouffra dans la route

de Sèvres, en ébranlant les racines des arbres et des maisons.

Le roi et la cour passaient.

Délie ne regarda ni les voitures, ni les cavaliers de l'escorte; ses yeux ne se détachèrent pas de son mystérieux et irritant personnage.

Le lecteur ne quitta pas son livre; aucun gilet ne se leva sur le perron.

Après cet incident, très-ordinaire d'ailleurs sur la route de Ville-d'Avray, le calme retomba sur le paysage; on n'entendit plus que les aboiements lointains des chiens de la campagne, toujours furieux contre les chevaux.

L'apparition brusque du facteur arracha Délie à son balcon, et lui fournit une excuse innocente et naturelle pour descendre sur le pavé de la route, où elle espérait, avec raison, que le même motif devait amener les domestiques du voisinage, et peut-être l'immobile jeune homme qui viendrait lui-même prendre ses lettres ou ses journaux.

Le conseil était bon par ce temps d'universel abonnement qui court.

Le facteur campagnard n'a pas l'agilité fiévreuse du facteur urbain.

Les Mercures villageois ont coupé les ailes de leurs pieds, et ils accomplissent leurs messages avec une indolence fort excusable d'ailleurs, car ils rencontrent souvent, entre deux numéros, une colline, une montagne, une forêt, un étang.

Aussi le facteur campagnard aime les haltes, les cau-

series, les espièglerie des servantes, les orgues de Barbarie écorchant les villages, les fenêtres qui laissent échapper des games de piano, les étangs où se baigne l'innocence noircie par le soleil.

L'œil postal ouvert à l'hôtel métropolitain de la rue Jean-Jacques Rousseau n'est plus redouté sur le rayon de la grande banlieue.

Le facteur rustique se soucie de M. Conte comme le garde-champêtre du ministre de la guerre.

Cet été, j'ai vu un spectacle touchant.

Un honnête propriétaire rural attendait, à côté de son dieu Therme, une lettre qui renfermait sa vie.

A deux kilomètres de là, le facteur campagnard, porteur de cette lettre, dormait à l'ombre d'un tremble avec un front serein et pur de remords épistolaires.

C'était un facteur déposé poste restante dans la case d'un bois.

Revenons à Délie, égarée dans les détours de cet épisode postal.

— Avez-vous quelque chose pour nous? dit la femme de chambre en arrêtant le facteur sur le seuil de sa porte; quelque chose pour madame la comtesse de Fontalbe? Notre domestique a donné hier notre changement d'adresse au grand bureau de Paris.

La figure du facteur s'épanouit devant cette jeune et fringante demoiselle qui avait une taille ronde, des joues vives, des yeux de velours vert et des cheveux blonds à l'anglaise : il ôta chapeau, essuya la sueur de son front et ouvrit sa boîte, en disant, comme un écho :

— Madame la comtesse de Fontalbe !... Justement voilà un paquet de journaux à cette adresse !

— Point de lettres ? demanda Délie.

— Non, mademoiselle.

— Cherchez bien, monsieur le facteur.

— Oh ! c'est tout cherché, ma belle demoiselle.

— Laissez-moi voir un peu ce que vous avez là dans cette boîte ?... J'aime à lire des noms sur des adresses. Ce sont tous nos voisins, ceux-là... Dame ! il n'y a donc que des noms comme il faut, dans les environs. On aime à être en bonne compagnie... Vous devez avoir ici des lettres ou des journaux pour toutes les portes, n'est-ce pas ?

— Oui, à peu près, mademoiselle.

— Ah ! vous n'avez rien pour le n° 21... là, vis-à-vis ! il paraît que le n° 21 n'est pas loué ?

— Il est loué par un...

— Par un ?

— Par un ours, mademoiselle.

— Ah ! mon Dieu ! que dites-vous là, monsieur le facteur ?

— Et encore, je le flatte, ce monsieur, en l'appelant un ours. Il y a des ours polis au Jardin-des-Plantes.

— Est-il vieux ou jeune, cet ours ? demanda Délie avec une indifférence affectée.

— C'est un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, aussi bien mis que le fils du roi ; mais pour la politesse, néant.

— Et que vous a donc fait ce jeune homme, monsieur le facteur ?

— Voici.... D'abord il ne reçoit ni lettres ni journaux; c'est ce qui m'a fait croire qu'il ne sait pas lire... Enfin, on reçoit toujours une lettre de quelqu'un, dans ce monde; cet ours du nº 21 ne reçoit rien.... Attendez, mademoiselle..... l'autre jour il y avait une erreur sur une adresse de lettre, ce qui n'est pas nouveau ; ceux qui écrivent sont si étourdis! Cette adresse m'envoyait là, vis-à-vis, nº 21. Je n'écoutai que mon devoir; je sonne, on ouvre, j'entre; je vois un jeune homme étendu sur un banc, comme un paresseux de ville. J'allais lui présenter ma lettre, lorsqu'un domestique, qui est habillé d'un gilet, s'avance et me dit brusquement : ce n'est pas pour ici ; mais, lui dis-je, il y a là votre numéro; je vous dis que monsieur ne reçoit pas de lettres, me cria le gilet, en me montrant la porte; allez au nº 31.

— Il n'y a pas de nº 31.

— Allez au diable!

En ce moment, madame de Fontalbe sonna. Délie, et la femme de chambre salua le facteur, ferma la porte, et courut à sa maîtresse, lui conter toute fraîche l'histoire du nº 21.

Clotilde rompit la bande de ses journaux, et parut écouter avec un air de complaisance résignée le rapport de Délie.

Le rapport fini, madame de Fontalbe prit un air sérieux, et dit :

— Vraiment, mademoiselle Délie, je vois que vous ne perdez pas votre temps à la campagne; mais ce genre d'occupation que vous avez choisi ne me convient pas

et peut même me compromettre. Vous êtes jeune, étourdie et sans expérience ; je vous pardonne beaucoup de choses, parce que vos défauts sont ceux de votre âge, et je vous engage à être plus réservée à l'avenir.

Avec cette perception délicate, qui est la vertu ou le vice des femmes de tous les rangs, Délie comprit qu'il n'y avait de sérieux que l'accent dans la remontrance de madame de Fontalbe.

Elle s'inclina fort humblement, comme si elle eût remercié sa maîtresse d'un excellent conseil, et sortit pour continuer ses observations.

Madame de Fontalbe n'était pas venue certainement à Ville-d'Avray pour nouer une intrigue plus ou moins sérieuse avec le premier voisin qui lui tomberait sous les yeux.

Bien au contraire, sa résolution lui paraissait inébranlable la veille, et elle n'aurait pas commencé à l'oublier le lendemain : une simple curiosité, fort naturelle dans le désœuvrement, l'occupait depuis le matin ; et, bien qu'elle voulût la dissimuler, par convenance, à Délie, elle n'en écoutait pas moins avec intérêt tout ce qu'on lui rapportait sur les bizarreries de son voisin mystérieux.

Quand la jeune et belle veuve eut achevé la lecture de ses journaux, de ses chroniques, de ses feuilletons ; quand elle eut visité ses fleurs, ses volières, ses viviers, ses partitions et ses livres, elle se trouva face à face avec ce formidable ennemi que le premier homme a connu dans le paradis terrestre avant l'invention de l'amour.

Vous figurez-vous Adam, isolé sous ses pommiers, avant la création d'Ève ? Adam, privé de journaux, d'opéras, de romances, de peinture, de chambre des députés, de glaces à la vanille, de jeux d'échecs, de champagne, de cigares de Havane, de cours d'assises, de chemins de fer, de bateaux à vapeur ? Adam seul, entre les sources de l'Euphrate et du Tigre, et suppliant chaque matin le ciel de lui envoyer quelque chose pour l'amuser dans son ennui.

Madame de Fontalbe éprouva un effroi secret en se surprenant à douter de sa force le lendemain de sa résolution.

Elle se croyait entourée des plus charmantes choses de ce monde, et toutes étaient muettes pour elle ; la tristesse et le silence ternissaient l'éclat du jour, la verdure des arbres, le miroir des fontaines, l'azur de l'horizon.

Elle cueillit une fleur et la laissa tomber, en murmurant avec mélancolie ces vers d'un poëte inconnu :

Oh ! plaignez le mortel qui, seul, dans son ennui,
Va chercher une fleur et la garde pour lui !

Puis elle donna involontairement une pensée à ce mystérieux jeune homme, que le hasard avait mis dans son voisinage, et qui supportait, lui, avec tant de sagesse et de gravité, le poids de la retraite méditative et le salutaire ennui de l'isolement.

Délie traversa l'allée du jardin où rêvait Clotilde, et, sans regarder sa maîtresse, elle dit :

—Si madame n'a point d'ordres à donner, je vais me remettre à ma broderie...

— Oui, dit Clotilde avec un sourire et un ton doux, qui semblaient vouloir corriger la sévérité de la dernière remontrance, oui, Délie, travaillez et ne perdez plus de temps avec les voisins et les facteurs.

— Ah! dit Délie avec un soupir; j'étais née pour être grande dame; je le sens à la répugnance que j'ai pour le travail.

— Vous êtes sincère, au moins, Délie.

— Je n'ai point de mérite à l'être, madame l'aurait deviné si je ne l'eusse pas dit.

— Et... on n'a plus rien vu... vis-à-vis? demanda Clotilde d'un ton qui ressemblait autant à une menace qu'à un encouragement à parler.

— Chez le voisin, madame?... Oh! rien... rien... ou à peu près... c'est-à-dire qu'en chiffonnant là-haut, dans ma chambre, tout à l'heure, j'ai vu, sans avoir l'intention de regarder, j'ai vu notre voisin déjeuner devant son guéridon... un livre d'une main, la fourchette de l'autre... il lit toujours... il n'a pas donné cinq minutes à son repas;... ensuite, il s'est mis à se promener sans quitter son livre... j'ai pu voir enfin sa figure... elle n'a rien d'extraordinaire... il est pâle; il a des yeux noirs fort vifs, une moustache fine et déliée et un air de bonne maison.

— Et vous avez vu tout cela sans le vouloir? demanda Clotilde en souriant.

— Sans le vouloir, madame. On n'est pas maître de ses yeux.

— C'est bien, Délie, allez vous remettre au travail...

— Ah! j'oubliais de dire à madame encore une chose que je ne voulais pas voir chez le voisin... Le domestique au gilet est venu donner au jeune homme pâle un autre livre, probablement parce que le premier avait été déjà lu, quoique fort gros. C'est ce qui me fait penser que la lecture durera jusqu'à la nuit... Madame, je vais travailler.

— Mais, petite incorrigible, dit Clotilde avec un visage sévère traversé d'un sourire contenu, petite étourdie, encore une fois que m'importe tout ce babil?

— Ah! c'est juste, dit Délie avec une finesse bien déguisée, j'oubliais que madame ne porte aucun intérêt à ces détails. Cela ne m'arrivera plus.

Madame de Fontalbe voulut employer la fin de cette journée aux épreuves de l'isolement absolu; elle occupa son esprit de pensées graves; elle relut, dans son souvenir, la triste histoire de son passé, excellent remède pour se défendre contre les embûches de l'avenir.

La nuit tombée, elle se retira dans sa chambre, et congédia Délie sans échanger avec elle la moindre parole; et, comme la chaleur avait été étouffante pendant le jour, elle ouvrit sa fenêtre pour donner de l'air à son alcôve par les claires-voies de la persienne et rafraîchir son sommeil.

Le sommeil est rebelle à qui le cherche. Madame de Fontalbe prêtait une oreille complaisante à toutes ces rumeurs vagues, qui sont les voix de la campagne dans

les nuits de l'été, lorsqu'un accord de piano domina ces agrestes harmonies et sembla les éteindre toutes.

Le prélude était grave, solennel, auguste comme le chant de l'orgue dans un temple ; ce n'était donc point une romance de salon ou une cavatine frivole qui allait sortir des lèvres d'un artiste ; c'était la plus merveilleuse aspiration que l'homme puisse entendre, car les concerts du ciel ne lui sont pas connus.

La jeune femme se laissa glisser avec précaution sur le tapis de son alcôve ; elle marcha timidement vers la fenêtre et regarda.

Les salles basses de la maison voisine, éclairées aux bougies, se laissaient voir dans leurs moindres détails d'ameublement.

Un jeune homme, le voisin mystérieux, était au piano, et il chantait avec une voix de basse doucement timbrée, l'*andante* du *quintetto* CELESTE MAN PLACATA du *Mose* de Rossini, ce cri de sublime allégresse qui semble résumer, dans sa mélodieuse expansion, tous les trésors de joie que renferme le cœur humain.

La voix du chanteur avait un charme émouvant, et la jeune femme écoutait, dans une sorte d'extase, cet hymne divin qui semblait monter aux cimes des arbres comme une gerbe de mélodie, et retomber en rosée d'or, à la clarté des étoiles, dans une immense corbeille de fleurs.

Après le chant de *Mose,* le piano se tut dans la maison voisine, les bougies s'éteignirent, les portes se fermèrent.

Madame de Fontalbe n'entendit plus rien ; elle donna un dernier coup d'œil à cette ville de jardins, éparse dans la campagne, et s'assit, la tête inclinée, en écoutant encore la voix qui ne chantait plus.

II

COMTESSE ET CAMÉRISTE

Le lendemain ramena les mêmes incidents de voisinage et d'intérieur.

On aurait dit que le jeune homme mystérieux s'était nourri des traditions des solitaires de la Thébaïde, et qu'à leur exemple il consacrait invariablement les mêmes fonctions aux mêmes heures du jour et de la nuit.

Seulement, le Pacôme de Ville-d'Avray ne se nourrissait pas de racines, ne buvait pas l'eau de roche, ne dormait pas sur une natte, ne chantait pas de psaumes, et n'avait pas pour valet de chambre un grand lion du désert : à cela près, notre jeune voisin affichait les mœurs et la conduite de l'anachorète *primitif*.

Les jours suivants ne furent signalés par aucune variation remarquable ; il n'y eut de changé que le programe du petit concert que le voisin se donnait à lui-même avant le *couvre-feu*.

Il avait déjà chanté l'andante du duo *Bella imago ; Toi dont la grâce,* de *Zampa ;* la nuit du *Désert,* de Félicien David ; deux mélodies d'Auguste Morel ; la ro-

nance de Raoul, des *Huguenots;* et autres airs que les solitaires de la Thébaïde ne connaissaient pas.

Ce voisinage était devenu irritant et intolérable.

Les nerfs délicats de madame de Fontalbe et de Délie se révoltaient convulsivement, à toute minute, contre cette énigme vivante qui venait se proposer elle-même, en plein soleil, depuis l'aurore jusqu'à la nuit.

Un jour, même, l'impatiente Délie, poussée à bout par ce voisin, qui, pour la quinzième fois, ouvrait le même livre à cinq heures du soir, Délie brisa un carreau de vitre, qui s'écroula en cascade bruyante sur le pavé.

Tous les voisins, qui attendent un prétexte pour ouvrir leurs croisées et voir quelque chose, exécutèrent en même temps, sur toute la ligne, un chœur de persiennes tourmentées, et des familles de têtes, sombres d'ennui villageois, flottèrent aux balcons.

Mais la tête du jeune voisin resta clouée sur le livre comme la tête de Jérôme, dans sa lecture au désert, d'après la toile de Sébastien del Piombo.

Le malheur rapproche les distances. Comtesse et camériste, atteintes des mêmes maux, peuvent bientôt vivre sur un pied d'égalité démocratique.

Or, comme cette énigme s'était élevée à la hauteur d'un fléau, les deux victimes, madame de Fontalbe et Délie, s'unirent familièrement pour lutter avec plus d'énergie contre l'ennemi commun.

Madame de Fontalbe venait de prendre une sage résolution, comme on prend un préservatif contre une épidémie régnante; elle avait fermé toutes les croisées des étages supérieurs, avec ce fracas symétrique qui

annonce un brusque départ de locataires, une complète désertion.

Elle se relégua au rez-de-chaussée avec Délie, ferma son piano, s'entoura d'un silence tumulaire, et s'interdit toute communication avec le dehors.

Ce nouveau genre d'existence, ou pour mieux dire, ce remède fut suivi trois grands jours, et tous les voisins, qui, depuis trois semaines, vivaient à leur tour de conjectures et d'observations sur madame de Fontalbe, ne mirent point en doute le départ de leur jeune et belle voisine, et se mirent à expliquer ce départ dans un sens peu favorable à la réputation d'une femme, selon l'antique usage des voisins.

Au quatrième jour de retraite forcée, à cinq heures du soir, madame de Fontalbe et Délie, toutes deux plus unies que jamais dans la communauté d'une fièvre maligne, montèrent à l'étage supérieur et, se ménageant un point d'observation sur les terres du voisin, elles aperçurent le jeune homme, avec le même livre et à la même place, circonstance décisive qui acheva de prouver aux deux femmes que leur irritant voisin ne se laissait pas déterminer, dans son immuable conduite, par les ruses d'un espionnage qu'il ne soupçonnait même pas.

— Oh! c'est trop fort! dit Délie, en croisant ses petites mains sur sa tête : il y a de quoi perdre la raison. Il n'est pas permis à un voisin de se conduire ainsi ; nous devons porter plainte à l'autorité.

— Mais il me semble, Délie, dit madame de Fontalbe

en riant, que chacun est libre de faire chez soi ce qui lui plaît.

— Oui, madame, si ce qui lui plaira n'incommode pas les voisins. Il y a des lois pour cela... Nous avions, aux Batignolles, chez ma première maîtresse, madame de Boussignot, un voisin qui tirait des feux d'artifice tous les soirs, dans sa basse-cour. Nous portâmes notre plainte au maire, M. Giraud, qui força le voisin à ne s'amuser ainsi que le jour de la fête du roi ou le 29 juillet, comme la ville de Paris, qui ne s'amuse qu'une fois l'an... Vous voyez, madame, que les voisins sont soumis aux lois comme les autres hommes, et qu'on ne plaisante pas avec l'autorité.

— Vous êtes folle, Délie, dit la comtesse; ce voisin de Ville-d'Avray n'a rien de commun avec le vôtre des Batignolles...

— Mais, madame la comtesse, j'aimerais cent fois mieux que celui-ci tirât deux feux d'artifice par jour, qu'il sonnât du cor, qu'il roucoulât des gammes d'écolier au piano, ou qu'il lût le *Moniteur* à haute voix! Au moins nous serions fixées sur le compte de notre voisin; nous aurions le droit de nous plaindre d'un fléau qui aurait un nom, et de lui envoyer des injures par notre fenêtre, ou des huissiers par sa porte: tandis que nous sommes là, depuis trois semaines, occupées à détruire notre imagination devant un mystère qui nous empêche de rire le jour et de dormir la nuit, sans avoir le droit de jeter dans le jardin de ce mystère une bonne pierre, ou une feuille de papier timbré.

— Vraiment, Délie, vous prenez la chose trop au sé-

rieux, dit la comtesse avec un faux sourire qui déguisait mal une forte préoccupation; je ne veux pas que ce voisinage vous rende tout à fait folle, et, pour vous conserver le peu de raison qui vous reste, j'irai passer quinze jours, en hôtel garni, à Saint-Cloud...

— Et après ces quinze jours, madame?

— Nous rentrerons ici.

— Eh! mon Dieu! nous reverrons la même chose, madame; j'en mettrais la main au feu! Si j'osais proposer un pari à madame la comtesse, je parierais ma dot de la caisse d'épargne, que le dernier jour de l'été, à cinq heures du soir, cet abominable beau jeune homme ouvrira ce même livre, là, devant nous, et que son domestique n'aura pas changé de gilet. Cela prend la tournure de ne jamais changer, comme la colonne Vendôme, comme l'obélisque de Luxor. Si cette maison m'appartenait, je me donnerais le plaisir d'y mettre le feu; pour voir si mon incendie dérangerait ce voisin. Oh! madame la comtesse, vous avez beau prendre un bel air d'insouciance, vous êtes femme avant d'être grande dame, et votre impatience est aussi forte que la mienne, quoiqu'elle sache mieux se farder.

— Mais je ne farde rien, Délie; au contraire, j'avoue hautement ma curiosité, en cette occasion. Ce voisinage ne m'irrite pas, moi: il m'intéresse. Jusqu'à ce jour, je n'avais vu que des jeunes gens étourdis, turbulents, oisifs, amoureux d'eux-mêmes, et je rencontre, par hasard, sous ma fenêtre, une exception, un jeune homme modèle, un dandy qui s'habille au dernier goût du jour, seulement pour honorer sa dignité personnelle, et sans

aucun but de parade et d'ostentation ; un élégant campagnard qui s'instruit, étudie, médite, lorsque tant d'autres de son âge s'efforcent d'oublier le peu qu'ils avaient appris. Pareille découverte est rare ; elle est digne de tout mon intérêt ; je voudrais savoir le nom de ce voisin phénomène, pour l'écrire sur mes tablettes, comme un événement.

— Si cela est ainsi, dit Délie avec un sourire traversé d'un léger soupir ; si cela est ainsi, la chose est plus sérieuse que je ne pensais.

— Prenez bien garde à ce que vous pensez, Délie ! dit la comtesse avec un ton de sévérité douce. — Délie, ma bonté vous encourage trop.

Délie regarda le plafond, roula ses petites mains l'une contre l'autre, et serra ses lèvres comme pour leur défendre d'aller plus loin.

Deux diplomates se trompent mutuellement, deux femmes ne peuvent pas se tromper.

Le vif intérêt que le mystérieux voisin inspirait à la comtesse n'avait pas échappé à Délie, et la comtesse devinait aussi toute l'éloquence perfide renfermée dans le silence que Délie venait de s'imposer subitement.

Madame de Fontalbe, ne voulant pas faire à sa femme de chambre l'honneur d'une trop longue rancune, lui adressa quelques questions insignifiantes et relatives à de petits détails de service, puis elle lui permit de se retirer avec un geste bienveillant.

Quoiqu'elle fût sûre d'elle-même, et pleine de foi dans ses résolutions, la comtesse avait renoncé, depuis plusieurs jours, à l'innocent plaisir d'écouter les amou-

reuses mélodies que son jeune voisin chantait, chaque soir, avant d'éteindre les lumières.

Peut-être, malgré sa fermeté, entrevoyait-elle quelque danger d'avenir, à se complaire ainsi dans l'admiration de cette voix charmante qui empruntait une suavité nouvelle au mystère de la solitude et de la nuit.

Lorsque, ce soir-là, le piano fit entendre ses préludes, madame de Fontalbe s'éloigna de la fenêtre, et fit quelques pas vers l'escalier avec l'intention bien arrêtée de ne pas entendre la mélodie suspendue aux lèvres de l'artiste: une réflexion fort naturelle arrêta la jeune femme au milieu de sa chambre, et la ramena au poste d'audition.

— Fuir ainsi, se dit-elle, c'est s'avouer faible, c'est reconnaître un danger. Sans doute, si je n'étais pas ici, je ne monterais pas pour écouter; mais, puisque j'y suis, écoutons.

Ce qu'elle entendit cette fois n'appartenait pas au répertoire musical du théâtre ou des salons: c'était une mélodie dont le style, plein de sensualité italienne, rappelait l'*amor possente* de l'*Armida*, chef-d'œuvre de passion et de grâce, comme tout ce que Rossini a écrit sur ces deux immenses syllabes qui composent le mot *amour*.

Voici la nouvelle mélodie du mystérieux voisin :

AIMER.

J'entendais sa voix si touchante
Lorsque l'étoile au ciel montait;

A l'heure où la campagne chante,
A l'heure où la ville se tait :

Elle disait : Aimons au bel âge où l'on aime ;
Regrettons les moments perdus pour les amours ;
Les tendresses du cœur ont un charme suprême,
Rayon du ciel sur l'ombre de nos jours.
J'entendais sa voix, etc.

Elle disait : Aimons ; l'amour est une fête
Où le cœur enivré chante un hymne sans fin ;
De sombres vérités si notre vie est faite,
Endormons-nous dans ce rêve divin.
J'entendais sa voix, etc.

Tout est faux dans les biens que cette terre envie ;
L'amour nous est venu du ciel pour nous charmer ;
Être seul, c'est la mort ; être deux, c'est la vie.
Aimons pour vivre, et vivons pour aimer.

Ces deux derniers vers vibrèrent longtemps aux oreilles de madame de Fontalbe.

Il y avait surtout dans cet hémistiche : *Être deux, c'est la vie,* une aspiration stridente qui glissait sur l'épiderme comme l'archet d'un violoncelle, et formait un constraste émouvant avec les notes sourdes et désolées qui couvraient la phrase : *Être seul, c'est la mort.*

On entendait jaillir le cri radieux de la résurrection après le glas de l'agonie et du tombeau.

La jeune femme espérait que le voisin chanterait une seconde fois cette mélodie, comme font au théâtre les

artistes qui viennent d'avoir du succès dans un morceau ; mais personne, autour de la maison, n'ayant jeté au chanteur le monosyllabe latin qui demande la répétition de l'air, un morne silence se fit dans le salon du concert; le piano murmura quelques notes de finale, et les ténèbres couvrirent bientôt la brillante cellule du jeune anachorète de Ville-d'Avray.

Quand le sommeil ferma les yeux de la comtesse, l'astre créateur de l'été se mirait déjà, du haut du ciel, dans l'eau tranquille des étangs de ce village, et le facteur rural donnait sa dernière lettre à Délie sur la porte de sa maison.

— J'ai eu une rude besogne aujourd'hui, mademoiselle, dit l'homme des lettres, en essuyant son front. Outre mon pain quotidien, j'avais encore trente circulaires à distribuer sur une superficie de douze kilomètres carrés. Je fais le métier d'un bœuf, et, parce que je n'ai pas de charrue après moi, on croit que je fais le métier d'un chrétien.

— Trente circulaires! dit Délie, c'est écrasant avec cette chaleur!

— Voici la vôtre, mademoiselle, c'est la dernière ; elle est au timbre de Ville-d'Avray, comme *les autres*.

— Je connais ces circulaires, monsieur le facteur ; ce doit être le prospectus de quelque bazar en liquidation.

— Je l'ignore, mademoiselle, je respecte le secret des lettres ; c'est mon devoir.

— Dites-moi, monsieur le facteur, est-ce que le voisin... là... cet ours de voisin, a reçu une circulaire ?

— Oui, mademoiselle ; c'est la première lettre que je porte à ce numéro.

— Ah ! voici du neuf ! et cette fois le domestique vous a-t-il bien reçu ? Contez-moi cela, voyons.

— J'ai été reçu avec le respect qu'on doit à un officier public... J'ai sonné ; le domestique m'a ouvert... Une lettre pour M. Michel de Rauzan, ai-je dit. — Combien ? m'a demandé le domestique. — Affranchi, ai-je répondu. Voilà.

— Michel de Rauzan ! — dit Délie, avec un accent qui réprimait une exclamation, — au moins, se dit-elle plus bas, au moins le nom est connu ; c'est un commencement.

Saluer le facteur, bondir en arrière sur le pavé du vestibule, fermer la porte, supprimer au vol l'escalier du premier étage, réveiller en sursaut madame de Fontalbe, tout cela fut pour Délie l'œuvre d'un même instant.

Le premier œil qu'ouvrit la comtesse eut un éclair de colère, mais le second, en s'ouvrant, corrigea la menace du premier.

— Je croyais que madame la comtesse avait sonné, dit Délie en présentant respectueusement les journaux et la lettre.

— Délie, dit la comtesse avec un sourire de reproche, vous savez bien que je n'ai pas sonné ; ne prenez plus cette excuse une autre fois, quand vous aurez une lettre à me faire ouvrir.

— Oh ! j'en demande bien pardon à madame la comtesse, dit Délie en joignant ses mains avec cet accent et

cette grâce de jeunesse qui apaisent même la colère de ceux qu'on réveille en sursaut, — je connais déjà ce que contient cette lettre : c'est le prospectus d'un bazar en liquidation ; une circulaire affranchie ; tous les voisins l'ont reçue, même M. Michel de Rauzan.

— Qu'est-ce que ce M. Michel de Rauzan, dont vous allongez le nom à perte d'haleine ?

— C'est le voisin... le mystère... l'énigme... tout cela se nomme Michel de Rauzan, à ce que vient de me dire le facteur.

— Mademoiselle Délie, dit la comtesse avec cet air sévère que la femme de chambre feignait de craindre, vous êtes d'une légèreié incroyable ! Vraiment, vous me compromettez avec une étourderie qui ne vous abandonne pas.

— Madame la comtesse n'aura jamais le moindre reproche à me faire, interrompit Délie avec un ton exquis de respect, je n'ai rien demandé à ce facteur ; c'est un de ces hommes qui ont soin de répondre d'avance à tout ce qu'on voudrait leur demander.

— C'est bien, dit la comtesse en réprimant un sourire. Délie, donnez-moi mes journaux, et ouvrez cette circulaire vous-même ; je ne lis jamais les prospectus.

Délie ménagea un demi-jour dans la chambre, et ouvrit négligemment la prétendue circulaire ; mais à la première ligne elle poussa un cri, et donna la lettre à madame de Fontalbe, qui s'en saisit avec un tressaillement nerveux, et lut d'un coup d'œil le seul alinéa qu'elle contenait.

— Eh bien ! mademoiselle, dit la comtesse en sou-

riant, je ne vois pas trop ce qu'il y a de terrible dans ce billet. Vous avez poussé un cri d'effroi fort déplacé, il me semble.

— C'est un cri de surprise, madame.

— De surprise? pour une invitation du maire de Ville-d'Avray ! que trouvez-vous là d'étonnant, mademoiselle ?

— Si madame la comtesse voulait avoir la bonté de me comprendre mieux, elle m'éviterait l'embarras de m'expliquer.

— Il m'est impossible, Délie, de vous délivrer de cet embarras, malgré toute ma bonté.

— Au fait, madame la comtesse a raison ; et je suis une étourdie, j'avais oublié de dire à madame que le facteur a remis la même invitation à M. Michel de Rauzan.

— Continuez, Délie.

— Eh bien ! le cri que j'ai poussé signifiait : Ah ! voilà enfin un incident heureux ! nous allons savoir quelque chose de positif sur ce voisin ; on va l'arracher à sa solitude, à sa méditation, à son mystère. On le verra parler à des femmes, engager des danseuses, tenir le piano, manger des glaces, causer avec M. le maire. En lisant cette invitation au bal, j'ai vu tout cela d'un coup d'œil, et mon cri de surprise à été fort naturel !

— Comme vous arrangez adroitement vos petites affaires de curiosité dans votre tête ! dit la comtesse, avec une nonchalance d'organe qui ne laissait deviner aucune émotion intérieure, — un seul mot va démolir tous vos châteaux en Espagne...

— J'attends le mot de madame la comtesse....

— Je n'irai pas à ce bal !

— Ah ! — dit Délie, en s'inclinant avec un sourire plein d'un doute ironique. Voilà un mot que je n'attendais pas.

— Suis-je venue m'ensevelir dans cette retraite pour y retrouver le monde? Vous le savez bien, Délie ?

— Oh ! un bal de village, ce n'est pas le monde.

— Ce village, mademoiselle, est aujourd'hui le faubourg le plus élégant de la capitale. Ce village est le Paris de l'été.

— Nous nous brouillerons avec *M. le maire*.

— J'aime mieux me brouiller avec le maire qu'avec ma conscience. Mon absence d'ailleurs ne sera pas remarquée à ce bal.

— L'absence de la plus jolie femme de Paris ne sera pas remarquée dans un bal ! il n'y a que madame la comtesse de Fontalbe qui ait le droit de dire pareille chose sans recevoir un démenti.

— Délie, je suis complétement inconnue dans ce village, et je veux y remplir les devoirs que je me suis imposés.

— Inconnue dans le village ! oh ! madame, si vous étiez votre femme de chambre, un seul jour, vous douteriez de votre incognito : Vous n'êtes sortie que trois fois pour aller à l'église, et tout le village est déjà rempli de votre nom, de votre grâce, de votre beauté... Votre toilette est sans doute bien simple, mais vous êtes grande malgré vous, et vous portez votre chapeau de paille comme une couronne de comtesse. Ceux qui vous

suivent de très-loin, et qui ne vous connaissent pas et qui ne vous ont jamais vue, devinent que vous êtes belle à ravir, et ils précipitent le pas pour avoir le bonheur de vous voir un moment. Ceux qui vous regardent passer devant les balcons, les terrasses, les grilles de jardins, laissent éclater sur leurs visages des sourires d'admiration. Il n'y a qu'une seule maison, dans Ville-d'Avray, où votre nom et vos charmes ne sont encore point un sujet d'entretien, une maison où vous êtes encore inconnue, et c'est précisément celle qui est devant nous...

— Délie, dit la comtesse en l'interrompant, vous êtes un démon.

— Je ne suis qu'une jeune fille, c'est bien assez. Madame me flatte toujours ; heureusement, je n'ai point d'ambition, et je ne veux pas m'élever plus haut.

— Elle a fini par découvrir que ce jeune homme, dont je me soucie fort peu, Dieu merci, se nommait Michel de Rauzan !

Madame de Fontalbe prononça ces derniers mot sur le ton d'un aparté, probablement pour engager Délie à parler encore, sans compromettre sa dignité par une interrogation directe.

— Oh ! je l'aurais su le premier jour, ce nom, dit Délie, si j'avais voulu ; mais je sais trop ce que je dois de réserve et de respect à la noble maison de madame. Je n'attends les confidences que du hasard ; c'est un grand indiscret ; à la longue, il divulgue tout et ne vous compromet pas.

— Cela signifie, dit la comtesse en déchirant la bande

d'un journal qu'elle ne devait pas lire, cela signifie qu'on espère savoir autre chose, avec de la patience et du hasard.

— Certes, je l'espère bien ; madame la comtesse a raison... J'espère apprendre quelque chose de plus important que son nom.

— Ah ! dit la comtesse, en lisant le titre du journal.

— Ce jeune homme est amoureux, dit Délie avec un accent de conviction, et je découvrirai l'objet de ses amours !

— Vous êtes bien jeune, Délie, dit la comtesse, en continuant toujours de lire les deux syllabes du titre de son journal ; voilà un amoureux d'une espèce nouvelle...

— Justement, d'une espèce nouvelle, comme le remarque très-bien madame la comtesse... A coup sûr, c'est un jeune homme qui va se marier, et qui se prépare, par le noviciat et la retraite, à l'héroïsme de la fidélité conjugale. Pendant le jour, il s'occupe d'études sérieuses ; mais tous les soirs il chante une admirable prière à ses amours, et avec une voix, une voix qui réjouit l'oreille et le cœur. Si ce jeune homme n'est pas amoureux, jamais personne n'a aimé, ou n'aimera... Maintenant quelle est la bienheureuse femme de ses pensées du soir ? Voilà son secret.

Avant peu, nous le saurons, je n'en doute pas. Si notre voisin se rend à l'invitation du bal, c'est qu'il ne s'y trouvera pas seul, ils seront deux. Je me fais un bonheur d'assister de loin à ce bal, tout exprès pour m'éclaircir sur le mystère de ces amours.

— Délie, dit la comtesse en froissant légèrement son journal, Délie, allez dire au cocher de mettre les chevaux au coupé tout de suite, et remontez pour m'habiller... Je vais passer quelques jours à Paris.

— A Paris!

— Vraiment, Délie, vous poussez des cris de surprise à tout propos. Que trouvez-vous là d'extraordinaire?

— Oh! rien... puisque madame n'a pas terminé toutes ses affaires à Paris... Aurai-je l'honneur d'accompagner madame la comtesse?

— Non... c'est inutile... je ne passerai que quelques jours à Paris... et je veux essayer si je puis secouer le despotisme d'une femme de chambre, pendant vingt-quatre heures seulement... Délie, je vous ai donné un ordre.

Délie fit un gracieux salut de tête, et sortit pour obéir.

Quelques heures après, la rue des Jardins, où demeurait madame de Fontalbe, était en grande émotion de curiosité.

Deux chevaux, un cocher, un petit domestique, attiraient l'attention des voisins, et les têtes se penchaient sur toute la ligne, pour assister à la sortie de la belle recluse : elle parut bientôt sur le seuil de sa maison, et s'élança dans le coupé.

Le cocher s'inclina vers Délie, qui était debout à la portière, et lui dit :

— Est-ce à la station?

— Non, route de Sèvres, répondit la femme de chambre.

Délie suivit du regard le coupé sur la vieille route, lente rivale du chemin de fer, et après avoir murmuré entre ses deux lèvres une petite malédiction contre le voisin, M. Michel de Rauzan, qui, seul, sur toute la ligne, ne s'était pas ému du départ de la comtesse, elle ferma sa porte et courut dans le jardin pour réfléchir à la cause mystérieuse qui avait poussé tout à coup madame de Fontalbe sur la route de ce Paris, que la belle recluse ne devait plus revoir.

Après deux jours de réflexion, Délie n'avait rien deviné.

III

L'HÔTE D'UN EX-MINISTRE FUTUR

A la même époque où se passe l'histoire étrange commencée plus haut, on venait de donner un grand dîner, dans un petit hôtel d'une longue rue ministérielle.

Le crépuscule d'été blanchissait la cime des marronniers du jardin, et quelques précoces étoiles, déjà levées au zénith, honoraient seules de leur présence trois hommes d'État qui, debout sur le perron, éternisaient, en causant, les gouttes d'une tasse de café.

Ce trio se composait : 1° d'un ex-ministre qui travaillait à effacer son *ex* ; 2° d'un homme sérieux ; 3° d'un esprit léger.

— Enfin, voilà encore une session terminée ! disait l'ex-ministre ; encore un budget sorti victorieux de l'urne ! pairs et députés, nous voilà de nouveau en vacances ; la charte nous fait ces doux loisirs.

— Il me semble, disait l'esprit léger, que tout le système représentatif est dans ces deux choses : voir mourir une session et naître un budget. La France commence à s'habituer à ce mécanisme ; et quand la France, quoi qu'on en dise, s'habitue à un mécanisme, il y en

aurait pour une fraction de l'éternité si Dieu n'en brisait les rouages. La France a gardé quatorze siècles un mécanisme monarchique de soixante-six rois, dont le dernier seulement a inventé l'éclairage aux réverbères en 1786. Or, du train constitutionnel dont nous allons, il est fort possible qu'après quatorze siècles encore, nos derniers neveux verront, comme nous, finir une session et naître un budget.

— Seulement, disait l'homme sérieux en distillant entre ses lèvres la dernière goutte de Moka, seulement, ces nouveaux quatorze siècles seraient plus féconds que les premiers.

— Vous pouvez en toute sûreté affirmer cela, disait l'esprit léger; il faudrait vivre trop longtemps pour démentir votre prédiction. Mais, si nous prenons pour commune mesure le progrès moral et matériel que nous avons fait depuis 1830, il est à craindre que les premiers quatorze siècles n'aient rien à envier aux seconds sous le rapport de la stérilité.

— On voit que monsieur a un faible pour l'exagération, disait l'homme sérieux.

— Il y a pourtant du vrai dans cette hyperbole prophétique, disait l'ex-ministre.

— Ah ! faisait l'homme sérieux en boutonnant son habit contre la fraîcheur du soir.

— Ce qui manque aujourd'hui à la France pour marcher, disait l'ex-ministre, ce n'est ni l'argent, ni le génie, ni le courage, c'est une puissante locomotive, c'est un homme d'État. Les rails du progrès politique sont posés; les tunnels de la théorie sociale sont percés;

tous les voyageurs aventureux de l'esprit sont à leur poste, à la gare de la civilisation ; mais le Moïse qui doit allumer la colonne de flamme et de fumée ne s'est pas encore montré au tender du grand convoi. Espérons.

— Quant à moi, je n'espère plus, dit l'homme sérieux.

— Vous désespérez donc ? remarqua l'esprit léger.

— Au contraire, je suis fixé depuis longtemps sur la valeur réelle de nos hommes d'État.

— De vieux noms ! dit l'interlocuteur.

— Je respecte les vieux noms, monsieur.

— Et moi aussi, dit l'ex-ministre ; mais il serait temps de voir arriver aux deux tribunes des noms jeunes et nouveaux.

L'homme sérieux acheva de boutonner son habit, et s'inclina, en signe de départ, devant l'ex-ministre, qui lui dit fort gracieusement :

— Monsieur, vous abandonnez la discussion un peu trop tôt, et à notre grand regret. On s'éclaire mieux lorsqu'on est trois.

L'homme sérieux s'excusa en disant qu'il était attendu à la première représentation d'un vaudeville au théâtre Montansier.

L'ex-ministre fit quelques pas de politesse dans le salon pour accompagner l'homme sérieux, puis il vint rejoindre l'esprit léger dans le jardin.

— Je viens de découvrir, là, dans votre voisinage, quelque chose de fort curieux, dit celui-ci à l'ex-ministre ; c'est un club de jeunes gens, et on y fait de l'éloquence comme au Forum ou à l'Agora.

— Oh ! c'est pour moi une ancienne découverte, dit l'ex-ministre. J'ai fait prendre des renseignements à l'endroit de ce club, et il m'est revenu que j'avais pour voisins, là, sous le perron, à l'entresol, deux amis, deux jeunes gens d'un mérite fort remarquable, et qui mènent une conduite exemplaire par ce temps de Mabille et de Ranelagh. Ils suivent tous les cours publics en Sorbonne, assistent aux discussions extraordinaires des chambres, ouvrent et ferment les séances de la Bibliothèque royale, et tous les soirs ils s'assemblent avec quelques amis dans ce petit salon, et se livrent à des exercices oratoires d'improvisation dont les sujets sont désignés par le hasard. J'assiste quelquefois à ces soirées à la distance où nous sommes, et je vous affirme qu'il y a beaucoup d'avenir dans la carrière de ces deux amis, mes voisins. Cela nous démontre clairement qu'à côté de cette jeunesse frivole et ardente au plaisir, qui tourbillonne dans des polkas immodérées, il y a une autre jeunesse, calme, réfléchie et honorablement ambitieuse, qui s'apprête à donner des noms nouveaux à notre vieux catalogue parlementaire. Il me tarde de voir arriver à l'œuvre cette brillante génération.

En ce moment, on entendit une voix grave, quoiqu'elle sortît d'un gosier de vingt-quatre ans, et cette voix disait : Je maintiens la parole à M. Daniel Messains.

— Ah ! écoutons, dit l'ex-ministre ; comme vous le devinez probablement, c'est un simulacre de séance parlementaire, à l'instar des basoches où s'essaient les jeunes avocats. Daniel Messains est l'un de ces deux

amis ; nous avons perdu la première partie de son improvisation, écoutons la fin. Cela vous donnera une idée du mérite de ces orateurs en herbe.

Le silence de la nuit et le voisinage des localités permettaient de recueillir toutes les paroles de l'orateur sans qu'une syllabe fût perdue. M. Daniel Messains arrivait ainsi à sa péroraison :

« Il est à regretter, messieurs, que les grandes civilisations n'aient fleuri que sur quatre péninsules et à la faveur des deux mers qui baignaient les villes où les beaux-arts, le commerce, l'industrie ont vécu dans un accord fraternel.

» La presqu'île du Gange a fait d'admirables monuments avec toutes ses montagnes, et des poëmes épiques avec toutes ses fables et tous ses héros. La presqu'île où Corinthe s'élevait sur deux mers, *bimaris Corinthi*, a inventé la plus gracieuse architecture et la plus belle langue du monde.

» La presqu'île italienne, en citant Rome, Naples, Florence, Gênes, Venise, n'a rien à vous ajouter de plus pour la gloire de son antique nom. La presqu'île espagnole a ses poëtes, ses peintres, ses architectes, ses héros, ses navigateurs, c'est-à-dire toute l'importante grandeur que la civilisation puisse donner à un beau pays...

— C'est très-juste ! dit l'ex-ministre.

— L'organe de l'orateur est aussi très-sympathique, dit l'esprit léger.

L'orateur poursuivit :

« Eh bien ! messieurs, pourquoi ces grandes civilisa-

tions se sont-elles écroulées ? pouquoi ces quatre presqu'îles, ces quatre berceaux de la pensée de l'homme et du soleil de Dieu se sont-ils voilés de ruines et de ténèbres ? Parce que les intérêts matériels se sont séparés violemment, soit haine, soit jalousie, des intérêts vivifiants de l'intelligence et des arts ; parce que la richesse a voulu absorber à son profit la puissance, le crédit, les honneurs : parce que le peuple a été convié dans la plaine au culte du veau d'or, quand la sainte poésie rayonnait sur la montagne ; parce que les cœurs se sont pétrifiés au milieu des clameurs prosaïques du chantier et du môle, où s'éteignait la dernière étincelle de ce feu divin, âme et vie des nations.

» Et pourtant elle était si forte et si vivace l'impulsion donnée à une terre généreuse par le souffle de l'intelligence, que ces nations, ainsi énervées par le marasme des intérêts matériels, se réveilleront bientôt avec la virilité de leurs premiers jours ; tandis que les villes qui n'ont brillé que par la richesse seule, à l'exclusion des beaux-arts, comme Tyr, Sidon et leurs alliées phéniciennes, resteront dans la tombe sans avoir même sur une pierre le nom qu'elles portaient dans la carte de l'univers ! »

L'orateur s'arrêta, le petit salon l'applaudit, et le jeune président lui serra énergiquement la main.

— C'est une profonde question qu'ils ont traitée ce soir, dit l'ex-ministre ; malheureusement, nous n'avons prêté l'oreille qu'à la fin de leur séance. Vraiment, voilà des heures bien employées. Presque tous les soirs, j'assiste à des discussions de ce genre, et je vous avoue que

j'y prends le plus grand plaisir. Je trouve là des sentiments jeunes, originaux, généreux ; des tentatives hardies, loin du sillon banal, loin de l'ornière bourbeuse, où les vieilles idées politiques se traînent encore et menacent de se traîner longtemps.

— Je suis confondu de surprise, dit l'esprit léger, devant ces jeunes et nobles ambitions. Cela me réconcilie avec le présent et me fait moins redouter l'avenir.

— Eh ! mon Dieu ! dit l'ex-ministre, l'avenir appartient à ces jeunes hommes, et c'est fort heureux pour le pays. Il y en a deux devant nous, là, ce soir, deux que le hasard nous présente, et qui arriveront, sans nul doute, à de hautes positions. Ils trouveront peut-être des obstacles dans notre système électoral, qui a le tort de vous demander si vous avez cinq cents francs au lieu de vous demander si vous avez du génie ; mais alors il sera du devoir d'un Mécène politique de venir en aide à ces jeunes hommes éloignés de la tribune par les exigences du cens, et je ne vous cache point que je serais prêt à faucher toutes les broussailles électorales devant leurs nobles ambitions.

— Voilà une excellente idée, dit l'esprit léger ; une idée digne de vous. D'ailleurs, si vous rentriez au pouvoir, vous auriez à votre dévotion de jeunes orateurs affranchis du joug des précédents, riches en idées neuves, et qui pourraient vous rendre, dans l'occasion, les services que vous leur auriez prêtés.

— Oh ! ce ne serait pas précisément un motif vulgaire de cette nature qui me déciderait, dit l'ex-ministre avec un ton visant à la franchise. — Mais, n'im-

porte... j'y songe depuis quelques jours... Demain, j'enverrai une invitation à dîner aux deux voisins, et je les sonderai adroitement, au dessert, quand les lèvres rassasiées disent tout ce qu'il y a sur le cœur. On peut tirer un grand parti de ces merveilleuses vocations.

L'ex-ministre écrivit une note au crayon sur son agenda, et il rentra dans le salon avec son interlocuteur.

Au même moment, les fenêtres du salon voisin se fermaient, et l'orateur Daniel Messains, resté seul avec son ami, lui dit avec un certain mystère :

— Il est neuf heures et demie ; nous n'avons pas de temps à perdre ; on n'attend plus que nous chez Gratiot.

Les deux jeunes gens coururent chez un autre de leurs amis, M. Wilfrid Gratiot, rue ***, rue connue de tout Paris, n° *, connu du beau monde artiste et financier.

Cinq ou six personnes étaient déjà réunies dans un salon du rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvraient sur une vaste cour.

A l'arrivée de Daniel Messains, Wilfrid Gratiot s'assit sur un fauteuil adossé au balcon, et, déroulant un manuscrit orné de rubans verts, il se demanda la parole, se l'accorda, et parla ainsi, après avoir donné un regard furtif à l'extérieur dans la cour :

« Messieurs, l'œuvre dramatique que je vais avoir l'honneur de vous lire est intitulée *Nour-Jehan*. Le sujet en est emprunté à l'histoire du royaume de Lahore

on de Penjab. L'action se passe en 1846, sous le règne de l'empereur Jehangire.

» En Europe, nous lisons depuis notre enfance deux ou trois histoires ou pour mieux dire une seule et longue bataille, livrée par des hommes grotesquement vêtus de drap bleu ou de drap rouge.

» Ces hommes qui n'ont aucune haine les uns contre les autres, se tirent, au hasard, dans la fumée, quelques centaines de mille balles, boulets, obus, par jour, et on enterre le lendemain tous les malheureux que la fatalité a placés la veille sur le chemin de ces projectiles. On appelle cela l'histoire d'un pays.

» Depuis l'invention de l'imprimerie, nous avons pris l'habitude de ne pas imprimer toutes les autres histoires qui se sont passées dans la contrée la plus vaste et la plus peuplée du globe. L'histoire de France et d'Angleterre a toujours suffi aux besoins de notre instruction et de notre curiosité.

» Ce n'est point cependant aux jeunes auditeurs qui m'entourent ce soir que j'aurai la prétention d'apprendre l'histoire de l'illustre empereur Jehangire, aussi grand qu'Aureng-Zeb. Vous connaissez tous, ici, messieurs, les chroniques ennuyeuses d'Anquetil et de Hume ; mais vos études se sont portées avec une égale avidité sur l'histoire de cet empire lointain, arrosé par cinq rivières, et qui fut le terme des conquêtes du grand roi macédonien Scander-le-Grand.

» Vous connaissez l'héroïque femme Nour-Jehan, l'épouse de Jehangire, cette amazone, qui, montée sur un éléphant, traversa le fleuve Jellys, livra une grande ba-

taille à l'émir Mohabeth pour élever son jeune fils au trône, et épuisa les flèches de cinq carquois. Vous connaissez toutes ces merveilleuses épopées de l'Asie, ces luttes de géants cuivrés, ces guerres chauffées au soleil du tropique, ces sauvages amours, ces haines fauves, souillées de luxure et de sang, et qui, pendant bien des siècles, désolèrent le plus beau pays du monde et le couvrirent de ruines et de deuil.

» Voilà, messieurs, le livre immense voilà la terre féconde d'où j'ai exhumé mon œuvre dramatique, *Nour-Jehan*... Je commence et je me confie à votre attention, sans réclamer votre indulgence.

ACTE PREMIER.

Au fond, le fleuve Jellys, bordé de cinq pyramides de briques, élevées par les soldats d'Alexandre. A gauche, au premier plan, la tente impériale de Nour-Jehan. A gauche, la lisière d'une forêt de palmiers. Au lever du rideau, le jour commence; deux soldats sikes jouent aux échecs, devant la tente, avec des cailloux figurant les pièces du jeu.

— Ah! c'est très-bien! dit Daniel Messains; j'aime ce lever de rideau.

— On l'aime d'autant plus, ajouta un jeune auditeur assis sur le balcon, la tête penchée en arrière, d'autant plus que les cipayes et les porteurs de palanquins jouent aux échecs tout le long des quatre cents lieues qui séparent Calcutta de Lahore. C'est éminemment local.

Le lecteur remercia d'un signe de tête, jeta un regard à la dérobée dans la cour, fit un geste d'inquiétude, et poursuivit ainsi :

SCÈNE PREMIÈRE.

UN SOLDAT SIKH *avançant une pièce sur l'échiquier.*

Le vieux Fakir, qui joue avec Tobly, le bonze,
Et sur douze défis en gagne toujours onze,
Me disait, l'autre jour : Écoute, mon enfant,
Place devant ton roi, la reine ou l'éléphant,
Ou bien tu seras mat. Le conseil était sage ;
Ce matin, Nour-Jehan devrait en faire usage
Et Lahore à sa reine ouvrira son chemin,
Et son plus jeune fils sera fait roi demain.

En ce moment, la porte s'ouvrit ; un jeune homme, fort élégamment vêtu, entra et la lecture fut suspendue tout à coup.

— Quoi ! c'est vous ! — dit le lecteur, en posant son manuscrit sur la table, — vraiment, je ne vous attendais pas.

— J'ai pris le convoi de neuf heures et demie, dit le nouveau venu, en serrant les mains de Messains et de Gratiot, — et je viens passer la nuit à Paris, rien que la nuit. Avant le lever du soleil, je serai demain à mon ermitage de Ville-d'Avray.

— Et où en sommes nous de nos affaires ? demanda Messains à voix basse.

— Jusqu'à présent, répondit le nouveau venu, je ne puis rien dire. Seulement, je m'ennuie beaucoup.

— Ce pauvre de Rauzan, dit Gratiot, il s'est fait ermite à Ville-d'Avray.

— Ne parlez pas si haut, — dit Michel de Rauzan, notre mystérieux voisin de madame de Fontalbe, — ne prononcez pas mon nom, surtout ! Paris a des oreilles grandes comme les tours Notre-Dame, et il me serait dur de perdre mon paradis terrestre pour une faute, comme Adam.

— Hélas ! dit Gratiot, en lançant un rapide coup d'œil dans la cour, sur les fenêtres du premier étage, — hélas ! personne ne nous écoute ! les lumières et les oreilles sont absentes. Voilà déjà deux soirées perdues ; deux soirées où je commence ma lecture sans la finir !

— N'importe, dit de Rauzan, il faut persister.

— Persistons, dit Gratiot.

Et il reprit ainsi la lecture de son manuscrit :

« On entend une fanfare de *bins*, de *tamtams* et de *gongs*. Deux esclaves, portant des éventails de plumes de bengalis, entrent en scène ; les sentinelles fléchissent le genou et baissent la tête. Nour-Jehan paraît.

SCÈNE DEUXIÈME.

NOUR-JEHAN. *Elle est livrée à une profonde méditation.*

Tout est prêt ; je la vois se lever cette aurore
Qui doit rendre mon fils au trône de Lahore.
Écoute, dans le ciel, son innocente voix,
O Dieu de l'Inde ! ô Dieu qui t'incarnas dix fois !

— Toujours rien vis-à-vis? demanda le lecteur en s'interrompant.

— Rien, dit Rauzan, après avoir regardé dans la cour.

— Alors, il est inutile de continuer, dit Messains.

Ce qui fut répété en chœur par l'auditoire.

— A demain donc, à la même heure, dit Gratiot. Nous serons plus heureux demain.

— Messieurs, je fais une proposition, dit Messains; puisque cette soirée est encore perdue pour Gratiot, allons tout de suite chez notre ami Justin Fraizier; il n'est pas fort tard, et nous lui ferons cercle au moins une demi-heure encore. Que diable! il faut tous nous entr'aider jusqu'au bout.

Proposition adoptée à l'unanimité. On se rendit donc, un à un, chez Justin Fraizier.

Les auditeurs de Nour-Jehan trouvèrent peu de monde dans cette nouvelle réunion, et leur entrée fit un grand effet, surtout aux fenêtres du voisinage. Justin Fraizier, debout devant une table, avait, depuis assez longtemps, commencé sa leçon; il désigna des siéges aux nouveaux venus, et continua en ces termes :

« Oui, messieurs, en terminant aujourd'hui la revue des poëtes latins du siècle d'Auguste, je me crois obligé de donner un dernier regard d'admiration à ces hommes qui, dans leur époque si reculée, semblent avoir épuisé toutes les pensées de l'avenir.

» Pour écouter ces maîtres de la lyre, l'univers, agité depuis sa création par la guerre et la discorde, fit silence tout à coup et déposa les armes; et les architec-

tes élevèrent les plus belles lignes monumentales connues, pour environner les poëtes d'un horizon digne de leurs chants.

» Les vers d'Horace, de Virgile, d'Ovide, furent traduits en strophes de pierres par les ouvriers sublimes qui bâtissaient le portique d'Octavie, le théâtre de Marcellus, les édifices du Palatin, le Panthéon d'Agrippa. Pendant un demi-siècle, il fut donné au monde d'entendre cet hymne de la poésie et des arts, entonné par les voix de Tibur, et les prophètes de la Judée, au milieu d'un calme universel et d'une sérénité jusqu'alors inconnue.

» Les oracles mêmes des Sibylles se taisaient pour applaudir ces mélodies célestes des hommes et des anges ; ces concerts de l'humble Nazareth et de l'orgueilleux Capitole; ces allégresses de Rome, de Jérusalem. »

Le professeur Justin Fraizier, abaissant sa voix au ton de la familiarité, poursuivit ainsi : Messieurs, dans la prochaine leçon, j'expliquerai le passage de Tacite : *Noctem minacem et in scelus eruptum in fors lenivit*, et je ferai par ainsi l'autopsie de la forme magistrale qui est le style de ce grand prosateur latin.

Je vous invite, messieurs, à l'exactitude. Sans exactitude, point d'instruction.

On entendit du côté de la cour un bruit aigu de fenêtres fermées ; les auditeurs se séparèrent. Michel de Rauzan serra les mains de Fraizier en lui disant : — Bon courage, mon ami, vous êtes sur la bonne voie. La réussite ne se fera pas attendre. Au reste, nous sommes

tous, je crois, à la veille de triompher... excepté pourtant notre pauvre ami Gratiot. Je commence à désespérer du succès de sa Nour-Jehan.

— Ma foi ! dit Fraizier, il faut qu'il trouve une autre gamme et un autre voisinage. La voix qui crie du désert n'est pas payée comme la voix d'un ténor. Je chercherai quelque chose pour Gratiot, dans un voisinage peuplé convenablement.

— C'est bien, dit Rauzan. Adieu, il est fort tard. Je vous écrirai de Ville-d'Avray, et vous, continuez à ne pas m'écrire, c'est essentiel. Adieu.

IV

UN BAL A VILLE-D'AVRAY

Le père Vanière, qui faisait des vers latins assez français, a composé un poëme sur les *jardins*, avec des gravures en taille dure ; Dieu nous garde d'habiter les jardins de Vanière et ses basses-cours !

L'abbé Delille a fait un poëme sur les jardins, avec d'autres gravures représentant des Colins d'opéra-comique, lesquels ratissent des allées, arrosent des tournesols, émondent les chênes-verts et épluchent les marronniers ; Jean-Jacques Rousseau nous décrit les jardins de Clarens proprement tirés au cordeau, comme la rue de Rivoli, et il s'écrie ;

« O Tinian ! ô Juan Fernandez ! ô Julie ! e bout du « monde est à votre porte ! » Je n'aime pas les jardins de Delille, à cause des Colins, et je ne comprends pas ceux de Clarens, qui, par leur symétrie, rappellent à Saint-Preux les paysages vierges des îles de l'océan Pacifique.

En fait de jardins, je n'aime que les jardins modernes, éparpillés dans la grande banlieue de Paris, avec cette opulence, ce dédain de la symétrie, cette grâce et ce

bon goût qui excluent toutes les idées d'opéra-comique autrefois mises en vogue par Sedaine et Monsigny, pour la satisfaction des bergers de la rue Charlot.

Dans le village de Ville-d'Avray, où nous rentrons, il y a des jardins délicieux que l'abbé Delille n'avait pas prévus, et que le graveur Lejay n'a pas burinés, dans les éditions à l'usage du Dauphin.

On y chercherait en vain un Cupidon décochant un trait, un berger enflant des pipeaux rustiques, ou une bergère nouant un ruban rouge au cou d'un agneau.

Ce qui ravissait les pères n'est plus du goût des enfants, et les gras parfums de l'églogue affecteraient la délicatesse du moderne odorat.

C'est dans un de ces jolis jardins que le monde opulent de la ville, invité à une fête de campagne, arrive par les avenues de Sèvres et de Saint-Cloud.

Les quadrilles se forment dans les salons et sur la terrasse; l'orchestre jette ses provocations stridentes aux pieds des jeunes femmes et des jeunes gens; on danse aux étoiles et aux bougies; le luxe des toilettes rappelle le luxe de l'hiver; le luxe des fleurs annonce l'été; la fraîcheur des arbres et des gerbes d'eau glisse sur tous ces fronts charmants qu'embrase déjà le délire du bal.

Dix heures sonnaient à l'église de Ville-d'Avray.

Délie, appuyée sur son balcon et voilée par sa persienne, écoutait, les yeux humides de larmes, le joyeux murmure du bal et maudissait sa maîtresse, qui s'était brusquement échappée vers Paris, de peur, sans doute, de ne pouvoir résister aux séductions de cette fête.

Pendant que la jeune fille se livrait solitairement à son désespoir, une voiture bien connue s'arrêta devant la maison; un domestique ouvrit la porte, ôta respectueusement son chapeau, et madame de Fontalbe parut.

Délie retint un cri de joie, et, courant à l'escalier, elle vit sa maîtresse qui le montait d'un pas le[illegible], et dans un costume qui ne laissait aucun doute sur les projets du soir.

— Allez vous habiller tout de suite, Délie, dit la comtesse en entrant dans sa chambre.

— M'habiller! répondit Délie en sautant de joie. Si madame la comtesse daigne jeter un de ses regards sur sa servante, elle verra que ma toilette me permet d'accompagner une noble dame, même à la porte d'un salon de bal.

— Elle a raison! dit la comtesse avec une sorte d'effroi. — Délie, vous aviez donc deviné?...

— Je n'avais rien deviné, mais j'avais tout prévu.., Oh! madame la comtesse, permettez-moi de vous regarder un instant... Dieu que vous êtes belle! Vraiment il n'y a que Paris qui sache habiller et coiffer une jolie femme! Voilà une bonne idée! on est à la campagne, on est invitée à un bal; rien n'est prêt... On part pour Paris, on trouve tout, et on arrive juste à l'heure de l'invitation, avec de bons chevaux...

— Délie, je vous laisse tout dire... Aujourd'hui, à midi, je ne comptais pas me rendre à ce bal... Mais j'ai réfléchi. Puisque j'habite ce village, ai-je pensé, convient-il de faire une impolitesse à un magistrat qui veut bien songer à moi dans mon obscurité? Cette raison

m'a déterminée, et j'ai fait mettre les chevaux pour me rendre à une invitation obligeante et non à un plaisir mondain.

— Voilà justement ce que j'avais pensé ! — dit Délie avec ce ton de voix qui donne un démenti à la parole. — Je suis fière de moi... en effet, il n'était guère possible de refuser une invitation faite par la première autorité du pays. Madame la comtesse ne pouvait se rendre coupable d'une pareille inconvenance. A coup sûr, d'autres personnes auront accepté par le même motif...

— Quelles autres personnes ? — demanda la comtesse, en donnant devant son miroir un tour gracieux à une boucle de cheveux trop indépendante du joug du coiffeur.

— Oh ! j'ai dit cela au hasard...

— Vous ne dites rien au hasard, Délie... Allons, venez, descendons, accompagnez-moi, et surtout ne causez pas trop avec les femmes de chambre de l'un et de l'autre sexe. Entendez-vous ?

— Je fais mieux que d'entendre, je comprends.

Lorsqu'on annonça madame la comtesse de Fontalbe, le maire de Ville-d'Avray courut au-devant de la jeune femme et lui offrit son bras avec cette aisance moderne qui manquait aux baillis d'autrefois.

En ce moment, une valse de Strauss expirait dans un accord de notes langoureuses, et tous les regards attachés sur le tourbillon de la danse ne remarquèrent pas la nouvelle invitée qui prenait sa place au salon. Madame de Fontalbe, dans un rapide coup d'œil circulaire,

reconnut tout de suite que tout ce monde lui était étranger ; elle ne s'arrêta sur aucun visage connu.

Après la valse, il y eut une sorte d'agitation parmi les groupes de jeunes gens stationnés dans le cadre des portes.

Il était facile, même pour la comtesse, de deviner que la dernière femme arrivée au bal excitait une curiosité orageuse.

Chacun interrogeait son voisin, qui ne répondait que par une pantomime d'admiration.

Le plus beau privilége du bal, c'est de rapprocher tout de suite l'adorateur de la *divinité*, pourvu que l'adorateur sache simuler gauchement quelques étranges pas sur la mesure indiquée par un violon.

On vit le moment où vingt danseurs se précipitaient pour engager madame de Fontalbe ; chacun d'eux sollicitait le bonheur d'être le second, mais personne n'osait affronter le premier, l'imposante beauté de cette femme inconnue de tous.

Pendant qu'on cherchait cet audacieux premier, un jeune homme, qui se tenait dans l'ombre et à l'écart, parut derrière le fauteuil de la comtesse de Fontalbe, et prononça respectueusement la formule *qui lie* au bal, pendant dix minutes, un inconnu à une inconnue, avec accompagnement d'orchestre ou de piano.

La jeune femme fit un léger mouvement de tête, mais dans la position qu'elle avait, elle ne put entendre que l'invitation, sans voir le visage de son futur danseur.

Le prélude de la contredanse éclata dans l'orchestre.

Les jeunes gens et les jeunes femmes envahirent le

salon et la terrasse; une main gracieusement avancée sollicita la main de madame de Fontalbe, qui, cette fois, du premier coup d'œil, reconnut son danseur, en s'étonnant d'un trouble subit, qui fit trembler, sous le gant, la main qu'elle donnait.

C'était bien le mystérieux voisin, l'anachorète de Ville-d'Avray, le trappiste dandy dont la vie étrange exerçait depuis longtemps les impatientes conjectures de deux femmes.

Avec quelle distinction de maintien, de gestes, de paroles, il commença l'entretien frivole ou absurde que tout danseur se croit obligé d'engager sur la beauté du bal, la toilette des femmes, le luxe du salon, la musique des quadrilles, sur tous ces thèmes vulgaires qui sont souvent l'escarmouche d'un assaut sérieux !

Michel de Rauzan arrivait à ce bal avec une résolution toute prise.

— Si je rencontre madame de Fontalbe a cette fête, avait-il dit, si je trouve là cette femme qui faisait, le mois dernier, un adieu éternel au monde, c'est qu'elle y sera venue pour moi seul, fatuité à part.

Mes piéges innocents, tendus dans mon jardin, sous son balcon, auront réussi. Je pourrai alors tout oser dans les limites des convenances et de l'amour respectueux.

Saisissant au vol les trois minutes de repos que lui donnait l'intermède d'une figure de contredanse, Michel de Rauzan dit à madame de Fontalbe : — On vient toujours à un bal avec plaisir, et on en sort toujours avec tristesse. Cette expérience devrait bien conseiller à cha-

cun de rester chez soi ; on s'épargnerait une peine qui efface le plaisir.

— Mais cela est-il bien démontré ? répondit la comtesse en souriant au lustre. Peut-on en faire un axiome de bal ?

— Oh ! madame, il y a dans les deux sexes des êtres assez mal organisés pour être insensibles à la douleur, et ceux-là, mon axiome ne les regarde point ; mais je parle du petit nombre d'élus...

— C'est-à-dire, interrompit la comtesse, de ceux qui savourent le charme d'un tourment...

— Ce sont mes élus, madame ; ils savourent la tristesse avec délices ; ils sont friands des douleurs de l'esprit ; mais cette triste volupté brise l'âme et le corps : elle tue ; et le bon sens devrait nous éloigner des occasions fatales qui nous procurent le cruel bonheur de souffrir.

— Vous vous rangez donc au nombre de ces élus ? — dit la comtesse d'un ton de fausse étourderie.

— Hélas ! oui, madame.

— Et vous venez chercher au bal une occasion favorable pour être malheureux demain ?

— Oui, madame, demain, et peut-être toujours.

— Toujours ! Eh ! vous êtes ambitieux dans vos plaisirs... Au reste, je vous comprends et je crois être dans votre pensée. Un bal est une excitation violente ; on s'étourdit, on s'enivre ; puis, après le bal, on retrouve le silence, l'ennui, la solitude. Cela est vrai surtout pour nous, femmes ; mais les hommes savent se distraire, même après le fracas d'un bal ; et vous, monsieur, vous,

comme tous ceux de vôtre âge, vous oublierez demain le tourbillon de ce quadrille dans le tourbillon de Paris.

— Non, madame, non... ; je me suis arraché à ma retraite pour venir à ce bal. Ma solitude m'était chère, et demain elle me sera peut-être onéreuse. Ce qui m'arrive ce soir n'a point d'antécédent dans l'histoire de l'homme. J'ai quitté Paris pour m'éloigner, non pas d'une foule, mais d'une idée. Je me suis enseveli dans une tombe de fleurs, ici tout près, dans le village ; je vivais, depuis deux mois, n'ayant d'autres compagnons que l'étude et les beaux-arts ; mon esprit reprenait le calme de mes heureux jours ; j'étais peut-être à la veille d'oublier... Oh ! le hasard est doué d'une intelligence infernale !... Je viens à ce bal, par pure raison de convenance, de voisinage, et... je trouve une femme qui est la reproduction vivante de l'adorable image que je dois oublier par devoir...

— Mais ceci est une confidence intime, dit la comtesse en déguisant une vive émotion sous un sourire traversé d'un jeu d'éventail.

— Madame, si je vous ai offensée, aucun respect humain ne m'empêcherait de vous demander mon pardon à genoux.

— Une confidence n'offense pas, dit la jeune femme d'un ton encourageant ; le bal est inventé pour recevoir des confidences ; on les accueille comme on accueille toutes les plaintes des malheureux... Vous avez donc trouvé dans ce bal une de ces ressemblances extraordinaires qu'on ne rencontre que dans les romans?

— Oui, madame ; j'aime une noble femme, et je

l'aime sans espoir ; je l'aime respectueusement, à l'écart, dans l'ombre ; moi, inconnu d'elle, elle, ne soupçonnant pas mon amour. Tout ce que j'ai appris de cette femme m'a forcé à m'éloigner de Paris et de sa maison ; elle a rompu les liens qui l'attachaient à la société, elle a dit un adieu éternel au monde, et son veuvage ne doit jamais finir.

— Oh ! monsieur, — dit la comtesse en excitant sa voix affaiblie, — une jeune femme prend souvent ces sortes de résolutions, puis...

— Madame, ce sont de sérieuses résolutions, cette fois, — dit de Rauzan avec feu ; — on les tiendra.

— Il ne manque plus rien à cette confidence, dit la comtesse, plus rien qu'un nom.

— Ce nom, madame, ce nom que je prends dans mon cœur pour le porter à mes lèvres, est celui-ci : madame la comtesse Clotilde de Fontalbe, et sa reproduction vivante... c'est vous.

Le dernier accord de l'orchestre licencia le quadrille, et dans la confusion du moment, la comtesse de Fontalbe se trouva dispensée d'ajouter à cet entretien un mot impossible à trouver. M. de Rauzan la conduisit à son fauteuil, et il sortit ensuite dans le jardin pour respirer un peu de fraîcheur.

Les intermèdes étaient courts : contredanses, valses et polkas se succédaient presque sans interruption, et madame de Fontalbe se vit forcée de subir une série d'engagements qui semblaient devoir l'éloigner, pour toute la nuit, d'une seconde rencontre avec son premier danseur.

Pendant que le bal se prolongeait ainsi avec sa furie française, Michel de Rauzan, qui avait choisi un poste d'observation très-favorable, suivait, en physionomiste exercé, tous les mouvements de la belle comtesse, pour deviner ce qui se passait dans son âme, après leur entretien.

Cet examen demandait un œil habile, car toute femme qui se sent placée sous le feu d'un regard scrutateur trouve d'admirables secrets pour déconcerter l'observation, avec un naturel merveilleux.

M. de Rauzan perça ce réseau transparent de ruses dont se voilait madame de Fontalbe, et sous le masque d'emprunt, où se ciselaient avec effort les lignes du sourire et de l'insouciance, il aperçut les éclairs rapides d'une grande préoccupation.

Dans tous les bals, une heure arrive où la fièvre de la danse, mal contagieux, semble changer tout un monde de danseurs et de danseuses, la veille inconnus les uns aux autres, en colonie d'amis et de parents.

Une familiarité charmante s'établit partout; les visages qui s'étaient levés avec un sérieux superbe à l'horizon du premier quadrille d'ouverture, s'épanouissent au lever de l'aube; et les lèvres les plus rebelles à la parole éclatent en joyeux propos pour racheter un trop long silence commandé par l'étiquette et le bon ton.

M. de Rauzan, qui savait attendre comme tous ceux qui réussissent, comptait sur ce bienheureux moment de liberté pour achever le dernier chapitre du plus beau plan que séduction matrimoniale ait jamais conçu.

Un fauteuil était vacant à côté de la belle comtesse;

il s'y laissa nonchalamment conduire par le hasard, et s'y établit avec une aisance gracieuse, qui supprimait toute malignité de propos dans le voisinage.

Madame de Fontalbe, en voyant le fauteuil vacant, pressentait déjà la brusque invasion du futur locataire ; aussi elle avait pris, au vol d'un plateau, une glace à la fraise, pour se donner une contenance nouvelle, car les jeux de l'éventail étaient épuisés au premier assaut.

— Madame, — dit de Rauzan dans une attitude respectueuse, — je vais quitter ce bal avec un trésor d'amertume au cœur ; je suis sans doute, à vos yeux, un criminel indigne de pardon, et pourtant je n'ai qu'un complice, seul coupable, le hasard. Votre noble nom est dans toutes les bouches ; il n'est donc plus un secret pour personne ici. Ce n'est point une confidence que j'ai faite à la reproduction vivante d'une incomparable beauté ; c'est une sorte d'insulte que j'ai commise envers madame la comtesse de Fontalbe elle-même. J'invoque votre bonté sur l'innocence de mon intention.

— Non, monsieur, — dit la comtesse avec un demi-sourire, vous n'êtes pas assez malheureux pour commettre un crime, et vous êtes trop gentilhomme pour insulter une femme. Cependant je vous pardonne de bon cœur le mal que vous croyez m'avoir fait, et j'étends le même pardon à la faute que le hasard, votre complice, a commise envers moi. Dieu me garde d'être cause du malheur que vous attendiez demain !

— Madame, voilà donc tout ce que j'ai mérité cette nuit ? Vous ne daignez pas même m'honorer d'un coup d'œil de colère ! Vous me traitez comme un enfant

étourdi ! Vous me regardez avec commisération de toute la hauteur de votre grâce et de votre beauté ! Oh ! rien n'est plus cruel que la pitié d'une femme ! Sa haine au moins peut vous donner une espérance ; la pitié n'a point d'avenir.

— Cela est fort étrange ! — dit la jeune femme avec un calme plein de naturel. — Vous voulez donc, monsieur, que je me croie offensée par vous ?

— Oui, madame... Vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez jamais vu, et vous avez entendu, pour la première fois, sortir de ma bouche des paroles au moins légères contre madame de Fontalbe, contre vous ! Il me semble que vous auriez à peine supporté cela dans un entretien avec un intime ami... Madame, il y a là-dessous une énigme que je ne comprends pas, une situation inouïe ; rien ne me semble naturel dans ce qui m'arrive aujourd'hui, rien, pas même votre tolérance, madame, et votre mystérieuse bonté.

Autant que le permettait le grand jour d'un salon, tout émaillé de regards curieux, Michel de Rauzan savait donner à sa figure une expression de désespoir prudemment contenue, en présence de tant de témoins. Madame de Fontalbe essayait toujours de maîtriser son émotion, et attendait le secours de son organe, devenu calme, pour changer en duo le monologue de son voisin, car pareille situation ne pouvait se prolonger plus longtemps en public.

— Monsieur, dit-elle, nous trouvons cette situation difficile à expliquer ; je suis de votre avis ; mais tous les mystères que l'homme invente s'éclaircissent avec le

temps. Nous avons beau jeter sur nos actions un voile épais, chaque heure écoulée en déchire un lambeau... Veuillez bien me répondre avec franchise... A quelle époque m'avez-vous vue pour la première fois.

— Il y a eu trois ans le 12 avril dernier, à la fête de madame G... D..., rue d'Anjou-Saint-Honoré, 39.

— J'étais à cette soirée ; c'est juste... Il y avait d'ailleurs tout Paris...

— Je n'y ai vu que vous, madame... et depuis ce moment, vous seule avez occupé ma vie. Je vous avais vue, la première fois, en splendide toilette de bal ; je vous ai revue avec votre robe de veuve, et lorsque j'ai appris la fatale résolution que vous aviez prise de vous ensevelir vivante avec votre jeunesse et votre beauté dans quelque tombe de province, je me suis condamné moi aussi à une solitude d'exil, où je ne dois vivre qu'avec une seule pensée et un seul souvenir.

La comtesse de Fontalbe, épuisée par une heure de contrainte, laissa percer sur son visage un vrai sourire de satisfaction qui n'échappa point au regard du jeune homme.

Au même instant, des préludes de piano commandaient le silence, et une fraîche voix de seize ans chanta une romance du jour, en trois couplets, intitulée : *La Mère du Soldat.*

Michel de Rauzan se leva au troisième couplet comme pour prendre congé de madame de Fontalbe, qui lui dit en souriant :

— Je vous soupçonne, monsieur, de nourrir quelque hostilité contre la romance.

— A côté de vous, madame, on peut tout endurer, même une romance. J'avoue, cependant, pour rendre hommage à la sagacité de vos soupçons, que je n'aime dans la musique française ou italienne que le côté grave et sérieux.

— Alors, — dit la comtesse avec un regard qui bouleversa son interlocuteur, — alors, j'espère que vous ne me refuserez pas ce que je vais vous demander.

— C'est de reine à esclave ; commandez, j'obéis.

— Puisque le bal tourne au concert, vous allez vous mettre au piano, et vous chanterez une mélodie.

— Laquelle, madame?

— Oh ! le premier morceau venu ; par exemple :

J'écoutais sa voix touchante
Lorsque l'étoile au ciel montait,

De Rauzan feignit un mouvement de surprise très-bien jouée.

— Quoi ! madame, dit-il, vous connaissez cette mélodie ? mais elle est de moi... musique et paroles... je l'ai composée pour moi... elle n'a jamais été lancée dans le domaine public ! Vous me confondez de surprise !

— Je vous prie de la chanter, monsieur,— dit la comtesse avec un sourire charmant. — C'est de reine à esclave.

De Rauzan s'inclina, et, le piano redevenu libre, il s'en empara courageusement, et, après quelques pré-

ludes, il chanta la mélodie aimée de la comtesse de Fontalbe.

Le succès de l'artiste fut prodigieux ; toutes les bouches crièrent : bravo ! De Rauzan s'échappa de ce tourbillon d'enthousiasme pour demander un sourire de récompense ; mais, avant les dernières mesures de la mélodie, madame de Fontalbe avait quitté le salon, sans remercier le chanteur.

— N'importe ! se dit de Rauzan, c'est une admirable femme ! elle a trouvé, en fuyant, un procédé fort ingénieux pour me dire que rien n'était fini, et qu'elle renvoyait la suite au premier jour, comme au bas d'un feuilleton.

V

TOUS LES VOISINS

On dinait encore à l'hôtel de l'ex-ministre dont nous avons déjà parlé.

Cette expression peut paraître étrange, parce que tout le monde dîne à Paris, excepté cent mille habitants des deux sexes; mais le dîner d'un ex-ministre ainsi pompeusement annoncé au début d'un chapitre n'est pas un repas ordinaire, servi à six heures pour des habitudes de famille, mais une sorte d'embûche gastronomique tendue à des amitiés suspectes, à des dévouements douteux, à de nobles ou vénales ambitions.

Daniel Messains, d'abord le voisin, entre cour et jardin, de l'ex-ministre, était aujourd'hui son heureux convive.

Il y avait à la même table quelques jeunes femmes, dont le regard et le sourire annonçaient l'intelligence, et entre autres une jeune personne qui ressemblait à une nièce de ministre, et qui n'avait pas besoin de parler pour prouver qu'elle pensait une foule de choses spirituelles, qu'une modestie charmante empêchait de communiquer aux voisins.

On avait épuisé à ce dîner toutes les questions sociales ; on avait fouillé tous les trésors de l'avenir.

Daniel Messains, laissant dans leur arsenal lézardé les vieilles armes de la discussion politique, venait de s'élever à une hauteur immense de vues et de théories fécondes. Il avait dit que l'ère du chemin de fer et de la vapeur maritime renouvellerait la face du globe, et que l'antique rouage qui fait mouvoir notre Europe dans un cercle vicieux serait brisé.

— Oui, s'écriait-il, il ne peut plus revenir le temps où les peuples s'égorgeaient pour deux pieds de neige au Canada, deux pieds de marécage en Hollande, deux pieds de grève jaune sur le Rhin.

La vapeur va découvrir à tous les yeux des horizons nouveaux, et nous démontrer que chaque famille a reçu son arpent de terre au soleil, et que le monde est assez vaste pour nourrir à l'aise le double de ses habitants, sans que la guerre se charge d'une homicide épuration.

Il y a des continents vierges à exploiter, il y a des îles énormes, autrefois reléguées dans les zones fabuleuses, et qui, demain, seront à vos portes, comme des faubourgs : il y a toute une Afrique et toute une Asie, les deux tiers de la planète, à convier aux splendeurs libérales de la civilisation.

Les peuples, en se rapprochant, doivent enfin se comprendre ; et toutes ces petites familles éparses, séparées par des ruisseaux qu'on appelait des fleuves, ou par des lacs qu'on appelait des océans, ne formeront bientôt qu'un seul peuple dont les intérêts, la langue,

le costume, seront les mêmes partout, quand les distances auront disparu.

— Il y a sans doute, dit l'ex-ministre, dans ces prévisions de l'avenir, un peu d'exagération ; mais, en réduisant cette utopie à sa valeur exacte et probable, il reste encore beaucoup de bien à espérer de l'ère nouvelle. C'est bien le cas de dire aujourd'hui ce que chantait le poëte païen à la naissance du Christ ; *Novus rerum nascitur ordo.*

Quand l'ex-ministre parlait, Daniel Messains prenait une pose d'audition respectueuse, comme l'élève devant son maître, et son regard descendant des hauteurs du ravissement, glissait avec une légèreté rayonnante sur le visage de la jolie nièce, qui baissait alors les yeux.

Après le dîner, l'ex-ministre prit le bras de Messains avec cette familiarité qu'adoptent les hommes politiques en quittant le pouvoir, et lui montrant du haut de sa terrasse les humbles fenêtres d'un entresol :

— Je suis vraiment reconnaissant à ce voisinage, lui dit-il ; je lui dois le plaisir de vous connaître, et j'espère que nos relations auront de l'avenir.

— C'est moi, dit Messains, qui dois de la reconnaissance au hasard. Je ne me doutais guère, quand nous nous exercions, dans mon obscur entresol, aux luttes oratoires, que j'avais, dans mon voisinage, des auditeurs si éminents.

L'ex-ministre daigna rire pendant toute la durée d'une prise de tabac, puis il dit :

— Monsieur Messains, c'est toujours un coup de ha-

sard, le plus insignifiant, qui décide des hautes destinées... Voyons, mon jeune voisin, laquelle de ces deux carrières sourirait davantage à votre goût... le barreau ou la tribune?

— Oh! — dit Messains avec un embarras bien joué, — l'état précaire de ma fortune ne me permet pas...

— Laissons de côté la fortune, interrompit l'ex-ministre; consultez seulement votre goût, et ne vous embarrassez pas du reste.

— En ce cas, répondit Messains, j'aimerais mieux être l'avocat du peuple sur une tribune, à la chambre des députés, que l'avocat d'un client, devant une barre, au Palais-de-Justice. J'ai le courage d'avouer mon ambition.

— Eh bien! monsieur Messains, — dit l'ex-ministre, en serrant les mains du jeune homme, — je me charge de votre ambition, et comme j'ai sous la main un petit collége électoral, presque tout composé de mes amis ou de mes créatures, je vous fais sortir de l'urne à la première élection. Ceci une fois dit, n'en parlons plus, et surtout que ce soit notre secret politique à nous deux.

Daniel Messains se précipita, lèvres premières, sur les mains de son Mécène, et les baisa respectueusement: il avait eu soin de faire chez lui, le matin, une répétition de cette scène touchante, avec son ami, car il s'attendait à cet irrésistible dénoûment.

L'ex-ministre fut pénétré de cette pantomime de reconnaissance, et, après quelques instants donnés à l'é-

motion, il permit à son jeune protégé de se rendre à ses laborieuses habitudes de tous les soirs.

Notre futur député courut chez son ami Wilfrid Gratiot, qui venait pour la vingtième fois d'essayer, fenêtres ouvertes, une lecture de sa tragédie de *Nour-Jehan.*

Daniel Messains raconta toute l'histoire de son triomphe chez l'ex-ministre, et ajouta :

— Mais ce n'est pas tout, mon cher Gratiot ; il y a là une jeune fille charmante, une nièce de la maison, et qui m'écoute avec des yeux rayonnants d'avenir.

C'est une héritière ; il n'y a dans ces beaux hôtels que des héritières ou des veuves émaillées de diamants.

On y entre célibataire et pauvre ; on en sort riche et marié.

J'ai fait ce soir ma double fortune d'homme amoureux et d'homme politique... Et toi, mon cher Wilfrid, voyons, es-tu avancé dans tes plans?

— Moi, — dit Wilfrid Gratiot avec tristesse, — j'échouerai seul. Nous ne pouvons tous réussir. Il fallait un malheureux ; ce sera moi. Voilà de Rauzan en pleine voie de prospérité ; il épousera madame de Fontalbe et son million. Je conviens que de Rauzan a fort bien mené son affaire ; mais tout lui a réussi : dès qu'il a su que madame de Fontalbe avait renoncé au monde pour s'ensevelir dans un jardin de Ville-d'Avray, il a été assez heureux pour trouver, même vis-à-vis le joli tombeau de sa belle comtesse, un pavillon d'été *à louer présentement,* et il a eu le courage de s'y installer, un grand mois au moins avant l'arrivée de madame de Fontalbe. Tout a marché ensuite selon les vœux

de Rauzan. Le voilà maintenant invité aux soirées de la mère de la comtesse, madame la marquise de Villeguiers. De Rauzan sera le plus heureux des maris millionnaires avant un mois : c'est lui-même qui m'a annoncé cette nouvelle ce matin. Toi, mon cher Messains, avec ton *appartement à louer présentement,* sous les fenêtres d'un ex-ministre, tu marches à la fortune et à la gloire. Tu as aussi très-bien joué ton rôle, j'en conviens, et tes amis t'ont secondé admirablement. Demain, notre ami Justin Fraixier doit recevoir la visite de son voisin, et il est à présumer que celui-là encore sera dans les heureux. Moi, moi seul, je ferai ombre sur ce tableau !

— Pourtant, mon cher Wilfrid, tu n'as rien négligé, comme tous. Tu as eu aussi le bonheur de trouver un appartement *à louer présentement,* sous les fenêtres d'une tragédienne célèbre, et aucun de tes amis ne t'a fait défaut pour venir applaudir la *Nour-Jehan.*

— Oui, mais la tragédienne s'est obstinée à disparaître et à fermer ses fenêtres et ses oreilles à mon trentième vers. Hier, à dix heures du soir, elle parut à son balcon ; aussitôt je déclamai la plus belle tirade de *Nour-Jehan,* celle qui commence ainsi :

> O soleil du Penjab, roi du bleu firmament,
> Qui créas dans ces monts l'or et le diamant !

— Eh bien ! juge de ma chance, au dixième vers l'actrice disparut ; les bougies s'éteignirent, et un instant

après, nous entendîmes le bruit de sa voiture dans la cour. Je m'arrêtai brusquement à cet hémistiche :

O désaventure!

— Que diable! aussi mon cher Wilfrid, il ne fallait pas choisir un sujet comme *Nour-Jehan* ; c'est de l'hébreu.

— Un sujet admirable! mon cher Messains ; mais il y a des noms qui déplaisent, j'en conviens. Je changerai tous les noms et j'intitulerai ma tragédie : *Frédégonde ou une conspiration de palais.*

— Ceci me paraît assez raisonnable, Wilfrid ; et, après tous ces changements, tu demanderas une lecture au comité d'un théâtre quelconque ; on ne refuse jamais une lecture...

— Oui, mais on refuse la pièce quelquefois.

— C'est juste, Wilfrid.

— Voilà précisément ce que je voulais éviter, mon cher Messains. Je voulais me faire enlever ma pièce des mains par ma voisine l'actrice, dans un accès d'enthousiasme, et tout était fini. Les épines du métier disparaissaient sur ma route ; j'avais pour moi une puissante patronne qui jonchait de roses le péristyle de mon théâtre, et me plaçait à côté d'elle sur son char triomphal. Quel beau rêve évanoui!

— A propos de rêve, mon poëte Wilfrid, il est tard, il faut songer au sommeil. Cette journée m'a brisé. Le bonheur est lourd à porter quand il arrive sans avertir. Adieu et à demain. Quand je serai ministre, je te ferai

jouer *Nour-Jehan* et *Frédégonde*, ou je refuse la subvention au théâtre.

— C'est toujours une espérance, mon cher député en herbe. Adieu donc, et à revoir demain, chez Justin Fraizier.

Ce dernier locataire d'un appartement *à louer présentement*, le jeune et grave Justin Fraizier, en entendant raconter les mille choses qui se disent à Paris, avait appris que l'opulent banquier Raymond V*** cherchait pour ses trois fils un précepteur, mais un précepteur orné de tant de qualités rares, que la découverte paraissait impossible.

Le jeune Justin Fraizier, dont le mérite égalait la pauvreté, suivit les conseils de ses amis de Rauzan et Messains, et fut encore assez heureux pour trouver une modeste chambre *à louer présentement*, dans une petite maison dont les croisées s'ouvraient sur le jardin du banquier.

C'est là que, depuis le commencement de l'été, notre jeune professeur travaillait à son œuvre, comme Messains sous le balcon de l'ex-ministre, et comme de Rauzan, dans son jardin de Ville-d'Avray.

Le banquier, ayant fait annoncer sa visite, entra chez son voisin Justin Fraizier, à l'heure convenue, et avec cet aplomb imperturbable que donne à un homme le souvenir de sa royauté du coffre-fort.

— Je vous fais une petite visite de voisin, dit-il à Fraizier, avec un visage gonflé par une joie permanente. Vous m'accuserez peut-être d'écouter aux portes; que voulez-vous? les soirées sont belles, les portes sont ou-

vertes, mon jardin est presque à vous, et, dans les nuits d'été, je ne perds pas un mot de ce que disent mes voisins. C'est souvent ennuyeux, mais c'est quelquefois amusant et instructif, surtout quand il s'agit d'écouter votre leçon du soir.

— Monsieur... vraiment... vous me... — dit Fraizier en s'inclinant à chaque mot avec une modestie de comédien accompli.

— Oh! poursuivit le banquier, je ne flatte pas, moi ; je ne sais pas flatter. Je suis franc comme l'or, et je redoute la fausseté comme un changeur de monnaies..... Au fait... j'ai trois fils que je voudrais faire élever sous mes yeux, par un précepteur dévoué... Voulez-vous être ce précepteur? oui ou non. Je n'ai pas de temps à perdre; il est neuf heures et vingt-cinq minutes, et nous avons tous deux à travailler encore, n'est-ce pas?

— C'est vraiment bien de l'honneur pour moi, — dit Fraizier, avec une voix solennelle, — et je pense...

— Oh! ne pensez rien, monsieur le professeur, vous serez rétribué, pour vos peines et vos soins, comme le précepteur d'un jeune prince, avec pension de retraite. Quel âge avez-vous?

— Vingt-huit ans.

— Quels sont vos principes d'éducation?

— Je m'efforce, monsieur, de donner à mes élèves le goût des saines doctrines. Je les forme de bonne heure à l'étude et à l'amiration des maîtres. En littérature, je leur fais aimer Corneille, Molière, La Fontaine, Boileau, Fénelon; en général, ceux qui sont morts.

— Et Racine? Racine? interrompit le banquier.

— Oh ! Racine, monsieur, j'en fais l'objet d'un culte à part. J'ai un buste de Racine... dans le salon de mon père... Oh ! Racine !

— Très-bien, monsieur le professeur... En politique, quelles sont vos idées?

— En politique, je donne à mes élèves le goût d'une sage liberté, aussi éloignée de la licence que du despotisme... En philosophie, je suis éclectique : c'est ce qu'il y a de mieux.

— Oh ! certainement.

— Quant aux beaux-arts, j'aime, avant tout, ce qui est national ; la musique française, en décadence depuis Méhul et Grétry : en peinture, la peinture française, en décadence depuis David et Girodet : en architecture, l'architecture française, en décadence depuis Huyot et Fontaine. Permettez-moi de passer sous silence la littérature moderne ; je ne veux point faire de personnalité envers des contemporains ; je me borne à déplorer le mauvais goût du jour.

— Parfait ! dit le banquier... Oh ! je vous connais depuis longtemps, monsieur Fraizier ; j'assiste à vos leçons à votre insu. Il y a surtout un passage qui m'a frappé... c'était votre parallèle entre Virgile et Horace... *L'un, tendre, harmonieux, correct; l'autre, énergique, concis, inégal, emporté... L'un, mélancolique et rêveur; l'autre, jovial et satirique ; tous deux...* Vous voyez que je cite à peu près vos expressions... Au collége, j'adorais les parallèles ; j'ai fait, en rhétorique, celui de Scipion et d'Annibal... *l'un, sobre, chaste, disert ; l'autre, cauteleux, ardent au plaisir ;... tous deux...* Il a trente-cinq ans

de cela, et je ne m'en souviens plus ; mais je sais que j'eus le prix... Monsieur le professeur, la chose est donc finie entre nous; voilà comment je brûle les affaires, moi. Ce matin, j'ai acheté cinq mille mètres de terrain en cinq minutes... Un de ces jours, mon cher voisin, nous dînerons en famille, et je vous présenterai vos élèves... L'aîné est un garçon calme, réfléchi, concentré; une tête à mathématiques. Le second est un espiègle qui a le travail en horreur... Le cadet... oh ! celui-ci vous en serez content... il a un esprit d'ange, et une mémoire ! L'autre jour, sa mère lui a récité vingt vers de *Mérope ;* il les a retenus du premier coup. Le petit drôle nous a tous fait frémir, quand il a déclamé ce beau vers :

Soudain la garde accourt avec des cris de rage.

Sa mère pleurait, parce que ce passage de *Mérope* lui rappelait l'émeute de la rue Montorgueil, en 1832, lorsque je m'élançai avec mon bataillon de la garde nationale, par la rue Thévenot... Adieu, mon cher voisin. Au revoir, à bientôt j'espère.

Le banquier serra les mains du jeune homme, et sortit.

Lorsque le grave professeur Fraizier se trouva seul, porte et fenêtre closes, il se livra follement à une danse immodérée devant son miroir.

Il n'y aurait point de réputation d'hommes graves, si les miroirs parlaient.

Avec les procédés nouveaux, et presque infaillibles, employés par nos trois jeunes gens, la réussite devait être le résultat.

Aussi, on ne sera pas étonné d'apprendre que, dans l'automne qui suivit cet été, Michel de Rauzan avait épousé madame de Fontalbe, Daniel Messains sortait triomphant de l'urne électorale du collége de H***, et que Justin Fraizier gouvernait la famille du banquier, son ex-voisin.

Néanmoins plusieurs années se sont encore écoulées depuis cette époque, et tout a concouru pour donner un nouveau lustre à de légitimes et intelligentes ambitions.

Ainsi, aujourd'hui, Daniel Messains, le plus âgé de nos amis, siége à la chambre des députés; il a épousé la nièce de l'ex-ministre, avec une dot de cinquante mille livres de rentes, déposée sur l'autel de l'hymen, qui est un comptoir maintenant.

A la première crise ministérielle, Messains a des chances sur un portefeuille quelconque, et il a ses deux mains toutes ouvertes pour le saisir au vol de la crise, et le garder.

Wilfrid Gratiot a loué plusieurs appartements, et n'a pas été heureux comme ses amis, ce qui prouve que les mêmes moyens ne conduisent pas toujours au même but : cependant, comme on trouve toujours à Paris l'occasion de tirer parti d'un travail consciencieux, le jeune poëte a coupé ses ailes qui ne lui servaient qu'à ramper; il a enlevé à son drame toutes ses rimes, et en a

composé une histoire avec ce titre : JEHANGIRE, ou *le Penjab en* 1616.

Daniel Messains, député influent, a recommandé ce beau travail historique, fruit de longues études, au ministre, et le ministre vient d'envoyer l'historien Gratiot au Penjab, pour étudier la question Sike au point de vue français, afin de contrebalancer l'influence anglaise dans ce pays.

FIN

TABLE

	Pages
AVANT-PROPOS.	1
I. Lavinia.	4
II. Les Adieux.	10
III. Le Rêve.	16
IV. Le Rêve (suite).	21
V. Un Article de Fullerton.	24
VI. Le Lakiste s'éveille.	28
VII. Le Cabinet du comte Godefroy de Servian. .	33
VIII. Métamorphose.	41
IX. Hamlet au théâtre de Dublin	48
X. Théorie sur les fantômes.	54
XI. La Lettre.	62
XII. Le Contre-ordre.	67
XIII. Le Châle de Dingle.	71
XIV. Un Amant.	76
XV. L'Ex-lakiste.	80
XVI. O'Farrell.	84
XVII. Intervention de l'Amérique.	89
XVIII. Le Malade.	96
XIX. Avis aux assurances maritimes.	101
XX. Un Futur.	107
XXI. Maison à vendre.	114

Pages

XXII. Le Propriétaire. 118
XXIII. Les Confidences. 125
XXIV. De la haine. 129
XXV. Un Pieux pèlerinage. 136
XXVI. Les Préparatifs. 141
XXVII. Dépit. 148
XXVIII. La Nuit avant la noce. 153
XXIX. Trahison. 162
XXX. Bal et festin de noces. 172
XXXI. La Mariée. 177
XXXII. Les Aveux. 183
XXXIII. L'Oncle Goldrige. 187
Court épilogue. 191

VOISINS ET VOISINES

I. A Ville-d'Avray. 193
II. Comtesse et camériste. 214
III. L'Hôte d'un ex-ministre futur. 231
IV. Un Bal à Ville-d'Avray. 246
V. Tous les voisins 261

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

12 ½ 3'

23

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

J. MÉRY

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LE DERNIER FANTOME

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Provi[illegible] 2 fr.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

ALEXANDRE DUMAS FILS *de l'Ac. fr.*

	vol.
ANTONINE	1
AVENTURES DE QUATRE FEMMES	1
LA BOITE D'ARGENT	1
LA DAME AUX CAMÉLIAS	1
LA DAME AUX PERLES	1
DIANE DE LYS	1
DE DOCTEUR SERVANS	1
LE RÉGENT MUSTEL	1
LE ROMAN D'UNE FEMME	1
SOPHIE PRINTEMS	1
TRISTAN LE ROUX	1
TROIS HOMMES FORTS	1
LA VIE A VINGT ANS	1

PAUL FEVAL

ALIXIA PAULI	1
LE FILS DU DIABLE	4
LA MAISON DE PILATE	2
LE ROI DES GUEUX	2

PAUL FOUCHER

LA VIE DE PLAISIR	1

ALPHONSE KARR

AGATHE ET CÉCILE	1
LE CHEMIN LE PLUS COURT	1
CLOTILDE	1
CLOVIS GOSSELIN	1
CONTES ET NOUVELLES	1
ENCORE LES FEMMES	1
FA-DIÈZE	1
LA FAMILLE ALLAIN	1
LES FEMMES	1
FEU BRESSIER	1
LES FLEURS	1
GENEVIÈVE	1
LES GUÊPES	6
UNE HEURE TROP TARD	1
HISTOIRE DE ROSE ET JEAN DUCHEMIN	1
HORTENSE	1
MENUS PROPOS	1
MIDI A QUATORZE HEURES	1
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE	1
LA PÉNÉLOPE NORMANDE	1
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1
POUR NE PAS ÊTRE TREIZE	1
PROMENADES HORS DE MON JARDIN	1
RAOUL	1
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES	1
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE	1
SOUS LES ORANGERS	1

H. DE LATOUCHE

	vol.
ADRIENNE	1
AYMAR	1
CLÉMENT XIV ET CARLO BERTINAZZI	1
FRAGOLETTA	1
FRANCE ET MARIE	1
GRANGENEUVE	1
LÉO	1
UN MIRAGE	1
OLIVIER BRUSSON	1
LE PETIT PIERRE	1
LA VALLÉE AUX LOUPS	1

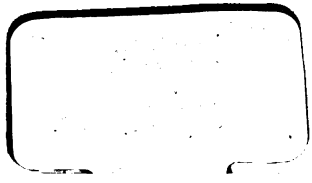
GEORGE SAND

ADRIANI	1
LES AMOURS DE L'AGE D'OR	1
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ	2
LE CHATEAU DES DÉSERTES	1
LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE	2
LA COMTESSE DE RUDOLSTADT	2
CONSUELO	3
LES DAMES VERTES	1
LA DANIELLA	2
LE DIABLE AUX CHAMPS	1
LA FILLEULE	1
FLAVIE	1
L'HOMME DE NEIGE	3
HORACE	1
ISIDORA	1
JEANNE	1
LÉGENDES RUSTIQUES	1
LELIA — Métella — Melchior — Cora	2
LUCREZIA FLORIANI — Lavinia	1
LE MEUNIER D'ANGIBAULT	1
NARCISSE	1
PAULINE	1
LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE	2
LE PICCININO	2
PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE	1
LE SECRÉTAIRE INTIME	1
SIMON	1
TEVERINO — Léone Léoni	1

JULES SANDEAU *de l'Acad. franç.*

CATHERINE	1
LE CHATEAU DE MONTSABREY	1
LE JOUR SANS LENDEMAIN	1
MADEMOISELLE DE KERDUARE	1
SACS ET PARCHEMINS	1

VICTORIEN SARDOU

LA PERLE NOIRE	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*